

**SVEUČILIŠTE U ZAGREBU
FILOZOFSKI FAKULTET
ODSJEK ZA ROMANISTIKU**

Antoaneta Mjeda

**Problem *fatalne žene* u kriminalističkom romanu -
Slučaj *Grofice de Cagliostro***

DIPLOMSKI RAD

Mentor : Maja Zorica, dr.sc.

Zagreb, rujan 2015.

UNIVERSITÉ DE ZAGREB
FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES
DÉPARTEMENT D'ÉTUDES ROMANES

Antoaneta Mjeda

**Le problème de la *femme fatale* dans le roman policier (polar) -
Le cas de la *Comtesse de Cagliostro***

MÉMOIRE DE
MASTER EN LANGUE ET LETTRES FRANÇAISES
FILIÈRE TRADUCTION

Sous la direction de Maja Zorica

Septembre 2015

TABLE DES MATIÈRES:

I. Introduction.....	4
II. Histoire de la <i>femme fatale</i>.....	5
2.1. La <i>belle dame sans merci</i> et ses antécédents.....	5
2.1.1. Les archétypes antiques et mythologiques.....	6
2.1.2. La femme médiévale en tant que l'incarnation du mal.....	6
2.2. La revitalisation de la <i>femme fatale</i> au XIXe siècle.....	8
2.2.1. Les causes pour la renaissance de la femme maléfique.....	8
2.2.2. Le grand rôle de la prostitution.....	9
2.2.3. Les exemples de la femme qui émascule dans les arts du XIXe siècle.....	11
2.3. La <i>vamp</i> dans le contexte malaisé du XXe siècle.....	12
2.3.1. L'occurrence de la <i>vamp</i>	13
2.3.2. Le contexte historique de la situation féminine au début du siècle.....	14
2.3.3. La <i>demi-mondaine</i> – la menace existentielle à l'homme moderne.....	15
III. Le genre policier et l'univers d'Arsène Lupin.....	17
3.1. L'histoire du roman policier.....	17
3.1.1. Les origines du polar ou l'influence de Vidocq.....	17
3.1.2. Le roman policier français de la Belle Époque ou sur les trois grands.....	19
3.1.3. Le roman noir américain – environnement naturel de la <i>femme fatale</i>	22
3.2. Le monde d'Arsène Lupin, gentleman cambrioleur.....	24
3.2.1. « C'est mon poignard d'Ingres ».....	25
3.2.2. Arsène Lupin, un escroc élégant.....	26
IV. Le cas de la <i>Comtesse de Cagliostro</i>.....	29
4.1. Joséphine Balsamo, une adversaire fatale.....	29
4.1.1. La <i>femme fatale</i> , un être à-être-regardé et à-être-résolu.....	29
4.1.2. La liaison fatale vouée à l'échec.....	32
4.1.3. L'élève a-t-il dépassé sa maîtresse fatale ?.....	35
4.1.4. La <i>femme fatale</i> vs. la <i>femme fragile</i>	37
4.1.5. La Cagliostro – prédécesseur de la <i>femme fatale</i> du roman noir ?.....	40
V. Traduction.....	42
VI. Conclusion.....	74
VII. Bibliographie.....	75
ANNEXE : Texte source.....	78

I. INTRODUCTION

Le présent mémoire de master se propose pour but d'étudier le problème de la *femme fatale* dans le contexte du roman policier en utilisant l'exemple qui provient du roman *La Comtesse de Cagliostro* écrit par Maurice Leblanc ainsi que de traduire deux chapitres de l'oeuvre mentionnée. Afin de le faire, nous avons décidé de rédiger ce travail en quatre parties.

Pour commencer, nous allons aborder l'histoire du concept de la femme fatale. Puisque l'objectif de cette partie est de pouvoir comprendre comment et pour quelles raisons l'image de la femme fatale s'est maintenue pendant des siècles, nous allons tout d'abord présenter quelques exemples du personnage de la vie réelle mais aussi ceux dont l'origine est mythique et traiter de la nature problématique, selon l'église catholique, de la femme en général au Moyen Âge. Ensuite, nous allons expliquer les causes historiques de la réapparition de la figure de la femme fatale au XIXe siècle et nous allons citer des exemples de la littérature, de la peinture et de la musique afin de nous donner une idée sur l'image de cette femme. Enfin, nous allons décrire le personnage de la *vamp* caractéristique pour le début du XXe siècle, dont les circonstances nous allons également aborder.

Dans la deuxième partie, nous allons brièvement traiter de la théorie et de l'histoire du roman policier en nous concentrant particulièrement sur l'auteur Maurice Leblanc et son personnage d'Arsène Lupin. Nous allons montrer le développement du polar jusqu'aux années quarante en France et aux États-Unis en expliquant l'influence d'Eugène François Vidocq, en citant les premiers écrivains du genre, en représentant les trois grands français de la période de Belle Époque et en décrivant le sous-genre noir du roman policier où la figure de la femme fatale a un rôle distingué. Puis, nous allons consacrer quelques paragraphes à l'écrivain mentionné qui est le plus connu pour avoir créé la figure du gentleman cambrioleur, que nous aborderons afin de mieux comprendre son rapport avec la femme fatale de l'histoire.

La troisième partie va porter sur le cas spécifique que présente Joséphine Balsamo, la comtesse de Cagliostro. Étant question de la femme qui devient d'abord la maîtresse d'Arsène Lupin seulement pour ne se révéler que son ennemie mortelle, c'est clair qu'elle possède les caractéristiques principales d'une femme fatale. Sur son exemple nous allons donc essayer de faire voir ses attraits via sa nature exemplaire, et pour quelles raisons sa liaison avec le protagoniste doit toujours finir malheureusement ainsi que les causes de son échec, de sa chute quand elle fait face au héros et à la femme fragile, son adverse.

Finalement, nous allons achever ce travail en présentant notre traduction et nos conclusions.

II. HISTOIRE DE LA *FEMME FATALE*

Pour commencer, il nous est indispensable de souligner que, dans le siècle dernier, le personnage de la femme fatale n'a pas représenté aucune nouveauté ni pour la littérature ni pour les arts en général. En fait, il est question d'un archétype présent dans les mythologies et dans les folklores de quasi toutes les cultures depuis le commencement du monde, ce qui n'est pas du tout étrange si nous gardons à l'esprit qu'une femme fatale, c'est une belle séductrice, très souvent mystérieuse et mensongère, qui utilise sa beauté, son charme et son intelligence pour atteindre ses objectifs, et cela très fréquemment inclut de manipuler un homme, un protagoniste, afin qu'il fasse ce qu'elle veut.

Selon les mots de Mario Praz, un historien de l'art et critique littéraire italien : « Il y a toujours eu des femmes fatales dans le mythe et dans la littérature, car mythe et littérature ne sont que le miroir fantastique de la vie réelle, et la vie réelle a toujours proposé des exemples plus ou moins parfaits de féminité tyrannique cruelle.¹ » Ce qu'il veut dire, c'est que, comme c'est le cas aussi avec tous les types de personnages enfin, ce type de femme devait d'abord se montrer dans la réalité pour pouvoir ensuite apparaître dans les mythes et dans les arts. Et c'est précisément dans le chapitre suivant que nous allons essayer de montrer et d'expliquer quelques exemples qui proviennent de la vie réelle, mais aussi ceux qui ont des racines dans les mythes et dans la littérature.

2.1. La *belle dame sans merci* et ses antécédents

Comme nous avons déjà mentionné, la figure de la séductrice maléfique qui en même temps attire l'homme et le menace, et parfois peut également lui coûter la vie, est présente dans l'imagerie populaire depuis des temps très anciens, sous la forme de diverses femmes dans presque toutes les cultures. Quand bien même, il est essentiel d'ajouter ici qu'au début, elle ne démontrait pas toutes les caractéristiques qui y sont associées aujourd'hui. C'est avec le temps qu'elle les a développées afin de devenir la figure que nous connaissons de nos jours.

¹ Praz, Mario : *The Romantic Agony*. London: Oxford University Press, 1951. p. 189. La traduction est de Luisa Assunção.

2.1.1. Les archétypes antiques et mythologiques

Ainsi ne devrait-il pas nous étonner qu'il soit possible de trouver quelques-uns des premiers exemples du personnage de la femme fatale justement dans la tradition judéo-chrétienne. Pour illustrer, il a suffi que Lilith, la première compagne d'Adam d'après la mythologie juive, refuse à se soumettre à lui parce qu'elle se considérait son égale, pour qu'elle devienne le symbole même du démoniaque. Nous allons y revenir un peu plus tard dans notre travail. Ensuite c'était Ève, la première femme selon la Bible, qui, elle aussi, s'est révélée « pourrie » parce qu'elle a tenté Adam par le fruit défendu et qu'elle a fini par le « corrompre » dans les yeux du Dieu, l'acte pour lequel tous les deux ont été punis.

Dans cette catégorie des belles femmes tentatrices qui détruisent les hommes de la Bible appartiennent évidemment aussi : Dalila, Salomé et Jézabel, toutes les trois étant très souvent utilisées comme motifs dans la littérature, la peinture et la sculpture.

Parmi les exemples réels de la culture antique, il est nécessaire de citer Messaline, impératrice romaine connue pour sa vie de débauche, sa cruauté et ses intrigues, et Cléopâtre, la reine d'Égypte qui a su conquérir et, selon ses contemporains romains, ruiner les hommes les plus puissants de Rome – Jules César et Marc Antoine – par son exotisme et son charme.

En ce qui concerne la mythologie grecque, elle déborde des femmes enchanteresses et dangereuses, parmi lesquelles nous voudrions mettre en évidence particulièrement Hélène de Troie, « la femme la plus belle du monde », qui était la cause de la guerre de Troie, et les sirènes, créatures mi-femmes et mi-poissons, qui se servaient de leurs voix et de leurs chansons ensorcelantes pour faire sombrer les marins. Il convient d'ajouter ici aussi Aphrodite, la déesse de l'amour grecque, Circé, magicienne et maîtresse d'Ulysse, et le Sphinx, créature qui donnait des énigmes aux passants et s'ils ne connaissaient pas les solutions, elle les tuerait.

2.1.2. La femme médiévale en tant que l'incarnation du mal

Au Moyen Âge, le motif de la femme tentatrice et charmante était assez fréquent, ce qui peut s'expliquer par le fait que l'église catholique avait une influence énorme sur la vie quotidienne de tous les gens et elle considérait les femmes en général comme : « commères, trompeuses, simulatrices, libidineuses² » ; en d'autres termes, elle les diabolisait. Par

² Massignon, Valérie, « Femmes ou démons » [en ligne]. 1997. disponible sur : http://www.hommes-et-faits.com/mythes/Vm_Sorciere.html (Consulté le 13 mai 2015)

conséquent, le thème de la femme séductrice servait comme un avertissement aux hommes, et aux tous les croyants par ailleurs. Son but était de les faire remarquer et de se garder de la sexualité féminine: « C'est à cause de leur sexe que les femmes sont maléfiques, démoniaques et bestiales. La sainte est celle qui oublie son corps de femme. La femme maudite le cultive avec des artifices...³ ». Il va sans dire que la femme à laquelle on se référait le plus souvent était justement Ève.

D'autre part, dans la littérature médiévale courtoise, et plus précisément chez Alain Chartier, apparaît la figure de la *belle dame sans merci*, qui était assez scandaleuse à l'époque parce qu'elle n'était pas conforme à la tradition de l'amour courtois. Or, selon les règles de l'amour courtois, le jeune chevalier devait posséder une intelligence raffinée, et au-dessus de tout, il devait être célibataire, afin de se pouvoir permettre d'adorer et de faire la cour à une belle dame d'un niveau social plus haut que le sien. Fréquemment il était justement question de la femme de son suzerain. Ou encore le fait qu'elle était déjà mariée était la raison pour laquelle il s'agissait d'un amour impossible, d'une douleur exquise pour les deux parties. Quand bien même, la femme pouvait jouir des expressions d'affection d'un homme. Elle pouvait choisir de lui répondre, ce qui était presque toujours le cas tandis que l'homme pouvait s'exercer à des règles compliquées de la société médiévale.

Pourrait-on dire donc que la femme était la maîtresse de la situation en parlant de l'amour courtois? D'après Georges Duby, ce n'était pas le cas :

« Certes, la position de la femme, environnée d'hommes, désirée, lentement, imparfaitement consentante, paraît, à première vue, de supériorité. Il importe en vérité de ne pas se méprendre : ce jeu est un jeu d'hommes. Le meneur en est le seigneur lui-même, qui feint de livrer son épouse, mais qui s'en sert comme d'un leurre. La compétition dont celle-ci est l'enjeu lui permet de mieux tenir en bride le groupe de jeunes qui font la gloire de sa maison. Enfin, si le désir est bien l'aiguillon de l'amour courtois, il s'agit du désir masculin et de lui seul. La courtoisie, plus encore que le mariage, fait de la femme noble un objet. »⁴

Par la suite, ce qui ne convenait pas avec la *Belle Dame sans merci* était que la dame protagoniste du poème de Chartier n'éprouvait aucun sentiment envers son prétendant, qu'elle ne se laissait pas courtiser. Son insensibilité a fini par conduire le jeune soupirant désespéré à la mort. En d'autres mots, elle a choisi sa liberté au-dessus d'être une proie pour « le prédateur masculin », ce qui constituait un péché mortel pour la société du Moyen Âge où la

³ Massignon, Valérie, « Femmes ou démons » [en ligne]. 1997. disponible sur : http://www.hommes-et-faits.com/mythes/Vm_Sorciere.html (Consulté le 13 mai 2015)

⁴ Cossart, Paula, « Les travaux de Georges Duby sur l'amour et le mariage » [en ligne]. 2001. disponible sur : http://gracc.recherche.univ-lille3.fr/attachments/communications_perso_12/Communication%20-%20Cossart%20-%20Fev2001%20-%20Duby.pdf (Consulté le 15 mai 2015)

femme devait être obéissante et gouvernée, comme si elle était un enfant ou pire. En tout cas, elle ne pouvait jamais exercer sa volonté à elle. La belle femme impitoyable et, dans une certaine manière, indépendante aussi, présente en conséquence un précédent épouvantable pour les hommes de jadis.

Néanmoins, le poème a connu un énorme succès. Rappelons-nous le poème éponyme de John Keats; malgré, ou plutôt, grâce au scandale qu'il a produit, nous devrions souligner l'attrance que le public médiéval a ressentie pour ce personnage. C'est un facteur qui va contribuer à sa popularité dans le futur.

2.2. La revitalisation de la *femme fatale* au XIXe siècle

Après quelques siècles d'oubli, la figure de la femme fatale resurgit au XIXe siècle. En fait, ce siècle est connu comme : « ...l'âge d'or de la femme fatale en littérature, le moment où le mythe apparaît dans une répétition compulsive. À cette époque, la femme prend place d'héroïne romanesque pendant que l'homme perd son rang de héros absolu.⁵ »

2.2.1. Les causes pour la renaissance de la femme maléfique

La raison pour laquelle les femmes en tant que protagonistes, et les femmes en général d'ailleurs, prennent de la valeur est parce que les hommes la perdent. C'est pour l'instabilité dans la société qui commençait à s'installer depuis la Révolution française, et qui culmine pendant le XIXe siècle avec les révolutions industrielles, c'est-à-dire, une suite des événements – les innovations technologiques, l'apparition des usines, l'industrialisation, l'exode rural et l'urbanisation, qui engendrent tous types de changements sociaux, parmi lesquels, aux fins de notre mémoire, il faut prêter une attention particulière aux changements des valeurs et des rôles de genres traditionnels.

Toutes les nouveautés énumérées au sujet de la révolution industrielle ont contribué à ce que les femmes se révoltent contre leurs rôles traditionnels de prisonnières exemplaires de la maison et de la gent masculine. Elles ne voulaient plus rester servantes chastes et passives de la société moderne tandis que les hommes, eux, en formaient les piliers. Depuis si longtemps un homme pouvait et devait travailler et voter, voire, participer dans la vie publique et

⁵ Assunção, Luisa. Réflexions sur le mythe de la femme fatale: Pierre Louys et la femme et le pantin. *Cadernos do IL* [en ligne], 2012, n.º 45, p. 6. disponible sur : seer.ufrgs.br/cadernosdoil/article/download/.../pdf (consulté le 21 mai 2015)

politique. En outre, il avait le droit de décider de sa vie mais aussi de la vie de sa famille, y compris de celle de sa femme, pendant qu'elle, elle ne pouvait avoir aucune autre responsabilité que celles de la femme et de la mère du seul fait qu'elle était vue comme un être fragile, sensible et naïf conforme au paragraphe suivant :

« Le Code Civil déclare la femme incapable juridiquement ; elle est placée sous l'autorité de son père puis de son mari (en revanche, la femme célibataire ou veuve jouit de la plénitude de ses capacités juridiques, droit de vote exclu). Tout au long du XIX^{ème} siècle le statut de la femme reste endigué par ce texte : ainsi, dans la plupart des pays européens la femme devra demander l'autorisation à son mari pour pouvoir exercer une profession (jusqu'en 1965 en France) et de nombreuses « obligations d'épouse » découleront de l'application du Code civil. Notamment, une femme ne pourra se présenter sans autorisation à un examen ou s'inscrire à l'université, elle ne pourra ouvrir de compte en banque, ni faire établir un passeport, passer son permis de conduire, se faire soigner dans un établissement hospitalier... »⁶

Ainsi n'est-il pas difficile de comprendre pourquoi à partir de ce moment-là les femmes décident qu'elles en ont assez et, en voulant enfin être maîtresses de leur destin, elles revendiquent leurs droits. Dans les yeux des hommes, cela a produit un bouleversement profond : « ... quand les femmes commencent à exiger des meilleures conditions, des droits d'entrer dans des formations ou d'avoir du travail ainsi que d'obtenir un rôle actif dans la société, les hommes réagissent avec ces images contrariées et négatives.⁷ » Ils ont peur devant cette : « “nouvelle femme” qui cherche à se faire une place sociale dans la vie publique et dans le monde du travail, et qui comme Nora, la protagoniste du célèbre drame d'Ibsen (1879) rêve d'abandonner sa “maison de poupée.”⁸ » Par suite, il est possible de conclure que, pour les hommes, la femme finisécularisée représente une nouvelle adversaire menaçante qui va leur ôter toutes leurs responsabilités et qui va jouir de la même égalité des droits qu'eux.

2.2.2. Le grand rôle de la prostitution

Néanmoins, cette image mentale de la femme qui est dangereuse parce qu'elle est compétente et car elle a maintenant aussi la possibilité d'être indépendante n'est pas la seule

⁶ Igloi, Kinga et Favier, Irène. *Femmes : Combats et débats Quel avenir pour le féminisme aujourd'hui ?* [en ligne]. 2005. disponible sur : <http://www.eleves.ens.fr/pollens/seminaire/seances/feminismes/feminisme.pdf> (Consulté le 25 mai 2015)

⁷ Carlander, Cecilia: *Les Figures féminines de la Décadence et leurs implications esthétiques dans quelques romans français et suédois*. Göteborgs universitet: thèse de doctorat [en ligne], 2013. p. 177. disponible sur : https://gupea.ub.gu.se/bitstream/2077/32836/1/gupea_2077_32836_1.pdf (Consulté le 25 mai 2015)

⁸ Bornay, Erika. *¿Quién tema a la femme fatale?: Génesis y desarrollo del mito en el siglo XIX* [en ligne]. 2009. <http://www.mav.org.es/documentos/ensayos%20noviembre2011/Teatro%20Real%20mujer%20fatal.pdf> (Consulté le 26 mai 2015) La traduction est la nôtre.

responsable pour la renaissance de la figure de la femme fatale au XIXe siècle. Il est primordial de mentionner ici que : « Parmi les autres explications, l'amour et l'érotisme jouent aussi un grand rôle et le corps féminin est également à craindre : il est vu comme énigmatique, mystérieux – et il cache peut-être une maladie contagieuse : la syphilis.⁹ »

À savoir, parmi beaucoup d'autres problèmes que les nouveaux développements ont posés, c'est justement la croissance de la prostitution qui s'est révélée être un vrai phénomène inquiétant à cause du grand nombre des maladies vénériennes transmises par les prostituées, notamment la syphilis. Évidemment, de point de vue de la société, l'homme était tout à fait innocent dans cette histoire, alors que la « fille de joie » était considérée comme la porteuse de tous les malheurs, dont la maladie en question, bien que, en vérité, elle en ait été la principale victime.

Pourquoi donc la prostitution était-elle quand même tolérée ? Car les prostituées, c'est-à-dire leurs services, permettaient aux hommes de ressentir les plaisirs charnels et de jouir dans une relation sexuelle, la chose qu'ils ne pouvaient pas expérimenter avec leurs épouses légitimes si on garde à l'esprit ce que prescrivaient les normes sociales du XIXe siècle. Le rôle de la femme était d'accoucher des enfants et non de satisfaire les besoins sensuels de son mari (ni ses propres, étant donné qu'elle était vue presque comme une sainte), en outre: « a decent man would find it inconceivable to humiliate his wife by such immoral demands¹⁰ ». Autrement dit, puisque et surtout que selon plusieurs médecins l'activité sexuelle insuffisante et peu satisfaisante chez les hommes était nuisible à la santé, la seule manière de la préserver était de se chercher une maîtresse ou une « fille de joie ».

Cependant, en raison de la décroissance démographique, l'objectif du gouvernement français était d'encourager les Français à avoir des relations sexuelles avec leurs épouses en vue d'augmenter la population, ce qui rendait la situation difficile. Il va sans dire que l'onanisme ne se tolérait pas du fait que cet acte signifiait le gaspillage du sperme qui se considérait précieux ; et ainsi un conflit naît dans les cerveaux masculins :

« How then to resolve contradiction between sexual relations for purposes of procreation – an essential and important function of the lawful wife, and sex for pleasure – the essential and important function of the prostitute or mistress, even if it involved wasting the sperm ? Moreover, how to resolve the contradiction between the essential satisfaction of sexual needs (for medical reasons only, of course)

⁹ Carlander, Cecilia: *Les Figures féminines de la Décadence et leurs implications esthétiques dans quelques romans français et suédois*. Göteborgs universitet: thèse de doctorat [en ligne], 2013, p. 177. disponible sur : https://gupea.ub.gu.se/bitstream/2077/32836/1/gupea_2077_32836_1.pdf (Consulté le 28 mai 2015)

¹⁰ Markus, Ruth. *Femme fatale at the Turn of 20th Century* [en ligne]. 2006. disponible sur : <http://en.ruthmarkus.com/wp-content/uploads/2013/01/femme-fatale.pdf> (Consulté le 28 mai 2015).

and the danger of death as a result of extramarital sex? This ambivalent attitude is expressed in the image of femme fatale.¹¹ »

Aussi semble-t-il que cette image apparaît pour exprimer les dilemmes intimes et existentiels des hommes de l'époque. Dans la conscience populaire, la femme fatale – cette femme plus astucieuse, plus compétente, plus agressive que jamais, qui se sert de son corps et de son charme, qui joue sur la carte de sa sexualité pour ruiner l'homme – était incarnée par la prostituée, par le pouvoir érotique qu'elle exerçait sur la gent masculine, mais aussi par cette « nouvelle femme » qui n'avait plus besoin d'un homme et qui représentait les nouvelles valeurs dans un monde nouveau. Cela n'a rien de surprenant donc que la femme fatale soit présente dans la vie de chaque homme, dans chaque société européenne, parce que pour cette société, elle représentait tout ce qui ne marchait plus en Europe au XIXe siècle.

2.2.3. Les exemples de la femme qui émascule dans les arts du XIXe siècle

Tous les changements qui sont provenus des innovations révolutionnaires faisaient peur aux hommes à un tel point que les artistes des divers mouvements (les romantiques, les réalistes, les symbolistes, les décadents et les modernistes) s'intéressaient à manifester leurs craintes à travers le personnage de la femme fatale. Pour eux, cette femme destructive et diabolique servait comme une métaphore pour les menaces qui émanaient d'un monde, selon eux, jusqu'alors parfaitement établi qui s'est bouleversé et qui les a laissés perplexes en ce qui concernait leur place au soleil, exactement comme Ève l'avait fait avec Adam.

Au travers des représentations littéraires, picturales et musicales de cette femme araignée, les artistes ont donc rompu avec la considération fausse de la femme comme un être non charnel. Ils ont arrêté de la montrer seulement comme une souffrante passive de la tyrannie de la majorité masculine. Dans la plupart des cas artistiques, ils ont créé une figure de la séductrice maléfique qui peut se comparer avec la mante religieuse qui dévore la tête du mâle pour mieux le presser pendant l'accouplement, pour mieux se servir de son corps, de son énergie et finalement, de sa vie. C'est justement cela que fait la femme fatale aussi. En outre, le thème de la femme en tant qu'insecte meurtrier deviendra très à la mode au XXe siècle parmi les surréalistes qui le voyaient comme l'archétype le plus négatif de la femme : la femme qui émascule.

¹¹ Markus, Ruth. *Femme fatale at the Turn of 20th Century* [en ligne]. 2006. disponible sur : <http://en.ruthmarkus.com/wp-content/uploads/2013/01/femme-fatale.pdf> (Consulté le 28 mai 2015).

Au XIX^e siècle, le sujet de la femme belle et dangereuse était d'une immense popularité, ce qui était visible dans tous les arts de l'époque. Pour mieux évoquer toutes ses caractéristiques, nous allons énumérer dans les paragraphes suivants quelques exemples de la littérature, de la peinture et de la musique que nous trouvons importants.

Le personnage de la femme fatale apparaît dans les œuvres des écrivains suivants : les romantiques Prosper Mérimée (*La Vénus d'Ille* et *Carmen* qui a servi au compositeur Georges Bizet pour son opéra du même titre), Théophile Gautier (*Une nuit de Cléopâtre* et *La Morte amoureuse*), Eugène Sue (*Les Mystères de Paris*) John Keats (*La Belle Dame sans merci*, qui était inspirée par l'œuvre d'Alain Chartier, comme il était déjà mentionné) ; le réaliste Gustave Flaubert (*Salammbô*) ; le naturaliste Émile Zola (*Nana*) ; les symbolistes et les décadents Charles Baudelaire (*Les Fleurs du mal*), Jules Barbey d'Aurevilly (*Les Diaboliques*), Joris-Karl Huysmans (*À rebours*), Oscar Wilde (*Salomé*), Algernon Swinburne (*Marie Stuart*) et Gabriele D'Annunzio (*Le Triomphe de la mort*), etc.

En ce qui concerne les beaux-arts, la figure de la femme fatale est présente dans plusieurs dessins, illustrations et peintures de Dante Gabriel Rossetti (*Lady Lilith* et *La Belle Dame sans Merci*), John William Waterhouse (*Cléopâtre*, *Ulysse et les sirènes*, *Circe Invidiosa*, etc.) et autres préraphaélites (les artistes appartenant à un mouvement artistique né au Royaume-Uni qui avait comme modèle Raphaël, un peintre italien de la Haute Renaissance), mais aussi dans les œuvres des symbolistes Gustave Moreau (*Ève*, *Salomé* et *Œdipe et le Sphinx*), Gustav Klimt (*Judith et la tête de Holopherne* et *Judith II*), Franz von Stuck (*Le Baiser du Sphinx*, *Le Péché* et *Salomé*) et Edvard Munch (*Vampire*).

Pour citer aussi quelques exemples musicaux où il est possible de voir et d'entendre le personnage de la femme fatale, il convient de mentionner les opéras de Camille Saint-Saëns (*Samson et Dalila*), Georges Bizet (*Carmen*), Richard Wagner (*Parsifal*) et Richard Strauss (*Salomé*).

2.3. La *vamp* dans le contexte malaisé du XX^e siècle

Le début du XX^e siècle a offert sa version du personnage notoire en l'appelant la *vamp*, l'abréviation de vampire. En effet, ce n'était pas étrange de voir la femme fatale représentée et perçue comme une vampire sexuelle qui, bien qu'elle ne bût pas de sang, exploitait l'homme moderne économiquement et sexuellement. Plus vulnérable que ses prédécesseurs, il ressentait que cette vampire, représentante fidèle de la nouvelle situation issue des guerres

dans laquelle il se trouvait, épuisait symboliquement son essence même. Ce fait va devenir très évident dans l'imaginaire littéraire et cinématographique de l'époque, notamment dans le contexte sombre du crime.

Il convient de mentionner que cette image plus sinistre de la femme était beaucoup traitée par les artistes Edvard Munch et August Strindberg et le philosophe Friedrich Nietzsche qui a même déclaré : « the man desires the woman precisely because she is both amusing and dangerous. It is the danger that is the cause of attraction.¹² ». Par ces mots il a parfaitement décrit en quoi consistait le « secret » de la popularité durable du personnage de la femme en tant que la tentatrice diabolique au XXe siècle.

2.3.1. L'occurrence de la *vamp*

L'histoire de la provenance du terme *vamp* a commencé en 1897 avec la plus fameuse peinture de Philip Burne-Jones, un artiste britannique dont le père était préraphaélite. Cette toile, dont le nom significatif est *Le Vampire*, montre une femme qui enfourche un homme inconscient. Ce travail artistique a servi à Rudyard Kipling, un lauréat du prix Nobel, pour son poème éponyme dans lequel l'écrivain exprime les sentiments d'un homme séduit.

À son tour, le poème en question et son refrain en particulier, comme beaucoup d'autres ouvrages de cet auteur, est devenu tellement populaire qu'il a été utilisé comme source d'inspiration pour les films, dont le plus célèbre était *A Fool there was* (en français *Embrasse-moi, idiot*). Le film, montré en 1915, traitait le sujet d'une mangeuse d'hommes, une femme qui se servait de son charme pour séduire et utiliser les hommes et, une fois finie, elle les ruinait. Grâce à ce film, l'actrice qui jouait la tentatrice malveillante, Theda Bara, est devenue une grande vedette connue pour les rôles des femmes fatales dans de nombreux films. Elle a même obtenu le surnom la Vamp ; c'est à partir de ce moment-là que la femme fatale était appelée la vamp.

Toutefois, il est intéressant de mentionner aussi l'autre explication de l'origine du terme *vampire* parce qu'elle porte à l'attention du lecteur encore une fois qu'en réalité, c'était l'homme lui-même qui a transformé la femme ordinaire en femme fatale :

« This term originated in Heinrich Marschner's opera by that name – *Vampire* (1826). The main character was a male, but whenever he would sink his teeth in the neck of a woman she transformed

¹² Markus, Ruth. *Femme fatale at the Turn of 20th Century* [en ligne]. 2006. disponible sur : <http://en.ruthmarkus.com/wp-content/uploads/2013/01/femme-fatale.pdf> (Consulté le 28 mai 2015).

into a vampire and threatened all men. Thus the women became the tormentor and the men the tormented.¹³ »

Il est facile de comprendre donc que ce n'était pas la femme qui voulait tenir le rôle de « la méchante de l'histoire » ; elle est devenue la vamp parce que c'était l'homme qui le lui a imposé pour exprimer par sa personne ce qu'il éprouvait en ce moment.

La raison pour laquelle cette figure de la femme fatale est devenue tellement attirante, comme c'était le cas au XIXe siècle, c'est parce que les circonstances dans lesquelles se trouvait le monde étaient à peu près pareilles à celles du XIXe siècle en ce qui concerne la place des femmes dans la société.

2.3.2. Le contexte historique de la situation féminine au début du siècle

Pendant la Première Guerre mondiale, une fois que les hommes sont partis au front et qu'ils n'en revenaient pas longtemps, ou jamais, et quand c'était clair que cet état de guerre allait perdurer, les femmes ont compris qu'elles devaient s'adapter à la nouvelle situation. Comme presque personne n'est resté pour s'occuper des travaux traditionnellement masculins (dans l'agriculture, l'industrie, le transport, etc.), c'étaient les femmes qui ont été forcées à compenser ce manque de main-d'oeuvre dans ces travaux pour, à la fois, pouvoir prendre soin de leurs familles et pour aider leurs patries. Il s'agissait d'une nouveauté importante vu que, jusqu'à ce moment, elles ne pouvaient travailler que comme des ménagères et des servantes, ainsi que comme des ouvrières dans les usines de textile et d'habillement, tandis que maintenant elles devaient assumer une place réelle dans le monde du travail et occuper les rôles sociaux jusque-là réservés exclusivement aux hommes.

Cependant, la Grande Guerre terminée, les femmes, grâce auxquelles les pays pouvaient fonctionner pendant quatre ans, ont perdu leurs emplois et ont été obligées à retourner « à la normalité » avec l'instruction de repeupler leurs pays. Il va sans dire que la normalité en question sous-entendait de nouveau leur dépendance et leur subordination aux membres masculins de la famille, comme si rien ne s'était passé.

Quand même, bien trop tôt, la situation s'est répétée à une plus grande échelle en 1939 quand a commencé un conflit global sans précédent - la Seconde Guerre mondiale. Une fois encore, les femmes devaient laisser leurs places typiquement féminines au sein de la sphère domestique pour aider leurs proches et leurs patries en faisant tous types de travaux : elles

¹³ Markus, Ruth. *Femme fatale at the Turn of 20th Century* [en ligne]. 2006. disponible sur : <http://en.ruthmarkus.com/wp-content/uploads/2013/01/femme-fatale.pdf> (Consulté le 28 mai 2015).

produisaient les armes dans les usines d'armement, elles fournissaient le soutien logistique aux soldats, elles soignaient les blessés et les mourants, elles conduisaient des camions, elles cultivaient la terre, etc. Bien que la condition féminine ait été bien plus difficile que pendant la Première Guerre mondiale, elles ont exercé leurs devoirs avec beaucoup de succès, ce qui a conduit à un très grand bouleversement dans la société une fois que les hommes sont revenus de la guerre parce qu'elles se sont révélées de très dignes remplaçantes des membres masculins de la société dans tous les domaines de la vie.

Par conséquent, elles ne se réconciliaient plus avec le fait d'être soumises à la volonté des hommes et elles ne se laissaient plus renvoyer au foyer par les hommes, ce qu'elles ont fait après la Grande Guerre, juste au moment où elles ont compris qu'elles sont aussi capables qu'eux d'accomplir toutes leurs responsabilités. Il est important d'ajouter que c'était justement grâce à ce renversement de la situation que les femmes ont réussi à obtenir le droit de vote dans plusieurs pays européens, après plusieurs siècles de revendications féministes, ce qui les a permis de finalement pouvoir exercer les mêmes droits politiques que les hommes.

Ces nouvelles circonstances, dans lesquelles se sont trouvés les hommes retournés désillusionnés de la guerre en voyant « la rébellion » de la gent féminine, les ont fait beaucoup peur mais elles les ont aussi fait penser sur la nature réelle des femmes. Il était inévitable pour eux de se poser la question : comment s'intégrer dans une société où ils n'avaient plus le dernier mot?

2.3.3. La *demi-mondaine* – la menace existentielle à l'homme moderne

La première moitié du XXe siècle, ou plus précisément la période des deux guerres mondiales, est le moment où réapparaît de nouveau l'image de la femme fatale en toute sa puissance, à la fois dans la littérature et sur le film, dans le but de manifester les réflexions d'un homme moralement affaibli par ses expériences douloureuses de guerre. Confronté au monde moderne, identifié à la femme moyenne devenue effrayante, il a attribué toutes les peurs, toutes les angoisses et toutes les inquiétudes présentes dans son esprit depuis le début du temps à cette figure féminine. Dans ses oeuvres :

« La femme dangereuse y prend l'inquiétant visage de la “demi-mondaine”, de celle qui n'appartient ni au monde des prostituées, ni à celui des femmes honnêtes, ni tout à fait au monde des travailleuses, ni tout à fait encore à celui des femmes entretenues. Ni mère, ni épouse, ni prostituée, elle apparaît simplement comme femme. »¹⁴

¹⁴ Assunção, Luisa. Réflexions sur le mythe de la femme fatale: Pierre Louys et la femme et le pantin. *Cadernos*

Si on ne perd pas de vue tout ce qui a été dit précédemment, il n'est pas difficile de conclure que l'homme s'est servi de ce personnage pour exprimer ses vrais sentiments envers toutes les femmes ordinaires avec qui il était en contact : sa mère, son épouse, sa soeur, sa fille. Il ne les a jamais comprises, elles qui ont beaucoup changé pendant qu'il était absent. Laissées, pour ainsi dire, avec la carte blanche dans les mains, elles se sont créé une toute nouvelle espèce de liberté qu'elles n'avaient jamais eue auprès de l'homme et qu'elle ne voulaient plus perdre une fois qu'il est revenu. Cela est devenu une grande source de préoccupation pour l'homme considérant que ce n'étaient pas seulement les femmes qui ont changé mais le monde tout entier – la pauvreté, la faim, le désœuvrement et la dépression désormais présentant la réalité – lentement, il est devenu clair que cela serait impossible pour l'homme de revenir à l'ancien mode de vie.

Comme il était question d'une situation sans précédent pour les hommes, avec laquelle ils ne pouvaient pas se réconcilier facilement, ils ont commencé à transmettre tout ce qu'ils éprouvaient à travers les formes d'art très spécifiques – premièrement dans la littérature policière, à laquelle appartient le roman dont nous allons étudier les personnages principaux. S'y rejoint aussi le film noir, né justement de cette espèce de littérature – où apparaît comme une des composantes indispensables précisément la figure de la femme fatale.

III. LE GENRE POLICIER ET L'UNIVERS D'ARSÈNE LUPIN

3.1. L'histoire du roman policier

Le roman policier, connu aussi sous le nom de *polar* en France, représente un genre littéraire spécifique dont l'intrigue se compose d' : « une enquête qui a pour but d'élucider un certain mystère, un mystère en apparence incompréhensible, accablant pour la raison.¹⁵ » Autrement dit, l'objectif du polar est de résoudre un crime quelconque ; un meurtre, un vol, un enlèvement, etc., par une enquête policière ou un détective privé. Le genre policier est constitué de six éléments invariables : le crime, le mobile, le coupable, la victime, le mode opératoire et l'enquête.

Toutefois, cela n'était pas toujours le cas – au début il ne comportait pas toutes les composantes énumérées. C'est seulement avec le temps qu'il s'est développé et qu'il s'est modifié pour convenir aux circonstances de l'époque afin de rester toujours tout aussi intéressant au public. Un des changements majeurs représentait également un rôle plus important des personnages féminins, y compris celui de la femme fatale.

3.1.1. Les origines du polar ou l'influence de Vidocq

Les commencements du genre se trouvent dans les romans d'aventures et les romans feuilletons du XIX^{ème} siècle, dont les trames, très en vogue jadis, traitaient les thèmes de l'innocence et de la culpabilité, de la vengeance, du châtiment juste et de l'erreur judiciaire. Les écrivains les plus connus qui ont écrit ce type de romans sont Eugène Sue, qui a écrit le roman le plus célèbre de l'époque, *Les mystères de Paris*, où il décrit la vie malheureuse des gens ordinaires poussés dans le crime, et Alexandre Dumas, auteur des romans feuilletons très populaires même aujourd'hui: *Les Trois Mousquetaires*, *Le Comte de Monte-Cristo* et *Les Mohicans de Paris*.

Mais, pour le développement du roman policier, il est très important de souligner aussi un autre précurseur, Eugène-François Vidocq, qui a publié en 1828 : *Mémoires de Vidocq, chef de la police de Sûreté, jusqu'en 1827* qui a inspiré beaucoup d'autres auteurs de romans d'aventures de l'époque, dont lesdits Eugène Sue et Alexandre Dumas, mais aussi ceux qui écrivaient les oeuvres d'autres genres et qui avaient besoin des personnages des criminels

¹⁵ Boileau-Narcejac : *Le roman policier*. Paris : Payot, 1964. p. 8

et/ou policiers pour leurs intrigues. Parmi eux notamment Honoré de Balzac s'est servi de Vidocq pour créer le personnage ambigu de Vautrin qui apparaît dans plusieurs de ses oeuvres, et Victor Hugo, qui a rendu hommage à Vidocq dans son chef-d'oeuvre *Les Misérables* sous la forme du criminel Valjean et du policier Javert.

Afin de mieux expliquer le rôle de Vidocq dans le développement du genre policier, il est indispensable d'écrire quelques mots sur sa biographie professionnelle. En effet, avant de commencer de travailler pour la police, il s'en est fallu peu pour que Vidocq finisse en échafaud pour ses crimes de voleur et d'escroc. Or, il a terminé par coopérer avec la loi et afin d'exercer bien la nouvelle profession, il s'est servi à bon escient de ses excellentes connaissances du milieu criminel parisien. Après avoir démissionné pour la première fois, il a décidé de décrire ce milieu et toutes ses expériences, à la fois celles du Vidocq criminel et celles du Vidocq policier, dans *Les Mémoires* dont la thématique, à côté de celle des romans d'aventures, servira un peu plus tard comme le noyau du roman policier proprement dit qui, dans ce premier temps, tend à montrer fidèlement le fonctionnement des institutions et des codes moraux de la vie contemporaine :

« Les thèmes qu'il développe font écho aux préoccupations de son époque, aux inquiétudes et à l'étonnement d'une société qui vit les mutations profondes de la civilisation industrielle et urbaine comme une agression et s'interroge sur ses conséquences. Il reflète les peurs de ses contemporains, liées aux dangers nouveaux de la société, mais aussi leurs espoirs, fondés sur les progrès scientifiques et techniques.¹⁶ »

La signification énorme de l'oeuvre et du personnage de Vidocq pour l'histoire du genre policier est d'autant plus claire si l'on sait que les « deux pères du roman policier » ont été influencés par lui. Il s'agit d'Edgar Allan Poe aux États-Unis et d'Émile Gaboriau en France.

L'écrivain américain, presque unanimement considéré comme l'inventeur du genre grâce à sa nouvelle *Double assassinat dans la rue Morgue* (publiée en avril 1841 dans *Graham's Magazine*) a décrit dans cet ouvrage les procédés d'un homme dénommé Auguste Dupin qui devait résoudre le mystère du meurtre des deux femmes à Paris, tout en n'étant pas un vrai détective, en se servant principalement de ses facultés d'observation et d'analyse.

À part cette nouvelle, Poe en a écrit deux autres où apparaît aussi la figure de Dupin, *Le Mystère de Marie Roget* et *La Lettre volée*. Il est important de remarquer que Poe était donc le premier qui a inversé l'intrigue et la chronologie habituelle des événements : son point de départ était un crime commis et son point d'arrivée le fait de trouver le coupable et

¹⁶ Lavergne, Elsa de : *La Naissance du roman policier français (1865-1915)*, Université Paris IV- Sorbonne : thèse de doctorat [en ligne], 2007. p. 6. disponible sur : http://www.paris-sorbonne.fr/IMG/pdf/DE_LAVERGNE_Position.pdf (Consulté le 4 juin 2015)

d'expliquer son mobile, tout le contraire du procédé employé dans le roman d'aventures qui commence par le connu pour finir par l'inconnu. C'est précisément cette procédure de Poe qui va être employée dans le genre policier, alors que son oeuvre et son personnage de Dupin vont devenir le modèle selon lequel les Britanniques Arthur Conan Doyle et Agatha Christie vont construire leurs romans et leurs personnages de Sherlock Holmes et Hercule Poirot.

De l'autre côté de la Manche et un peu plus tôt, l'oeuvre de Poe a beaucoup influencé aussi l'auteur français Émile Gaboriau, un journaliste qui s'est inspiré d'un fait divers pour écrire le premier roman policier en France : *L'affaire Lerouge*, paru pour la première fois en 1863 dans le journal *Le Pays*. Après avoir attiré l'attention du financier Moïse Millaud, Gaboriau, un excellent connaisseur de la société parisienne contemporaine, va être employé par ledit homme d'affaires pour rédiger plus de romans dans lesquels le lectorat va faire connaissance du personnage du détective Lecoq, créé en hommage à Vidocq. Selon Marcela Poučová, Gaboriau se différenciait de Poe: « L'originalité de Gaboriau réside dans le fait que, contrairement à Poe (dont il connaissait bien l'oeuvre), on ne résout pas le crime à l'aide d'une déduction mentale. Il mène une enquête, récolte les pistes et les traite d'une façon logique et scientifique.¹⁷ »

3.1.2. Le roman policier français de la Belle Époque ou sur les trois grands

Tandis qu'au Royaume-Uni les romans et les nouvelles policiers d'Arthur Conan Doyle avec la figure très intelligente de Sherlock Holmes, détective privé qui mène ses enquêtes apparemment sans émotions, gagnaient en popularité, quelques experts de l'histoire du polar considèrent que la vraie naissance du genre en France a eu lieu pendant la Belle Époque avec quelques personnages un peu plus engagés sur le plan affectif. Dans l'ordre chronologique, il est question d'Arsène Lupin créé par Maurice Leblanc en 1905, qui va être le thème principal du sous-chapitre prochain, ensuite de Joseph Rouletabille conçu par Gaston Leroux en 1907 et, enfin, de Fantômas inventé par Pierre Souvestre et Marcel Allain en 1911.

Le personnage célèbre de Maurice Leblanc, « voleur de riches, insolent, frondeur – un paladin sous la III^e République¹⁸ », fait sa première apparition en juillet 1905 dans la nouvelle du titre significatif *L'Arrestation d'Arsène Lupin*. Cette oeuvre, publiée pour la première fois dans le journal *Je sais tout*, n'aurait pas eu de suite s'il n'était pas écrit sur la commande de

¹⁷ Poučová, Marcela : *Le roman noir – une réflexion sur la société française après 1968*, Université de Masaryk : mémoire de maîtrise [en ligne], 2006. p. 31. disponible sur : https://is.muni.cz/th/5583/ff_d/Text_prace.pdf (Consulté le 6 juin 2015)

¹⁸ Dupuy, Josée : *Le roman policier*. Paris : Larousse. 1974, p. 34

Pierre Lafitte, l'éditeur du mensuel, qui avait une énorme confiance en Leblanc: « 'Vous serez le Conan Doyle français' aurait alors dit Lafitte à Maurice Leblanc pour l'encourager¹⁹ ». Dès ce moment, Leblanc s'engage à écrire la suite du roman, ainsi que plusieurs autres nouvelles, y compris quelques-unes dans lesquelles apparaît une allusion évidente à l'oeuvre de Conan Doyle – la figure d'Herlock Sholmès. Elles apparaissent dans le magazine de Lafitte avant d'être regroupées dans un recueil nommé *Arsène Lupin, gentleman cambrioleur*. C'était pourtant lors de la parution du premier roman *L'Aiguille creuse*, selon d'aucuns l'une des meilleurs oeuvres sur Lupin, que naît le succès inattendu de Leblanc, qui, à son tour, espère devenir un autre type de romancier, comme nous allons voir un peu plus tard.

En fait, les aventures très nombreuses du gentleman cambrioleur et les personnages qui y sont présents ont laissé beaucoup de traces dans le monde littéraire français. Elles ont donné naissance à assez d'autres intrigues et personnages aussi intéressants qu'eux, parmi lesquels il convient de mentionner ceux écoulés de la plume de Leroux et de Souvestre et d'Allain.

Avant d'écrire son roman le plus célèbre *Le Fantôme de l'Opéra*, Gaston Leroux suit, d'une certaine manière, les pas de son collègue Maurice ; en s'inspirant de sa figure d'Isidore Beautrelet, qui apparaît dans *L'Aiguille creuse*, il crée son propre personnage de Joseph Rouletabille, à la fois journaliste et détective. Opposée par son statut d'enquêteur à celle du criminel d'Arsène Lupin, cette figure est introduite dans le roman *Le Mystère de la chambre jaune*, publié pour la première fois dans le quotidien *L'Illustration* en 1907 et repris l'année prochaine par Pierre Lafitte, l'éditeur de Leblanc. Le roman en question a une place particulière dans l'histoire du genre parce qu'il se trouve parmi les premiers qui s'inscrivent dans une forme spécifique du roman policier – le mystère en chambre close. L'intrigue de ce sous-genre consiste à en trouver la solution pour un crime, le plus souvent un meurtre, commis dans les circonstances à première vue impossibles, c'est-à-dire dans un espace d'où personne ne peut s'évader une fois le méfait commis.

Non seulement qu'il rédige un des premiers romans-mystères en chambre close en France, l'un des grands mérites de Gaston Leroux est, selon le duo Boileau-Narcejac :

« Mais Leroux a peut-être mieux servi que Leblanc le roman policier, car il a vulgarisé les méthodes de Sherlock Holmes. Il les a exposées en un langage de cours de soir, vigoureusement didactique. Rouletabille est tout le contraire d'un intellectuel. Il va de la cause à l'effet, du principe à la conséquence, avec une application studieuse.²⁰ »

¹⁹ Gamblin, Jacques : *Arsène Lupin – La Demeure mystérieuse* [en ligne]. 2001. disponible sur : http://www.fremaux.com/index.php?option=com_virtuemart&page=shop.livrets&content_id=4714&product_id=579&category_id=10 (Consulté le 8 juin 2015)

²⁰ Boileau-Narcejac : *Le roman policier*. Paris : Payot, 1964. p. 137

C'était précisément grâce à lui qu'il était possible d'introduire plus facilement les auteurs britanniques, étant donné qu'il leur a préparé le terrain.

Tandis que le journaliste-détective Joseph Rouletabille était un personnage positif et le gentleman cambrioleur Arsène Lupin une figure nuancée, le grand criminel Fantômas présentait un protagoniste plutôt diabolique. Produit de la plume de Pierre Souvestre et Marcel Allain, ce génie du mal qui jouissait en tuant et tourmentant entre en scène littéraire en 1911 sous la forme de roman-feuilleton *Fantômas* paru chez Fayard. Vu que cet éditeur exigeait chaque mois un nouveau roman, les auteurs devaient s'adapter et écrire d'une façon spécifique. Chacun d'eux dictait sa part à l'aide d'un dictaphone et ensuite, ils se retrouvaient pour relier l'histoire. Grâce à ce mode d'écriture, ils ont attiré l'attention du groupe surréaliste en les rappelant l'écriture automatique. C'est pourquoi Apollinaire, Aragon, Artaud, Cendrars, Desnos et Cocteau ont, entre beaucoup d'autres, rendu hommage à cette figure maléfique et impitoyable et : «salué en lui une forme de poésie particulière, celle qui s'attache au fantastique²¹ ».

Très tôt, le triomphe littéraire de Fantômas est transmis aussi sur l'écran cinématographique par Louis Feuillade. Peut-être cela peut-il s'expliquer par le fait que les intrigues ingénieuses de Souvestre et Allain, pleines de déguisements, de devices spectaculaires et d'atrocités inimaginables, ne se terminaient pas par le rétablissement de l'ordre moral, qui était attendu par le public, sinon par la fuite du grand méchant qui réapparaît chaque fois dans une toute nouvelle épisode pour commettre de nouveaux crimes. À la fois terrifiant et excitant, l'oeuvre sur Fantômas évoquait d'une manière assez convaincante une société et un Paris des temps passés très connus aux lecteurs familiers avec les romans-feuilletons du XIX^{ème} siècle, mais aussi avec la situation très actuelle de la Première Guerre mondiale. Selon les mots de Michel Lebrun :

« On a souvent moqué le symbolisme manichéen de cette lutte interminable entre le Bien et le Mal, mais l'oeuvre, naïvement extravagante, catalyse à la veille de la Grande Guerre une angoisse collective. Même si, aujourd'hui, on peut considérer comme ridicule cette accumulation de péripéties incohérentes, on doit admettre que *Fantômas* dégage un charme désuet et constitue le chaînon manquant entre le feuilleton rocambolesque et l'actuel roman policier.²² »

²¹ Boileau-Narcejac : *Le roman policier*. Paris : Payot, 1964. p. 138

²² Michel LEBRUN, « **FANTÔMAS** », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 9 juin 2015. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/fantomas/>

3.1.3. Le roman noir américain – environnement naturel de la *femme fatale*

La période de l'entre-deux-guerres en France, mais aussi dans d'autres pays, marque la transition assez difficile du genre policier vers ses nouvelles formes. « L'atmosphère de la Belle Époque qui démoda Arsène Lupin dans l'effervescence de l'après-guerre, peu sensible au mythe du cambrioleur finissant gendarme, sera quelques années plus tard synonyme d'exotisme et de charme 'rétro'.²³ » Confronté à la triste réalité après la Première Guerre mondiale (beaucoup de morts et de victimes, la souffrance, la pauvreté et le chômage) qui a changé les goûts du public, le roman policier des années folles doit chercher une nouvelle voie.

Alors que le genre policier en France recherche sa face réaliste, à cause de la crise économique des années 1920-1930 et des autres circonstances assez pénibles, aux États-Unis naît un nouveau sous-genre du polar – le roman noir (en anglais *hardboiled fiction*). Ce sous-genre a pour but de montrer la réalité quotidienne du pays qui sous-entendait : la domination de l'argent, la corruption politique, le crime organisé, le terreau mafieux et le règne de la violence.

« De même qu'à cette époque le crime est perçu dans la conscience collective comme le symptôme de la gangrène qui ronge la ville qui a grandi trop vite, de même, timidement dès 1930 mais surtout après la guerre, le crime est présenté comme une banalité (sans mises en scène compliquées et savantes, la vie de l'homme ne compte plus. La ville est une jungle et tous les moyens pour survivre sont permis.²⁴ »

À la différence du roman policier anglais, « le roman-problème », qui se passe à *huis clos* dans les beaux quartiers riches, où le crime parfaitement conçu est résolu par le détective amateur, dans le polar américain le détective privé descend dans la rue pour résoudre les crimes banals des banlieues peuplées. Ce nouveau détective, qui est cynique, pauvre, besogneux, désinvolte et, très souvent aussi, amateur de whiskey et de femmes, n'est plus rien si l'on le prive de son métier. Il n'est en rien pareil à son homologue anglais vu que les deux caractérisent l'état dans lequel se trouve leur société. La société américaine à ce moment-là ne ressemble point à l'anglaise de la première moitié du XXe siècle.

Ainsi n'est-il pas étrange que le roman noir peigne merveilleusement un univers violent et tragique, qu'il présente une vision assez pessimiste de la société et qu'il présente un fort

²³ Poučová, Marcela : *Le roman noir – une réflexion sur la société française après 1968*, Université de Masaryk : mémoire de maîtrise [en ligne], 2006. p. 33. disponible sur : https://is.muni.cz/th/5583/ff_d/Text_prace.pdf (Consulté le 12 juin 2015)

²⁴ Dupuy, Josée : *Le roman policier*. Paris : Larousse. p. 42

engagement politique et social si l'on garde à l'esprit qu'il est ancré dans la réalité américaine. Il représente la manière dont un homme moyen voit sa condition et son époque.

Néanmoins, le roman noir américain est spécifique aussi parce qu'il combine un élément présent dans les romans policiers depuis le début, c'est-à-dire l'énigme, et un élément nouveau qui contribue à l'attention exclusive du public, le suspense. Le duo Boileau-Narcejac rend clair en quoi consiste l'attraction du nouveau polar : « Le roman policier classique partait de l'effroi pour aboutir à l'explication. Le récit à suspense suit la démarche inverse : il part du crime pour aboutir, dans un crescendo d'émotion, non pas à la découverte du criminel (...) mais à son anéantissement.²⁵ »

Le premier auteur qui a introduit ce procédé, le personnage du détective cynique et également, et pour ainsi dire le réalisme dans le genre policier, est Dashiell Hammett. Ancien détective qui travaillait dans une agence de police privée avait démissionné pour écrire sur ses expériences dans le *pulp* magazine, une publication de mauvaise qualité et peu coûteuse, *Black Mask*. Il s'agissait premièrement et principalement des nouvelles, mais le vrai succès lui vient avec les romans. *La Moisson rouge* (1929), son premier roman déjà comportait tous les personnages types du roman noir. Ensuite *Sang maudit* (1929) et *Le Faucon de Malte* (1930) qui est estimé comme étant son chef-d'œuvre et puis *La Clé de vérité* (1931) et *L'Introuvable* (1934). L'écrivain, qui est considéré comme l'inventeur du genre, a incorporé dans ces romans et ses autres œuvres les influences littéraires de John Dos Passos et Ernest Hemingway. Il voulait montrer plutôt une action réaliste à multiples rebondissements que le processus lent, monotone et pas « visuel » de la déduction des détectives anglais de l'époque.

« Que l'enquête, telle que la concevait D. Hammett, devienne la recherche anxieuse d'une vérité cachée, et peut-être inaccessible, que l'existence de l'individu comme tel soit sans cesse mise en question, que la mort se dissimule jusque dans les événements que notre volonté croit organiser librement, et le destin apparaît sous la forme de l'échec inévitable. Ce cérémonial de la catastrophe, c'est le suspense.²⁶ »

Toutes les innovations qu'il a utilisées, y compris l'argot, un langage qui convenait mieux à cette nouvelle prose réaliste, et on pourrait même dire naturaliste, que le style affecté de, par exemple, Hercule Poirot, ont contribué à une toute nouvelle liaison entre le roman policier et le cinéma, un médium caractéristique du siècle. Le roman policier tel que le voyait Hammett semblait être un scénario parfait pour le temps dans lequel l'auteur vivait : « On a découvert, notamment, que le cinéma policier était une source d'émotions fortes, jamais ressenties

²⁵ Boileau-Narcejac : *Le roman policier*. Paris : Payot, 1964. p. 126

²⁶ Ibid. p. 125

auparavant, et bien plus agréables que les petites secousses nerveuses provoquées par les découvertes d'un détective habile.²⁷ »

Dashiell Hammett va être suivi par toute une génération des écrivains parmi lesquels nous voudrions mettre en valeur : James M. Cain (*Le facteur sonne toujours deux fois*, *Assurance sur la vie* et *Mildred Pierce*) et Raymond Chandler (*Le Grand Sommeil*, *La Dame du lac*, *The Long goodbye* et *Adieu, ma jolie*). Les trois étant les principales représentants du genre préféré parmi les jeunes hommes à cause des motifs du sexe, de la violence et de l'alcoolisme, la plupart de leurs oeuvres vont être adaptées pour le cinéma.

Nous ne devrions aucunement oublier d'ajouter ici que le roman noir et le film noir nous sont particulièrement intéressants parce que, parmi beaucoup d'autres personnages archétypes (le détective enraciné, que nous avons déjà mentionné, le policier corrompu, le mari jaloux, un membre du milieu ou encore un homme simple impliqué dans les transactions louches, etc.), y apparaît de nouveau aussi une figure clé pour notre travail - la figure de la mauvaise femme ou, autrement dit, de la femme fatale.

Bien qu'elle ne soit pas présente dans toutes les oeuvres du genre, comme d'ailleurs ne l'est ni le détective, elle est considérée comme le personnage typique pour le noir. Cela ne devrait pas étonner si l'on sait qu'elle, vu son histoire, correspond parfaitement dans un temps et dans un milieu social où règnent l'atmosphère pessimiste et l'insécurité masculine. Il est évident que sa figure incarne la société « malade » de l'époque qui est coupable pour le déclin de l'homme ordinaire qui est de plus en plus perçu comme une chose :

« Cette idée de l'homme-chose, dès qu'on la dégage du quotidien, de l'accidentel, pour la mettre en pleine lumière, apparaît si riche en tragédie latente qu'on peut aisément renoncer à la peinture de ces brutalités physiques, où Hammett excellait, pour ne conserver que la violence morale d'une action intérieurement réglée par un obscur besoin de destruction.²⁸ »

3.2. Le monde d'Arsène Lupin, gentleman cambrioleur

Le personnage d'Arsène Lupin occupe une place très particulière dans l'histoire du genre policier en France, une place que l'on peut assez bien déterminer en le comparant à son homologue qui est en même temps la figure qui l'a inspiré – Sherlock Holmes. En effet, Maurice Leblanc a commencé d'écrire sur le criminel sympathique Lupin pour offrir aux Français ce qu'Arthur Conan Doyle représentait pour les Anglais – une nouvelle sorte de distraction pour le public avide des intrigues et des figures criminelles.

²⁷ Boileau-Narcejac : *Le roman policier*. Paris : Payot, 1964. p. 124

²⁸ Ibid. p. 125

3.2.1. « C'est mon poignard d'Ingres »

Né à Rouen en 1864, Maurice Leblanc passe son enfance en découvrant sa région natale et en lisant les oeuvres de Gustave Flaubert et de Guy de Maupassant qu'il admire profondément. Âgé de vingt-quatre ans, il arrive à Paris sous prétexte d'étudier le droit, mais, en fait, il désire réaliser une carrière en lettres telle que ses modèles littéraires, lesdits écrivains réalistes, pleins d'admiration pour la Normandie, eux aussi.

Il publie ses premiers oeuvres assez tôt : la nouvelle *Le Sauvetage* et le recueil de contes *Des couples* en 1889. Ensuite il rédige plusieurs romans parus en feuilleton, y compris *Une femme* salué par les critiques. Cependant, tous ses textes passent presque inaperçus auprès du grand public, ce qui n'a pas démonté l'auteur qui a décidé de faire des efforts pour se faire remarquer dans les milieux littéraires. Ainsi en 1895 commence-t-il à fréquenter les salons et en particulier, celui de sa soeur Georgette, épouse du poète Maurice Maeterlinck, dans lequel il rencontre les auteurs renommés tels que Stéphane Mallarmé, Colette et Oscar Wilde. Or, dans ces cercles mondains, Leblanc n'est considéré qu'un dandy cultivé.

Après encore deux tentatives infructueuses dans la seule littérature qui compte pour Leblanc, celle dite sérieuse, c'est-à-dire, après le roman autobiographique *L'Enthousiasme* et la pièce de théâtre *La Pitié*, l'écrivain déçu comprend qu'il est temps de « fabriquer des choses pour gagner de l'argent²⁹ ». Pour s'assurer une vie confortable, il commence à écrire des textes plus populaires pour le grand public fou des aventures et des mystères. Vu l'influence énorme sur le lectorat des deux côtés de La Manche effectué par Conan Doyle, c'est clair qu'en 1905 ce sont les circonstances justes pour la naissance de la figure d'Arsène Lupin, gentleman cambrioleur.

Il s'en est fallu peu, quand même, pour que ce personnage n'apparaisse plus jamais vu que l'auteur, admirateur des auteurs réalistes, ne le trouvait pas très intéressant. Comme nous l'avons déjà mentionné, la personne responsable pour la suite des aventures de Lupin après *L'Arrestation d'Arsène Lupin* était Pierre Lafitte, l'éditeur de Leblanc, qui voyait son potentiel littéraire et qui n'a pas fait un faux pas en publiant ses oeuvres.

Le gentleman cambrioleur devenait de plus en plus célèbre.

« Cependant, Maurice Leblanc continue de penser qu'il est destiné à une littérature de plus haut rang : les romans fondés sur l'analyse psychologique ont à ses yeux plus de valeur que les récits d'enquête et d'action.³⁰ » C'est pourquoi il décide de poursuivre une double voie

²⁹ Leblanc, Maurice : *L'Aiguille creuse* (Présentation et dossier par F. Clavel). Étretat : Flammarion. 2012. p. 9

³⁰ Ibid. p. 10

professionnelle : il rédige à la fois des nouvelles aventures d'Arsène Lupin et des romans psychologiques, lesquels il considérait plus dignes d'attention. Lors de la signature d'un nouveau contrat avec le quotidien *Le Journal* en 1912, il offre *Le Bouchon de cristal* et trois autres romans avec le personnage de gentleman cambrioleur sous la condition que le journal publie également son roman sentimental, *Les Quatre Soeurs amoureuses*. En effet, Leblanc avait accepté de continuer d'écrire sur Lupin parce qu'il croyait qu'il pouvait s'en tirer « ...en maintenant son aventurier dans les marges de son oeuvre 'sérieuse' ou psychologique : Arsène Lupin devenant pour lui bon gré mal gré une sorte de violon d'Ingres³¹ ».

Quand bien même, ce sont ses romans et ses nouvelles sur Lupin qui étaient les plus populaires et les seuls demandés par le public. Ce fait avait fini par énerver Leblanc à un tel point qu'il a essayé de tuer son protagoniste dans le roman *813* mais, comme ses collègues Arthur Conan Doyle et Souvestre et Allain, il en est arrivé à la conclusion qu'entre-temps le personnage est devenu indestructible, de sorte que la pression du public l'a obligé de le ressusciter.

Avec le temps, l'écrivain s'est résigné à n'être qu'un romancier populaire :

« ...mais ne laisse passer aucune occasion de se défouler par un humour acéré, chaque fois qu'on l'invitait à parler de Lupin :

'C'est mon poignard d'Ingres.'

'Je suis le prisonnier d'Arsène Lupin.'

'C'est lui qui s'assied à cette table quand j'écris. Je lui obéis.'

Ou encore : 'C'est dur. Il me suit partout. Il n'est pas mon ombre, je suis son ombre.'³² »

3.2.2. Arsène Lupin, un escroc élégant

Arsène Lupin représente d'une certaine façon la réflexion de son auteur. En se sentant frustré par le fait de n'être pas pris au sérieux par ses collègues artistes, Maurice Leblanc, écrivain aspirant à la grande littérature, a créé, consciemment ou pas, un personnage qui va montrer ses vrais sentiments.

On pourrait dire que, puisque lui-même était considéré comme un dandy, il a décidé de peindre son héros comme un dandy aussi, au moins en ce qui concerne son apparence. « On ne voit Lupin autrement que revêtu d'un habit de soirée avec fleur à la boutonnière, cape à la Dracula, et gibus à huit reflets. On oublie toujours les moustaches : à l'époque seuls les gens

³¹ Lacassin, Francis. Arsène Lupin ou Le Vice (presque) toujours récompensé. *Mythologie du roman policier, tome 1*. Paris: Union Générale d'Éditions, 1987. p. 152

³² Ibid. p. 153

de maison n'en portaient pas³³ ». Cependant, nous ne devrions pas oublier d'ajouter que le dandy en question est particulièrement talentueux dans le domaine du déguisement et de maquillage, ce qui représente une compétence indispensable pour un escroc habile qui opère en changeant complètement son identité, son physique, sa profession et même sa nationalité.

Afin d'être toujours au courant et pour pouvoir satisfaire ses goûts raffinés, le gentleman cambrioleur visite les mêmes lieux que la classe aristocratique: les châteaux, les salons, les villas, les ambassades, etc. En le faisant, il combine les affaires avec le plaisir: non seulement qu'il visite lesdits endroits mais, en plus, il en fait l'inventaire des richesses. Un procédé indispensable quand on veut se fournir des informations précieuses sur le butin potentiel.

En parlant du butin, il va sans dire qu'Arsène Lupin possède une sensibilité esthétique. Il n'est pas tellement intéressé par le profit qu'il pourrait en tirer que par les vraies oeuvres d'art auxquelles appartiennent à des aristocrates riches, des collectionneurs (*Arsène Lupin en prison*), des voleurs (*Le Coffre-fort de Madame Humbert*), des assassins (*Les jeux du soleil*, *La Perle noire*), des maîtres-chanteurs ou des espions (*Le Sept de Coeur*), ou à des collectivités qui ne sont pas tenues en son haute estime: les banques, les compagnies d'assurances, les églises et le Trésor public.

Son *modus operandi* est très intéressant à cause des méthodes assez curieuses. À titre d'exemple, excepté le déguisement et le jeu, quelques fois au moins il a osé insolemment annoncer son crime par des lettres aux journaux ou à la victime, comme dans *Arsène Lupin en prison*. Il a, contre toute attente, bien sûr, réussi dans ses intentions. La situation est la suivante: d'abord les victimes sont fâchées, elles croient qu'il s'agit d'une blague, ou d'une insolence, mais comme le terme fixé se rapproche, elles commencent à s'énervier et à céder sous la pression pour enfin faire justement ce que Lupin voulait.

D'une part cambrioleur effronté, et d'autre part un vrai gentleman, Arsène Lupin n'aime pas la violence, il tend à offrir un accord convenable à la victime. « Il lui plaît de guérir l'humiliation et la douleur du vol par l'illusion et l'anesthésie: en remplaçant les originaux par des copies habiles qui sauvent les apparences... et la dignité.³⁴ » Bien au contraire, le client impoli ou désagréable termine par être tourné en ridicule par les journaux.

Chose étonnante: « La seule rentabilité garantie de nature psychologique. La satisfaction de mettre la société au défi, de ridiculiser des institutions vénérables, de démontrer l'impuissance

³³ Lacassin, Francis. *Arsène Lupin ou Le Vice (presque) toujours récompensé. Mythologie du roman policier, tome 1*. Paris: Union Générale d'Éditions, 1987. p. 131

³⁴ Ibid. p. 131

du système répressif.³⁵ » Dans le meilleur des cas, Lupin réussit seulement à couvrir les dépenses, ce qu'il commente au policier Ganimard, pour lequel il garde une certaine affection. Le fait peut peut-être s'expliquer ainsi :

« Lupin ne dédaigne pas de colorer ses entreprises de quelques préoccupations sociales. La réponse à la question : chez qui vole-t-il ? laisse apparaître le principe d'une justice redistributive à la base de certaines opérations. Tandis que la question : comment ? met en lumière son désir d'amuser et d'étonner la galerie aux dépens des victimes ou de leurs défenseurs.³⁶ »

Il faut dire que très souvent, conduit par un sentiment de l'injustice et par son désir d'aider, Lupin agit en tant que redresseur de torts, mais aussi séducteur, qui vient au secours des jolies femmes. Il se contente d'un sourire, d'une rose ou d'une conversation intime. Ce charmeur n'est pas infailible, ce qui le fait plus humain aux yeux du public.

³⁵ Lacassin, Francis. Arsène Lupin ou Le Vice (presque) toujours récompensé. *Mythologie du roman policier, tome 1*. Paris: Union Générale d'Éditions, 1987. p. 129

³⁶ Ibid. p. 129

IV. LE CAS DE LA *COMTESSE DE CAGLIOSTRO*

4.1. Joséphine Balsamo, une adversaire fatale

Les commencements et la jeunesse d'Arsène Lupin sont traités dans le roman *La Comtesse de Cagliostro* qui apparaît plus tard que l'on ne l'attendait - en 1924 - après les romans lupinesques les plus populaires. Peut-être fallait-il du temps à Maurice Leblanc de se décider à découvrir comment le gentleman cambrioleur est devenu ce qu'il est et en même temps introduire un personnage qui pourrait être un digne adversaire de Lupin, comme par exemple professeur Moriarty l'était pour Sherlock Holmes. En effet, le fait de ne pas avoir un ennemi qui serait à la hauteur de la tâche présentait un problème assez considérable pour Leblanc, qui devait, pour presque chacune de ses oeuvres sur le voleur sympathique, concevoir un nouvel antagoniste. En se rendant compte très tôt que ni le policier Ganimard ni le détective Herlock Sholmès ni personne d'autre ne sera pas de taille, il fait entrer en scène le personnage de Joséphine Balsamo, la comtesse de Cagliostro, l'incarnation d'une femme typique pour le *noir* et l'explication pour Arsène Lupin le criminel. La femme fatale qui est en même temps sa raison d'être.

4.1.1. *La femme fatale, un être à-être-regardé et à-être-résolu*

La beauté et le mystère, ce sont les moyens indispensables dans chaque jeu de la séduction : l'un sert pour attirer l'attention d'autrui et l'autre pour la maintenir le plus longtemps possible, comme c'est bien connu à chaque personne intéressée intimement par quelqu'un d'autre. Il ne devrait donc pas étonner qu'il s'agit aussi des deux éléments-clés du savoir-faire de chaque femme fatale, qui est toujours bien consciente qu'elle doit éblouir la gent opposée par son apparence et tenir en secret sa nature réelle pour pouvoir atteindre ses objectifs. La beauté et le mystère, c'est là où réside son charme.

Il n'en est pas différent avec Joséphine Balsamo, comtesse de Cagliostro, qui est le protagoniste du roman éponyme. Sans même le savoir, elle séduit jeune Arsène Lupin, à ce moment-là encore nommé Raoul d'Andrézy, presque uniquement par le mystère qui l'entoure. En effet, il entend parler d'elle comme d'un génie du mal et surprend les projets de son futur beau-père, baron d'Étignes, et de ses amis qui organisent son meurtre. L'intérêt pour cette demoiselle en détresse se montre encore plus grand quand il la voit pour la première fois :

« Le visage était admirablement beau, formé par des lignes très pures et animé d'une expression qui, même dans l'impassibilité, même dans la peur semblait un sourire. Avec un menton plutôt mince, ses pommettes légèrement saillantes, ses yeux très fendus, et ses paupières lourdes, elle rappelait ces femmes de Vinci ou plutôt de Bernardino Luini dont toute la grâce est dans un sourire qu'on ne voit pas, mais qu'on devine, et qui vous émeut et vous inquiète à la fois.³⁷ ».

Sa beauté de Renaissance intrigue d'autant plus si l'on se souvient des informations exposées pendant la réunion de ses ennemis qui semblent être assez incroyables. D'après les données qu'ils possèdent, elle est la fille illégitime de Joseph Balsamo, fameux aventurier italien, et de Joséphine de Beauharnais, première épouse de Napoléon I ; également, elle a plus de cent ans, mais en paraît avoir trente. On pourrait dire que les énigmes s'ensuivent.

La principale est probablement celle de son prétendu père, Joseph Balsamo, alias le comte de Cagliostro, qui était connu comme alchimiste, astrologue, chiromancien, guérisseur et vendeur de l'élixir de vie au XVIIIe siècle. Bien que sa personne soit mise en question encore aujourd'hui pour ses actions, en se proclamant la fille de Cagliostro, Joséphine pouvait profiter de la réputation notoire d'aventurier de Joseph et jouir de ses secrets de la jeunesse éternelle pour rester toujours aussi belle (et vivante !) ainsi que pour se faire riche. D'autre part, le lien de parenté avec Joséphine de Beauharnais, sa soi-disant mère, l'aurait servi pour obtenir du prestige nécessaire et pour mieux se lier à la haute société.

Personne ne pouvait, ou ne voulait, voir ce qui se cachait réellement sous cette façade, en cela consistait tout son avantage et tout son charme. C'est aussi la caractéristique la plus évidente de chaque femme fatale : elle n'est jamais ce qu'elle semble être. Pour cette belle mystérieuse aux mauvaises intentions, il est inadmissible que sa vraie nature soit évidente : « a concealed identity always just beyond the surface, is common in critical discourses of the femme fatale³⁸ » Et pourquoi en est-il ainsi ? Peut-être parce qu'elle sait que si elle perd son secret, elle perdra ses attraits et deviendra, pour ainsi dire, lisible. La seule manière de se maintenir intacte, c'est de se construire une autre identité.

Chez Leblanc, ce problème d'identité n'est pas seulement métaphysique mais aussi littéral. Avec le personnage de Joséphine Balsamo, il ne s'est pas arrêté sur cette question seulement en obscurcissant sa personnalité, ce qui serait typique pour la figure, mais il lui a littéralement donné une toute nouvelle identité qui fonctionnait à merveille. À savoir, il s'agissait d'une identité tellement fantastique et tellement convenable qu'elle a réussi à fasciner tout son entourage et que personne ne pouvait voir à travers elle. De plus, y avait-il de l'effort réel de

³⁷ Leblanc, Maurice : *La Comtesse de Cagliostro*. Paris : Le Livre de Poche, 2014. p. 26

³⁸ Farrimond, Katherine : *Beyond Backlash : The Femme Fatale in Contemporary America Cinema*. Newcastle University : thèse de doctorat [en ligne], 2011. p. 28. disponible sur : <https://theses.ncl.ac.uk/dspace/bitstream/10443/1381/1/Farrimond12.pdf> (Consulté le 18 août 2015)

la part des autres pour pénétrer dans ses secrets ou ne voulaient-ils que jouir d'une jolie centenaire ? De la bouche même d'Arsène Lupin : « ...rien n'est plus délicieux que le baiser d'une centenaire.³⁹ »

D'après les mots de Mary Ann Doane : « The femme fatale [...] is perpetually ambiguous, always concealing something, and inviting questions about the connections between femininity and secrecy, women and concealment⁴⁰ ». La figure de la femme fatale est donc signifiante pour la gent féminine en général, étant donné que dans un monde où les hommes ont le dernier mot, ce sont toujours les femmes qui représentent l'énigme suprême. Elles saisissent l'imagination aux hommes à cause de leur nature qu'il va de soi que c'est précisément un personnage féminin, malin et mystérieux, qui va servir aux auteurs masculins pour montrer leur peur de l'inconnu. Soi-disant comtesse de Cagliostro en est l'exemple parfait : une séductrice avec un tel passé et un tel comportement qu'elle laisse les autres perplexes.

Dans un contexte criminel le problème de la femme (fatale) devient plus intensif: « ...the female figure exists as a crucial figure within the dangerous criminal world which the hero struggles with in the course of his investigation, and as often as not constitutes the central problem in the unravelling of truth. Woman becomes the object of the hero's investigation⁴¹ ». Au XXe siècle, avec le développement du roman policier et les conséquences des mouvements féministes après les deux guerres mondiales, les auteurs essaient de montrer le mystère de la femme dans de nouvelles circonstances. Puisqu'ils ont toujours considéré la femme comme la cause de leur déchéance, c'est bien naturel qu'ils vont la placer dans le séduisant monde du crime et qu'ils vont en faire son domaine de prédilection. Le crime ne présente qu'un prétexte parfait pour pouvoir aborder la question d'identité réelle de la femme représentée par la femme fatale. Katherine Farrimond l'exprime ainsi: « the femme fatale, as a mysterious figure in a mystery narrative, is not merely something to be unravelled like every other ambiguity, but is the focus and purpose of that narrative, filtered through the ostensibly central criminal mystery⁴² ».

³⁹ Leblanc, Maurice : *La Comtesse de Cagliostro*. Paris : Le Livre de Poche, 2014. p. 133

⁴⁰ Farrimond, Katherine : *Beyond Backlash : The Femme Fatale in Contemporary America Cinema*. Newcastle University : thèse de doctorat [en ligne], 2011. p. 29. disponible sur : <https://theses.ncl.ac.uk/dspace/bitstream/10443/1381/1/Farrimond12.pdf> (Consulté le 19 août 2015)

⁴¹ Gledhill, Christine : *Klute 1: A Contemporary Film Noir and Feminist Criticism*. In : Kaplan, E. Ann (éd.). *Women in Film Noir*. London : BFI Publishing, 1998. p. 15

⁴² Farrimond, Katherine : *Beyond Backlash : The Femme Fatale in Contemporary America Cinema*. Newcastle University : thèse de doctorat [en ligne], 2011. p. 28. disponible sur : <https://theses.ncl.ac.uk/dspace/bitstream/10443/1381/1/Farrimond12.pdf> (Consulté le 20 août 2015)

Ainsi le seul but de l'énigme posée dans *La Comtesse de Cagliostro*, celle du chandelier à sept branches, est d'exposer la femme responsable ne pas seulement pour tous les crimes dans ledit roman mais aussi pour la vie criminelle de Raoul d'Andrézy. Le personnage de Joséphine Balsamo est au centre de l'intrigue parce qu'elle est l'intrigue à cause de laquelle Arsène Lupin est ce qu'il est – un gentleman cambrioleur. Le chandelier à sept branches, c'est-à-dire le trésor des moines, n'est qu'une excuse pour pouvoir mieux la connaître, pour pouvoir mieux voir ce qui se cache derrière le sourire de la Joconde parce que c'est toujours la règle suivante qui vaut : « the femme fatale is presented not merely as to-be-looked-at, but as to-be-solved.⁴³ »

4.1.2. La liaison fatale vouée à l'échec

Si dans un roman policier la figure de la femme fatale est présente, il est assez probable que l'intrigue va sous-entendre que le héros tombera amoureux d'elle, qu'elle l'utilisera pour ses machinations criminelles et que finalement, elle l'abandonnera. Depuis le début, le protagoniste sera entraîné dans la toile de cette femme araignée et il lui sera presque impossible de s'en sortir d'autant plus si l'on sait que, dans la plupart des cas, il est question d'un homme tout à fait ordinaire qui sera tellement aveuglé par son amour-passion pour la femme fatale qu'il sera prêt à tout pour elle : « C'est le moment après lequel plus rien ne sera comme avant et depuis lequel commence le déclin du héros⁴⁴ ».

Bien que l'intrigue du roman que nous étudions dans ce travail soit similaire à celle d'un polar quant à son commencement, son dénouement est bien différent. On doit tenir compte du protagoniste qui ne peut nullement se considérer comme un homme ordinaire, si jeune que soit, Raoul d'Andrézy est déjà enclin au vol et à l'aventure quand il rencontre la fille de Cagliostro : « Policiers ? Gendarmes ? Perquisitions ? Poursuites ? ... tu as passé par tout cela, toi aussi, et n'as pas vingt ans !⁴⁵ » Donc, ce n'est pas étrange qu'un homme d'un tel caractère ait hâte de sauver une demoiselle en détresse qui suscite sa curiosité et son amour à un tel point qu'il décide qu'elle sera à lui malgré son conseil de ne pas la suivre :

⁴³ Farrimond, Katherine : *Beyond Backlash : The Femme Fatale in Contemporary America Cinema*. Newcastle University: thèse de doctorat [en ligne], 2011. p. 30. disponible sur : <https://theses.ncl.ac.uk/dspace/bitstream/10443/1381/1/Farrimond12.pdf> (Consulté le 20 août 2015)

⁴⁴ Zelenović, Ksenija: *Neonoir u savremenoj holivudskoj produkciji : načela obnove klasičnog noira*. Beograd: Filmski centar Srbije, 2012. p. 91. La traduction est la nôtre.

⁴⁵ Leblanc, Maurice : *La Comtesse de Cagliostro*. Paris : Le Livre de Poche, 2014. p. 123

« Je te retrouverai, jurait-il en la couvrant de baisers, et tu m'aimeras comme je t'aime, et tu seras à moi comme la maîtresse la plus soumise, et la plus chérie. Je lirai dans ta vie mystérieuse ainsi que dans un livre ouvert. Ton pouvoir de divination, tes miracles, ton incroyable jeunesse, tout ce qui déconcerte les autres et les effare, autant de procédés ingénieux dont nous rirons ensemble. Tu seras à moi, Joséphine Balsamo.⁴⁶ »

Cette décision semble être en même temps une promesse de la découverte du mystère qui entoure cette femme et également une menace à son indépendance, en d'autres mots il s'agit de l'attaque aux éléments-clés de sa personnalité comme femme fatale. Quoiqu'au premier abord le lecteur puisse penser qu'il a affaire à une simple promesse d'amour, il ne doit pas oublier qu'il est question ici d'un roman policier, et pas d'un roman à l'eau de rose. Vu ce fait, l'image de la femme est différente, elle a des motifs inconnus à l'homme et son but n'est pas l'amour mais quelque chose d'autre. Tout cela attire l'attention de l'homme qui se rappelle qu'il ne connaît pas la vraie nature de la femme et tout à coup, il a peur de cette créature qui est différente de lui. « This unacknowledged dread of women in men produces their need to conquer her, to objectify her as a thing to be dominated and possessed, since it is only through domination that fear can be vanquished⁴⁷ ».

Quand bien même, quand Lupin commence à comprendre qu'elle est une voleuse et une criminelle, qu'elle est exactement ce que le baron d'Étignes et ses amis lui ont dit, il est stupéfait. Cependant, il continue de l'aider en lui en voulant de plus en plus pour son caractère comme s'il avait oublié qu'il était aussi un voleur et un escroc. Cela se lit parfaitement dans l'ironie de la Cagliostro lorsqu'il la confronte avec ses accusations : « Sans doute est-ce le vicomte Raoul d'Andrésy qui est choqué dans ces idées ? Le vicomte Raoul d'Andrésy doit avoir évidemment des conceptions morales, la délicatesse d'un gentilhomme...⁴⁸ » Il se montre hypocrite et il nous révèle ainsi une information précieuse : qu'il y a deux poids et deux mesures en ce qui concerne la femme et l'homme. Arsène ne peut pas pardonner à Joséphine qu'elle lui soit égale, qu'elle ne soit pas la femme intéressante et intègre qu'il s'est imaginé.

Depuis ce moment, les crimes de la Cagliostro s'accumulent et Lupin ne veut plus fermer les yeux sur son mépris pour la vie humaine, son manque de retenue et sa pure cupidité, qui est le pire de tout. D'après les mots de Janey Place : « Self-interest over devotion to a man is

⁴⁶ Leblanc, Maurice : *La Comtesse de Cagliostro*. Paris : Le Livre de Poche, 2014. p. 90

⁴⁷ Anderson, Lesley Cecile Marie : *The Femme Fatale: A Recurrent Manifestation of Patriarchal Fears*. The University of British Columbia : mémoire de maîtrise [en ligne], 1995. p. 16. disponible sur : https://circle.ubc.ca/bitstream/handle/2429/3758/ubc_1995-0318.pdf?sequence=1 (Consulté le 22 août 2015)

⁴⁸ Leblanc, Maurice : *La Comtesse de Cagliostro*. Paris : Le Livre de Poche, 2014. p. 122

often the original sin⁴⁹ » ; le défaut principal de la femme fatale présente dans une histoire policière est de vouloir l'argent plus qu'elle ne désire l'homme. L'argent représentant l'indépendance et le pouvoir, il est clair pourquoi l'homme de la première moitié du XX^{ème} siècle, considérant les circonstances, ne veut pas permettre à la femme qu'elle se réalise sans lui, qu'il ne soit pas le centre de la vie de la femme.

Par conséquent, le dénouement heureux lui n'est pas permis. Généralement, après que la femme fatale a utilisé l'homme pour ses machinations, leur liaison est terminée : « ...the female-male partners-in-crime are destroyed by mutual, although dissimilar, distrust and disgust⁵⁰ ». La Cagliostro et Raoul ont collaboré dans de multiples vols avant de se séparer, et leur méfiance mutuelle est présente dès le commencement. Ce qui les détruit, c'est la répugnance de Raoul envers elle, quand il apprend par soi-même qu'elle est capable de torturer et de tuer. Il reconnaît que c'est précisément cette expérience qui est la goutte d'eau qui déborde le vase : « Si mes yeux se fermaient volontairement pour ne pas voir ce qui m'épouvantait, le spectacle de cette main torturée les a ouverts définitivement sur la vérité.⁵¹ »

Donc, il est d'une très grande importance de souligner que, contrairement aux romans noirs typiques où ce n'est pas toujours évident : « whether the protagonist's guilty conscience or his realisation of her seductive deception (of him) is what turns him off⁵² », en lisant cette aventure d'Arsène Lupin, le lecteur sait exactement que Raoul est rebuté par la vérité découverte sur sa maîtresse. Dès ce moment, il est insensible aux charmes de Joséphine, et avec un peu de chance, il réussit à se libérer de ses griffes. En résolvant le mystère de la femme fatale, il se révèle être plus fort qu'elle, et en même temps, différent de beaucoup d'autres protagonistes masculins des romans policiers qui, le plus souvent, n'arrivent pas à s'échapper de la femme fatale et finissent par être détruits avec elle. Raoul est bien conscient qu'il peut aussi finir ainsi : « Si je retombe dans tes bras, je suis perdu. Demain, après-demain, c'est la mort...⁵³ »

Pourquoi serait-elle détruite avec lui ? Parce que, à cette époque-là, il n'était pas admissible que la femme fatale s'en sorte impunément. Ce n'était pas rare qu'elle tombe amoureuse de sa

⁴⁹ Place, Janey : *Women in Film Noir*. In : Kaplan, E. Ann (éd.). *Women in Film Noir*. London : BFI Publishing, 1998. p. 57

⁵⁰ Straayer, Chris : *Femme Fatale or Lesbian Femme : Bound in Sexual Différance*. In : Kaplan, E. Ann (éd.). *Women in Film Noir*. London : BFI Publishing, 1998. p. 153

⁵¹ Leblanc, Maurice : *La Comtesse de Cagliostro*. Paris : Le Livre de Poche, 2014. p. 226

⁵² Straayer, Chris : *Femme Fatale or Lesbian Femme : Bound in Sexual Différance*. In : Kaplan, E. Ann (éd.). *Women in Film Noir*. London : BFI Publishing, 1998. p. 153

⁵³ Leblanc, Maurice : *La Comtesse de Cagliostro*. Paris : Le Livre de Poche, 2014. p. 335

victime et qu'elle ne peut pas contrôler ses sentiments à cause desquels finalement « elle perd la partie. » Il en est de même avec la comtesse de Cagliostro :

« Ne me repousse pas, disait-elle. Tu es le seul être au monde qui aurait pu me sauver du mal. Je l'ai senti tout de suite. Il y a en toi quelque chose de sain, de bien portant... Ah ! l'amour... l'amour... il n'y a que lui qui m'ait apaisée... et je n'ai jamais aimé que toi... Alors, si tu me rejettes...⁵⁴ »

En ce qui concerne la manière de laquelle la femme fatale est vaincue, la plupart du temps elle s'en fuit ou elle est tuée. Ksenija Zelenović l'exprime ainsi: « Malgré la puissance évidente qu'elle possède, la femme fatale perd finalement sa puissance physique et devient un prisonnier réel ou symbolique. Elle est punie par la mort ou par la disparition de la narration et souvent, c'est aussi le protagoniste qui paye pour sa mort.⁵⁵ » Effectivement, Joséphine Balsamo, la comtesse de Cagliostro, ne disparaît, après une scène finale spectaculaire entre elle et Raoul d'Andrézy, que pour revenir et se venger en enlevant son fils quelques années plus tard. La vengeance étant plus importante que le bonheur d'autrui, il faut se demander si c'était vraiment de l'amour ou quelque chose d'autre ? La passion ? L'obsession ?

La conclusion qui s'impose est la suivante : que la liaison entre la femme fatale et le protagoniste du roman policier est vouée à l'échec dès le début justement en raison de la vraie nature de la femme fatale qui aime soi-même avant tout, et c'est en cela que consiste sa tragédie.

4.1.3. L'élève a-t-il dépassé sa maîtresse fatale ?

Une fois sous la pleine lumière du jour, à la fois littéralement et figurativement, la figure de la femme fatale n'est plus convaincante. Il existe toujours une personne qui apporte cette lumière, quelqu'un qui résiste à sa séduction, qui s'en sort vivant et qui maintient ainsi l'ordre patriarcal. « The femme fatale thus creates the stereotype of the woman as the monster or the deceitful charmer, and the man as the creator of order and justice and an intellectual⁵⁶ ».

La femme fatale est par sa nature très différente de l'homme. Son attirance sexuelle est l'atout principal qu'elle possède pour défaire le protagoniste, parce que c'est en le séduisant qu'elle réussit à contrôler la situation. Elle est audacieuse grâce à ce pouvoir sur l'homme,

⁵⁴ Leblanc, Maurice : *La Comtesse de Cagliostro*. Paris : Le Livre de Poche, 2014. p. 334

⁵⁵ Zelenović, Ksenija: *Neon noir u savremenju holivudskoj produkciji : načela obnove klasičnog noira*. Beograd: Filmski centar Srbije, 2012. p. 98. La traduction est la nôtre.

⁵⁶ Sroka, Ginelle : *The Evolution of the Femme Fatale: Female Archetypes from Poe to Chandler* [en ligne]. 2012. p. 5. disponible sur: http://ginnellesroka.weebly.com/uploads/1/1/2/0/11202401/detective_fiction-femme_fatale.pdf (Consulté le 24 août 2015)

peu importe s'il s'agit du protagoniste ou de quelqu'un d'autre. Comme elle est en même temps moins intelligente que lui, tôt ou tard, il surmonte son aveuglement, et ainsi il lui est possible de la vaincre : « Thus, the woman who uses her sexuality is essentially choosing that over intellect, and must ultimately lose to the man who can resist her⁵⁷ ».

Dans le roman tout entier, Leblanc laisse entendre que l'intellect de Raoul d'Andrésy est supérieur à celui de la fille de Cagliostro : il est celui qui découvre les indices qui les amènent au trésor, il est celui qui sait comment détourner leurs ennemis et les gendarmes quand ils sont poursuivis, et c'est sa réflexion qui est la plus vite. Joséphine Balsamo est très consciente de ce fait ; c'est l'une des raisons, au moins le supposons-nous, pourquoi elle a décidé de le garder près de soi. Non seulement qu'il est un beau jeune fasciné par son apparence et l'énigme qu'elle représente, il est aussi très intelligent et il peut l'aider dans la recherche des richesses. Peut-être est-ce aussi la raison pour laquelle elle s'est entichée pour lui ? Parce qu'il n'était pas seulement un passe-temps, mais un partenaire digne d'elle ?

S'il perd les batailles avec elle au commencement, c'est uniquement parce qu'il est encore jeune et naïf, ce qui signifie qu'il est plus susceptible d'être charmé et trompé par la Cagliostro qui devient sa maîtresse en crime : « It becomes clear [...] that the woman would never be able to wield such power over the hero if he did not allow her to do so (by submitting to seduction)⁵⁸ ». Raoul s'est, donc, laissé être séduit, comme autant de personnages des romans policiers. Il a permis à la femme fatale qu'elle soit en position de pouvoir, sans quoi elle ne réussirait jamais dans ses projets. La clé de son succès réside dans la conquête de la chair des hommes moralement faibles.

Néanmoins, ce succès ne dure pas longtemps, étant donné que, comme nous avons déjà dit, elle n'est jamais au même niveau intellectuel comme son adversaire mâle, et justement parce qu'elle n'est vue que comme un être sensuel. Dans le genre noir des premières années, c'est toujours un « mâle » qui sort victorieux de la guerre : « Ultimately, the femme fatale is defeated by the male detective's use of intellect and adherence to a certain code of honor⁵⁹ ».

⁵⁷ Sroka, Ginnelle: *The Evolution of the Femme Fatale: Female Archetypes from Poe to Chandler* [en ligne]. 2012. p. 7. disponible sur: http://ginnellesroka.weebly.com/uploads/1/1/2/0/11202401/detective_fiction-femme_fatale.pdf (Consulté le 26 août 2015)

⁵⁸ Anderson, Lesley Cecile Marie : *The Femme Fatale : A Recurrent Manifestation of Patriarchal Fears*. The University of British Columbia : mémoire de maîtrise [en ligne], 1995. p. 63 disponible sur : https://circle.ubc.ca/bitstream/handle/2429/3758/ubc_1995-0318.pdf?sequence=1 (Consulté le 27 août 2015)

⁵⁹ Sroka, Ginnelle : *The Evolution of the Femme Fatale: Female Archetypes from Poe to Chandler* [en ligne]. 2012. p. 10 disponible sur: http://ginnellesroka.weebly.com/uploads/1/1/2/0/11202401/detective_fiction-femme_fatale.pdf (Consulté le 27 août 2015)

Il en est de même avec Raoul qui pose des limites en ce qui concerne les meurtres : « Je ne veux pas tuer ! Voler, oui ! Cambrioler, soit ! Mais tuer, non, mille fois non !⁶⁰ »

L'intellect de Raoul dépasse, donc, la sensualité de Joséphine, mais avec des conséquences assez graves, au moins dans notre cas. En effet, quoiqu'il l'ait « battue à plate couture », qu'il se soit montré plus rusé que cette femme fatale par excellence, Raoul d'Andrésy va se souvenir des leçons de la fille de Cagliostro, sa maîtresse dans tous les sens du mot, pendant le reste de sa vie comme Arsène Lupin. Etant donné que c'était elle qui était son premier amour, et qui l'a mis sur la voie criminelle, tout d'abord en lui apprenant les secrets du métier criminel et ensuite en lui enlevant son fils Jean, c'est elle la cause principale de son existence en tant qu'Arsène Lupin.

Et la question se pose : l'élève a-t-il vraiment dépassé sa maîtresse fatale ?

4.1.4. La femme fatale vs. la femme fragile

Dans le genre policier, c'est en général la sexualité qui détermine les figures féminines : soit elles sont trop sensuelles (la vamp, la femme fatale), soit elles ne sont pas du tout sensuelles (la vierge, la mère, la vieille fille). Puisque cette différence sexuelle représente: « an ideological, cultural, social and psychic construct of a biological category in which a female's 'femininity' is defined as 'passive, receptive and compliant' while a man's 'masculinity' is defined as 'active, initiating and powerful'⁶¹ », il est clair d'où provient la nécessité de réprimer les femmes qui sortent de l'ordinaire, celles qui osent de s'emparer de la masculinité.

En effet, les institutions légales, gouvernementales et religieuses de chaque civilisation patriarcale à l'époque tentent de démontrer que les femmes sont encore, comme avant, plus adéquates pour les rôles innocents et soumis de l'épouse et de la mère. Le message qui s'impose est qu'elles peuvent faire ce qu'elles veulent pourvu qu'elles n'oublient jamais de se marier et de donner naissance, parce que : « Women are not 'real women' unless they marry and have children⁶² ». Selon les hommes, la maternité atténue leur intellect et décourage leur ambition, par conséquent, elles ne peuvent représenter aucune menace au patriarcat : « ...the asexual mother figure continues to offer a safe, containing and subordinate female image⁶³ ».

⁶⁰ Leblanc, Maurice : *La Comtesse de Cagliostro*. Paris : Le Livre de Poche. 2014. p. 152

⁶¹ Anderson, Lesley Cecile Marie : *The Femme Fatale : A Recurrent Manifestation of Patriarchal Fears*. The University of British Columbia : mémoire de maîtrise [en ligne], 1995. p. 5 disponible sur : https://circle.ubc.ca/bitstream/handle/2429/3758/ubc_1995-0318.pdf?sequence=1 (Consulté le 29 août 2015)

⁶² Ibid. p. 8

⁶³ Ibid. p. 6

Cette figure asexuée est représentée dans la littérature par l'archétype de la femme fragile, d'après les mots de Virginia Allen : « the 'good' woman who passively accept[s] impregnation, motherhood, domesticity, [and] the control and domination of her sexuality by men⁶⁴ ». Il est question donc d'une femme « domestiquée » innocente, d'une fiancée ou d'une épouse dont le rôle est d'offrir du soutien et du réconfort à l'homme dévié de la vie honnête.

La figure de Clarisse d'Étignes présente un assez bon exemple de cette femme angélique qui a une grande capacité d'écoute, et qui est prête à tout pardonner au protagoniste tout en lui promettant son amour et sa fidélité. La jeune fille est éperdument amoureuse de Raoul d'Andrésy au point qu'elle lui pardonne de l'avoir déflorée avant le mariage. Rappelons qu'à l'époque ce fait présenterait un scandale, et de plus, elle lui promet en avance de supporter ses maltraitements :

« Je n'ai rien à te pardonner, mon chéri. Je suis heureuse. Tu me feras beaucoup souffrir, j'en suis sûre, et j'accepte d'avance et avec joies toutes ces douleurs qui me viendront de toi... Pour moi, je serai toujours telle que je suis aujourd'hui, ton amante et ton épouse. Je t'aime, Raoul !⁶⁵ »

Si on garde à l'esprit la nature de chaque protagoniste de n'importe quel genre policier, Raoul-Arsène s'inscrivant dans cette catégorie, il est évident que le manque d'excitation senti près de cette femme fragile, mais également la promesse qu'il peut toujours revenir à elle, le vont tomber dans les bras de la femme fatale. En effet, la tentation est trop grande quand on compare les deux femmes : si l'une (Clarisse) présente un être presque angélique : la perfection, la spiritualité et la chasteté, l'autre (Joséphine) est le diable incarné, c'est-à-dire, la tromperie, la trahison et la sexualité. Il va sans dire que Raoul va opter d'abord pour Joséphine parce qu'elle présente pour lui une énigme, et car il la juge à travers sa beauté.

Néanmoins, comme le temps passe, il est inévitable qu'elle lui devienne répugnante à cause de sa nature, de son indépendance et de son ambition. Puisqu'elle est active, astucieuse et puissante, qu'elle tire sa force de sa sensualité, et qu'elle valorise soi-même avant tout, cette femme fatale, comme toutes les autres, représente une menace à la vie familiale. Contrairement à la femme fragile : « Dream of home, family, and 'security' is precisely the feminine fulfilment which the femme fatale intended to elude⁶⁶ ».

⁶⁴ Sroka, Ginnelle : *The Evolution of the Femme Fatale: Female Archetypes from Poe to Chandler* [en ligne]. 2012. p. 8. disponible sur: http://ginnellesroka.weebly.com/uploads/1/1/2/0/11202401/detective_fiction-femme_fatale.pdf (Consulté le 29 août 2015)

⁶⁵ Leblanc, Maurice : *La Comtesse de Cagliostro*. Paris : Le Livre de Poche, 2014. p. 18

⁶⁶ Straayer, Chris : *Femme Fatale or Lesbian Femme : Bound in Sexual Différance*. In : Kaplan, E. Ann (éd.). *Women in Film Noir*. London : BFI Publishing, 1998. p. 153

Pour Joséphine Balsamo, Raoul d'Andrézy ne passe jamais en premier, c'est elle-même qui est la plus importante. Son amour pour lui n'est pas d'une telle profondeur qu'elle l'accepte pour son vrai partenaire, et qu'elle soit prête à partager la fortune des moines avec lui, ce qui devient plus clair envers la fin de l'histoire. C'était toujours Raoul qui voulait aider la Cagliostro, jamais vice-versa. Chaque fois elle essaye de dépasser son amant, et non coopérer avec lui. Il lui sert presque exclusivement comme un moyen pour atteindre un but. Ce n'est pas le même avec Raoul, qui s'est entiché d'elle et qui va souffrir pour cela.

Chris Straayer l'explique parfaitement par les phrases suivantes :

« In fact, the male protagonist's desire for romantic coupling usually exceeded that of the femme fatale, who only deployed (false) promises of romantic permanence to secure his commitment to her crime. Furthermore, although the male protagonist was often portrayed initially as a loner, his generic goals eventually included coupling. Often one of his primary dilemmas was whether to settle with the good woman or to follow the femme fatale. The femme fatale's coupling remained more problematic, presumably because she loved only herself.⁶⁷ »

La Cagliostro le décevant de plus en plus chaque jour, Raoul commence à penser à la femme fragile du roman, Clarisse : « la douce et tendre jeune fille qui s'était abandonnée si noblement⁶⁸ », parce qu'il la sait affectueuse et indulgente envers lui. Cependant, il se décide chaque fois pour Joséphine qui, quand même, commence à sentir qu'il se passe quelque chose de grave avec Raoul. En découvrant qu'il garde encore la photographie d'une autre femme pour qui elle soupçonne avoir été sa maîtresse, Joséphine se révèle être tellement jalouse qu'elle menace la vie de Clarisse : « Je ne tenterai rien pour la rencontrer, mais si jamais les circonstances la mettent sur mon chemin, tant pis pour elle.⁶⁹ » Une vraie femme fatale ne peut pas se permettre de ne pas être exclusive.

Or, l'obsession de la Cagliostro pour Raoul va la transformer en monstre une fois avoir appris qu'il aime encore Clarisse, et qu'en plus, il va avoir un enfant avec elle. Selon les mots de Chris Straayer, ce comportement est caractéristique pour la femme fatale étant donné que : « ...she is sexually and emotionally unfulfilled. She seeks revenge on society, particularly the heterosexual nuclear family, because of her lack, her symbolic castration⁷⁰ ».

Finalement, en s'assurant du mauvais caractère de la femme fatale, le héros comprend que la femme fragile est l'unique choix pour lui. Il voit dans elle une rédemptrice qui lui est tellement nécessaire pour pouvoir continuer tranquillement sa vie : « She offers the possibility

⁶⁷ Straayer, Chris : *Femme Fatale or Lesbian Femme : Bound in Sexual Différance*. In : Kaplan, E. Ann (éd.). *Women in Film Noir*. London : BFI Publishing, 1998. p. 153

⁶⁸ Leblanc, Maurice : *La Comtesse de Cagliostro*. Paris : Le Livre de Poche. 2014. p. 119

⁶⁹ Ibid. p. 211

⁷⁰ Straayer, Chris : *Femme Fatale or Lesbian Femme : Bound in Sexual Différance*. In : Kaplan, E. Ann (éd.). *Women in Film Noir*. London : BFI Publishing, 1998. p. 180

of integration for the alienated, lost man into the stable world of secure values, roles and identities⁷¹ ». Raoul n'étant pas différent du protagoniste moyen, il est bien conscient de la valeur de Clarisse. C'est pourquoi il décide de revenir à elle et de la demander en mariage :

« Si, Clarisse, je vous ai fait beaucoup de mal. Je m'en suis fait beaucoup à moi aussi, et ce n'est pas seulement votre amour que je demande, ce sont vos soins et votre protection. J'ai besoin de vous, Clarisse, pour oublier d'affreux souvenirs, pour reprendre confiance dans la vie, et pour combattre d'assez vilaines choses qui sont en moi et qui m'entraînent... où je ne voudrais pas aller. Si vous m'aidez, je suis sûr d'être un honnête homme, je m'y engage sincèrement, et je vous promets que vous serez heureuse. Voulez-vous être ma femme, Clarisse ?⁷² »

La femme fragile est, donc, celle qui « gagne la guerre » au début du XXe siècle parce qu'elle est définie à travers l'autrui, grâce à son mari ou son fiancé et ses enfants, tandis que la femme fatale la perd justement car elle essaye de se définir par elle-même.

4.1.5. La Cagliostro – prédécesseur de la *femme fatale* du roman noir ?

Même si la figure de la femme fatale existait depuis longtemps, ce n'est qu'au XXe siècle que ce personnage, issue des changements sociaux et des nouveaux rôles des femmes après les deux guerres mondiales, émerge dans le genre policier. Quoique dans la tradition littéraire elle soit présente en tant qu'archétype côte à côte avec celui de la femme fragile qui est son contraire exact, son développement est un peu différent dans le polar.

En d'autres mots, on pourrait dire que dans ce genre, le personnage de la femme fatale provient de celui de la femme fragile, étant donné que dans les premières oeuvres policières, à savoir chez Edgar Allan Poe et Arthur Conan Doyle, les figures féminines n'étaient représentées que comme victimes ou personnages secondaires manipulés :

« Conan Doyle's portrayal of women in *The Hound of the Baskervilles* cements their stereotypical roles as "angels" or damsels in distress. The men in the story are the players who commit and solve the crimes, while women are completely innocent, only victimized and saved by the male influence.⁷³ »

C'est dans le roman dit noir où apparaît de nouveau le personnage féminin fort de la femme fatale en reflétant ainsi la peur de la perte d'identité, de stabilité et de sécurité éprouvée par les auteurs de l'époque. La crainte devant un nouveau monde où les hommes n'étaient plus

⁷¹ Place, Janey : *Women in Film Noir*. In : Kaplan, E. Ann (éd.). *Women in Film Noir*. London : BFI Publishing, 1998. p. 60

⁷² Leblanc, Maurice : *La Comtesse de Cagliostro*. Paris : Le Livre de Poche. 2014. p. 345

⁷³ Sroka, Ginnelle : *The Evolution of the Femme Fatale: Female Archetypes from Poe to Chandler* [en ligne]. 2012. p. 3. disponible sur: http://ginnellesroka.weebly.com/uploads/1/1/2/0/11202401/detective_fiction-femme_fatale.pdf (Consulté le 3 septembre 2015)

nécessaires à côté d'une femme ambitieuse et compétente les a fait réagir. Donc, ils essayent de rétablir, ou de préserver, son autorité masculine en opposant dans beaucoup de ses oeuvres la figure de la « bonne » femme, à laquelle ils étaient habitués, à celle de la « mauvaise » femme, qui apportait en même temps de l'excitation et de la destruction à leur existence. En utilisant cet archétype de la femme fatale, qui est toujours défaite par le protagoniste parce qu'elle refuse la position au sein du foyer pour le rôle principal dans l'univers masculin du crime, les écrivains tentent de la remettre à sa place, voire, à la place de la femme fragile, qui représente l'idéal féminin selon eux.

Quoique *la Comtesse de Cagliostro* ne soit peut-être pas un roman policier typique et certainement pas un roman noir, puisqu'il est question d'un roman écrit avant que ce genre apparaisse aux États-Unis, on peut constater que la situation n'est pas différente avec Joséphine Balsamo, la figure principale de l'histoire, qui, par toutes ses caractéristiques et toutes les preuves que nous avons présentées jusqu'ici, mérite certainement d'être mentionnée en tant que prédécesseur de la femme fatale du roman noir.

V. TRADUCTION

2

Joséphine Balsamo, rođena 1788. godine ...

Cagliostro! Neobična ličnost koja je zaintrigirala cijelu Europu i duboko potresla francuski dvor pod vladavinom Luja XVI.! Kraljičina ogrlica... kardinal Rohan... Marija Antoaneta... kakvih li zbunjujućih epizoda jednog od najtajanstvenijih života.

Čudan, zagonetan čovjek, nadaren za spletkarenje, koji je posjedovao pravu nadmoć, a čiji život još uvijek nije rasvijetljen.

Je li bio varalica? Tko bi znao! Imamo li pravo poricati da neka bića profinjenijih osjetila mogu na svijet živih i mrtvih baciti poglede koji su nama zabranjeni? Trebamo li smatrati šarlatanom ili luđakom onoga koji se prisjeća uspomena iz prošlih života, a koji, budući da se sjeća onoga što je vidio i da izvlači korist iz prijašnjih saznanja, izgubljenih tajna i zaboravljenih vjerovanja, iskorištava moć koju nazivamo natprirodnom, premda je to samo oklijevajuće i zamuckujuće isticanje sila koje možda upravo ograničavamo na ropstvo?

Ako je Raoul d'Andrésy, na dnu svoje skrivene promatračnice, i ostao skeptičan, ako se i smijao u sebi, možda ne bez određenog ustezanja, smjeru kojim su krenuli događaji, činilo se da sudionici unaprijed prihvaćaju najnevjerojatnije tvrdnje kao neosporivu stvarnost. Jesu li, prema tome, posjedovali neke dokaze i imali vlastite ideje o toj aferi? Jesu li kod one koja je, prema njima, samo tvrdila da je Cagliostrova kći, otkrili darove vidovitosti i gatanja koje su nekoć pripisivali tom slavnom čudotvorcu, a zbog kojih su ga smatrali mađioničarem i čarobnjakom?

Godefroy d'Étignes, koji je jedini ostao na nogama, nagne se prema mladoj ženi te joj reče :

– Vaše pravo prezime jest Cagliostro, zar ne?

Razmišljala je. Moglo bi se reći da je, u brizi za vlastitu obranu, tražila najbolju repliku, te da je htjela, prije nego što se dokraja kompromitira, saznati kojim oružjem raspolaže neprijatelj. Prema tome, mirno odvrati :

– Ništa me ne obvezuje da Vam odgovorim, tim više što me nemate prava ispitivati.

Međutim, zašto bih porekla da, budući da moj rodni list glasi na ime Joséphine Pellegrini, iz hira tražim da me zovu Joséphine Balsamo, grofica Cagliostro, budući da oba prezimena, i Cagliostro i Pellegrini, upotpunjavaju meni uvijek zanimljivu osobnost Josepha Balsama.

– Čiji, prema Vama, a protivno nekim Vašim izjavama – pojasnio je barun – ne biste bili izravni potomak?

Slegnula je ramenima i zašutjela. Je li to bilo iz opreza? Iz prezira? Iz protesta protiv takve besmislice?

– Ne želim ovu tišinu smatrati ni priznanjem ni poricanjem – nastavi Godefroy d'Étignes okrećući se prijateljima. Riječi ove žene nemaju nikakvu važnost te bi bilo gubljenje vremena pobijati ih. Ovdje smo kako bismo donijeli ozbiljne odluke o stvari u koju smo svi općenito upućeni, ali o kojoj većina nas ne zna određene detalje. Prije nego je potrebno, prema tome, podsjetiti na činjenice. One su, koliko god je to bilo moguće, sažete u izvješću koje ću Vam pročitati te Vas molim da ga pažljivo saslušate.

I ne žureći se, pročita tih nekoliko stranica koje je, bez imalo sumnje, sastavio Beaumagnan.

« Početkom ožujka 1870. godine, odnosno četiri mjeseca prije izbijanja rata između Francuske i Prusije, među mnoštvom stranaca koji su navalili na Pariz, nitko nije brže privukao pozornost od grofice Cagliostro. Lijepa i otmjena, velikodušno je rasipala novac, gotovo uvijek sama, ili u pratnji mladića kojeg je predstavljala kao brata gdje god je prošla, u svim salonima koji su je primili, bila je predmetom najživlje znatiželje. U početku je bilo zanimljivo njezino prezime, a kasnije i stvarno dojmljiv način na koji je sličila famoznom Cagliostriu tajanstvenim ponašanjem, nekim čudesnim izlječenjima koje je izvela, odgovorima koje je davala ljudima koji su je pitali za mišljenje o njihovoj prošlosti ili budućnosti. Zahvaljujući romanu Alexandrea Dumasa u modu je ušao Joseph Balsamo, navodni grof Cagliostro. Upotrebljavala je iste metode, i još drskija, hvalila se da je Cagliostrova kći, tvrdila je da poznaje tajnu vječne mladosti te je, smiješeći se, govorila o susretima kojima je nazočila ili o situacijama koje su joj se dogodile pod vladavinom Napoleona I.

Uživala je tako velik ugled da je prisilila vrata palače Tuileries da se otvore te se pojavila na dvoru Napoleona III. Čak se govorilo o privatnim seansama na kojima je carica Eugénie oko lijepe grofice okupljala najprisnije podanike. Ilegalni broj satiričkih novina, *le Charivarija*, koji je, uostalom, odmah razgrabljen, pripovijeda nam o seansi kojoj je nazočio jedan od povremenih suradnika tih novina. Iz tog broja izdvajam ovaj odlomak:

Nekoliko riječi o Mona Lizi. Ima izraz lica koji se ne mijenja puno, ali kojega se ne može lako definirati, koji je istovremeno i nježan i naivan, i okrutan i izopačen. Toliko iskustva u pogledu i gorčine u njezinom nepromjenjivom osmijehu, da bismo joj dali osamdeset godina koliko si je ona sama pridavala. U tim trenucima, iz džepa vadi maleno zlatno zrcalo, kapa na nj dvije kapljice iz jedva vidljive bočice, briše ga te se promatra u njemu. I eto ponovno predivne mladosti.

Kad smo je ispitivali, odgovorila nam je:

– Ovo je zrcalo pripadalo Cagliostro. Za one koji se sa sigurnošću gledaju u njemu, vrijeme se zaustavlja. Pogledajte, na okviru je urezan datum, 1783. godina, a slijede ga četiri retka u kojima se nabrajaju četiri velike zagonetke. Te je zagonetke, koje je namjeravao odgonetnuti, čuo iz usta same kraljice Marije Antoanete, te je govorio, kako su mi prenijeli, da će onaj koji za njih pronađe ključ biti kralj kraljeva.

– Možemo li saznati koje su ? – upitao je netko.

– Zašto ne? Znati koje su ne znači i odgonetnuti ih. Ni sam Cagliostro nije imao dovoljno vremena za to. Stoga Vam ja mogu samo prenijeti nazive, naslove. Evo popisa⁷⁴ :

In robore fortuna.

Kamena ploča starih čeških kraljeva.

Blago francuskih kraljeva.

Sedmerokraki svijećnjak.

Tada je razgovarala sa svakim od nas ponaosob te nam je otkrila stvari koje su nas zapanjile.

A to je bio samo početak, i carica je, iako je odbijala postaviti bilo kakvo pitanje koje bi se ticalo nje osobno, ipak htjela zatražiti razjašnjenja vezana uz budućnost.

– Neka Njezino Veličanstvo bude tako ljubazno i lagano puhne – reče grofica pružajući zrcalo.

I, odmah, nakon što je ispitala isparavanje koje je dah raširio na površini, promrmljala je:

⁷⁴ Op.a. Prvu je zagonetku objasnila jedna mlada djevojka. (Vidi *Dorothée, danseuse de corde*.) Sljedeće je dvije objasnio Arsène Lupin (vidi *l'Île aux trente Cercueils* i *l'Aiguille creuse*). Četvrta je tema ove knjige.

– *Vidim jako lijepe stvari... veliki rat ovog ljeta... pobjedu... povratak četa ispod Slavoluka pobjede... Kliče se caru... careviću. »*

– To je – nastavi Godefroy d'Étignes – dokument koji su nam prenijeli. To je zapanjujući dokument s obzirom na to da je objavljen nekoliko tjedana prije najavljenog rata. Tko je bila ta žena? Tko je bila ta pustolovka čija opasna predviđanja, koja su utjecala na poprilično slabu dušu nesretne vladarice, nisu prošla bez izazivanja katastrofe 1870. ? Netko (vidi isti broj *Charivarija*) joj reče jednog dana:

« – Cagliostrova kći, neka bude, ali tko je Vaša majka?

– Moju majku – odgovorila je – tražite jako visoko među Cagliostrovim suvremenicima... Još više... Da, to je to... Joséphine de Beauharnais, buduća Bonaparteova žena, buduća carica... »

– Policija Napoleona III. nije mogla ostati prekrštenih ruku. Krajem lipnja, podnijela je kratko izvješće, koje je sastavio jedan od njezinih najboljih agenata nakon teške istrage. Pročitat ću ga :

« *Signorinine* talijanske putovnice, iako ponešto neodređene što se tiče datuma rođenja, pisao je agent, glase na ime Joséphine Pellegrini-Balsamo, grofice Cagliostro, rođene u Palermu, 29. srpnja 1788. godine. Po dolasku u Palermo, uspio sam otkriti stare matice rođenih iz župe Mortarana te sam, u jednoj od njih, pod datumom 29. srpnja 1788., našao rodni list Joséphine Balsamo, kćeri Josepha Balsama i Joséphine de la P., podanice francuskog kralja.

Je li to bila Joséphine Tascher de la Pagerie, djevojačko prezime rastavljene supruge vikonta de Beauharnaisa, a buduće supruge generala Bonaparte? Usmjerio sam potragu u tom pravcu i, nakon strpljive istrage, saznao sam, iz rukom pisanih pisama jednog poručnika pariške vojne policije da su 1788. godine bili blizu uhićenju gospodina Cagliostra koji je, iako prognan iz Francuske, nakon afere s ogrlicom, stanovao pod imenom Pellegrini u malom hotelu u Fontainebleauu gdje je svakog dana primao jednu visoku i mršavu damu. Naime, Joséphine de Beauharnais je, u to vrijeme, također stanovala u Fontainebleauu. Ona je visoka i mršava. Uoči dana koji je bio predviđen za njegovo uhićenje, Cagliostro je nestao. Sutradan, nagli odlazak Joséphine de Beauharnais⁷⁵. Mjesec dana kasnije, u Palermu se rodilo dijete.

⁷⁵ Op.a. Dosad nijedan Joséphinin životopisac nije mogao objasniti zašto je na neki način naglo pobjegla iz

Ove slučajnosti su prilično impresivne. Ali kako li samo dobivaju na važnosti kada ih usporedimo s dvjema činjenicama! Osamnaest godina poslije, carica Joséphine u dvorac Malmaison uvodi djevojku koju predstavlja kao kumče, a koja osvaja carevu naklonost u toj mjeri da se Napoleon igra s njom kao s djetetom. Koje je njezino ime? Joséphine ili, radije, Josine.

Pad Carstva. Car Aleksandar I. prima Josine i šalje je u Rusiju. Koju titulu uzima? Onu grofice Cagliostro. »

Barun d'Étignes pusti da mu se posljednje riječi otegnu sve do tišine. Slušali su ga s najvećom pažnjom. Raoul, zbunjen tom nevjerojatnom pripoviješću, pokušavao je na grofičinu licu uhvatiti odraz bilo kakve emocije ili osjećaja. Ali ona je ostala hladnokrvna, lijepih i vječito pomalo nasmiješenih očiju.

I barun nastavi :

– To je izvješće, a vjerojatno i opasan utjecaj koji je grofica imala u dvorcu Tuileries, trebalo umanjiti njezinu sreću. Potpisana je odluka o izgonu nje i njezinog brata. Brat je otišao u Njemačku, ona u Italiju. Jednoga se jutro spustila u grad Modane, gdje ju je odveo jedan mladi časnik. On joj se naklonio i pozdravio je. Taj se časnik zvao princ d'Arcole. On se uspio domoći oba dokumenta, i primjerka *Charivarija* i tajnog izvješća čiji je original završio u njegovim rukama sa svim pečatima i potpisima. On je, napokon, trenutak prije pred Vama potvrdio nedvojbeni identitet one koju je vidio onoga jutra i ove koju danas vidi.

Princ d'Arcole se ustane i ozbiljno progovori:

– Ne vjerujem u čuda, a ovo što Vam govorim ipak je potvrda čuda. Ali istina me obvezuje da, pozivajući se na svoju vojničku čast, izjavim da je ova žena ona koju sam pozdravio na željezničkoj stanici u Modaneu prije četrdeset godina.

– Koju ste samo pozdravili, ne uputivši joj nijednu lijepu riječ? – natuknula je Joséphine Balsamo.

Okrenula se prema princu i ispitivala ga razigranim glasom u kojem je bilo ponešto ironije.

– Što želite reći?

– Želim reći da je francuski časnik previše uglađen da bi se od lijepe žene oprostio

Fontainebleaua. Samo g. Frédéric Masson, predosjećajući istinu, piše : « Možda ćemo jednog dana pronaći neko pismo koje će precizirati i potvrditi *fizičku* potrebu odlaska. »

jednostavnim propisnim pozdravom.

– Što to znači?

– To znači da ste ipak morali progovoriti nekoliko riječi.

– Možda. Više ne sjećam... – reče princ d'Arcole pomalo smeten.

– Nagnuli ste se prema prognanici, gospodine. Ljubili ste joj ruku malo duže nego što je trebalo te joj rekli: « Nadam se, gospođo, da trenuci koje sam imao zadovoljstvo provesti u Vašoj blizini neće biti bez budućnosti. Što se mene tiče, ja ih neću nikada zaboraviti. » I ponovili ste, ističući posebnim naglaskom svoju udvornu namjeru: « Nikada, jeste li čuli, gospođo? Nikada... »

Princ d'Arcole je izgledao kao dobro odgojen čovjek. Ipak, na točno oživljavanje trenutka koji se zblio prije četvrt stoljeća, bio je toliko uznemiren da je promrmljao:

– Za ime Božje!

Ali, odmah se ispravljajući, prešao je u napad isprekidanim tonom:

– Zaboravio sam, gospođo. Ako je sjećanje na taj susret i bilo ugodno, sjećanje na drugi put kad sam Vas vidio ga je izbrisalo.

– A taj drugi put, gospodine?

– Bilo je to početkom sljedeće godine, u Versaillesu, gdje sam bio u pratnji francuskih poslanika zaduženih za pregovore o mirovnom sporazumu. Primijetio sam Vas u kavani, sjedili ste za stolom, pili i smijali se s njemačkim časnicima od kojih je jedan bio Bismarckov ađutant. Tog sam dana shvatio Vašu ulogu u dvorcu Tuileries, ali i čiji ste bili izaslanik.

Sva su se ta otkrića, sve su se te peripetije naizgled bajnog života razvile u manje od deset minuta. Nije bilo rasprave. Nije bilo ni pokušaja da se logikom i rječitnošću nametne nemoguća tvrdnja. Ništa osim činjenica. Ništa osim skraćenih, nasilnih dokaza, zadanih kao udarcima šakom, koji su bili tim više zastrašujući jer su na štetu sasvim mlade žene dozivali sjećanja od kojih su neka bila starija više od stoljeća!

Raoul d'Andrésy se nije mogao načuditi. Scena mu je izgledala kao iz kakvog romana, ili prije, kao iz kakve fantastične i strašne melodrame, a urotnici su mu također izgledali kao da su sasvim izvan stvarnosti, jer su slušali sve te pripovijesti kao da su imale vrijednost nepobitnih činjenica. Raoul je zacijelo znao za intelektualnu prosječnost tih šljivara, zadnjih ostataka nekog drugog vremena. Ali, ipak, kako su mogli zanemariti sâm skup problema koje

im je postavljala dob koju su pridavali toj ženi? Iako su bili lakovjerni, nisu li imali oči da vide?

Osim toga, preko puta njih, ponašanje Cagliostrove je izgledalo još čudnije. Čemu ta tišina, koja je, sve u svemu, značila prihvatanje, a ponekad i priznanje? Je li odbijala uništiti legendu vječne mladosti koja joj je odgovarala i pogodovala ostvarenju njezinih nauma? Ili je pak, nesvjesna strašne opasnosti koja joj je visila nad glavom, smatrala cijelu tu inscenaciju običnom šalom?

– To je prošlost – zaključio je barun d'Étignes. Neću inzistirati na epizodama koje je povezuju sa sadašnjošću. Iako je ostala u pozadini, Joséphine Balsamo, grofica Cagliostro, bila je umiješana u tragikomediju bulanžizma, u panamsku dramu (jer nazočila je svim zlokočnim događajima u našoj zemlji). Ali, o tome posjedujemo samo indicije koje se tiču tajne uloge koju je ona u njima odigrala. Nikakav dokaz. Nastavljamo i stižemo do sadašnjeg doba. No, još samo jednu riječ. O svim ovim točkama, gospodo, nemate nikakvih primjedbi koje biste izložili?

– Imam – reče.

– Govorite onda.

Mlada žena izgovori, ponešto podrugljivom intonacijom :

– Htjela bih znati, budući da izgleda da Vi vodite moju parnicu, i da to radite onako kako su to radili srednjovjekovni sudovi, uzimate li u obzir sve optužbe koje su se dosad nakupile protiv mene? U tom slučaju, možete me odmah osuditi na spaljivanje na lomači kao vješticu, špijunku i krivovjernicu, za sve te zločine koje Sveta Inkvizicija nije opraštala.

– Ne – odgovori Godefroy d'Étignes. Ove su brojne pustolovine prenesene samo kako bi o Vama, u nekoliko crta, pružile što je moguće jasniju sliku.

– Vjerujete da ste o meni pružili što je moguće jasniju sliku?

– S gledišta koje nas zanima, da.

– Vas se lako zadovolji. A kakve veze vidite između tih različitih pustolovina?

– Vidim ih tri vrste. Na prvom mjestu, svjedočenje svih osoba koje su Vas prepoznale, a zahvaljujući kojima stižemo, malo-pomalo, do Vaših najranijih dana. A zatim i priznanje Vaših ambicija.

– Kakvo priznanje?

– Ponovili ste princu d'Arcoleu točne riječi razgovora koji se zbio između Vas i njega na željezničkoj stanici u Modaneu.

– Tako je – reče. I što još?...

– I evo još tri portreta od kojih Vas sva tri vjerno prikazuju, zar ne?

Ona ih pogleda i izjavi :

– Da, ta me tri portreta vjerno prikazuju.

– Pa dobro! – reče Godefroy d'Étignes. Prvi je minijatura naslikana 1816. u Moskvi, koja prikazuje Josine, groficu Cagliostro. Drugi, ova fotografija, datira iz 1870. Ova posljednja je nastala nedavno, u Parizu. Sva ste tri portreta potpisali Vi. Isti potpis. Isti rukopis. Isti inicijali.

– Što to dokazuje?

– To dokazuje da je ista žena...

– Da je ista žena – prekine ga ona – sačuvala 1894. lice iz 1816. i iz 1870. godine. Prema tome, na lomaču s njom!

– Ne smijte se, gospođo. Zna da je kod nas smijeh odvratno huljenje.

Napravila je nestrpljivi pokret, i udarila rukom o naslon na klupi.

– E pa dobro, gospodine, hoćemo li više završiti s ovom komedijom? Što se događa? Što mi predbacujete? Zašto sam ovdje?

– Ovdje ste, gospođo, kako biste nam položili račune o zločinima koje ste počinili.

– Kojim zločinima?

– Bilo nas je dvanaest, moji prijatelji i ja, i imali smo isti cilj. Sad nas je samo devet. Ostala tri su mrtva, Vi ste ih ubili.

Jedna je sjena, možda, barem je Raoul d'Andrésy vjerovao da ju je primijetio, poput oblaka prešla Moninim Lizinim osmijehom. Međutim, odmah je to lijepo lice opet poprimilo svoj uobičajeni izraz, kao da ništa ne može poremetiti mir te žene, pa čak ni strašna optužba koju su protiv nje pokrenuli s toliko žestine. Moglo bi se stvarno reći da su joj uobičajeni osjećaji bili nepoznati, ili barem da se uopće nije odavala tim znacima bijesa, pobune i užasa koji potresaju sva bića. Kakve li anomalije! Bila kriva ili ne, neka druga bi se pobunila, ali ona, ta je šutila i nikakav znak nije omogućavao da se zna je li razlog tome cinizam ili

nevinost.

Barunovi su prijatelji bili nepomični, surovog i zgrčenog lica. Iza onih koji su lice skoro sasvim skrivali pred pogledima Joséphine Balsamo, Raoul je vidio Beaumagnana. Ruku nalakćenih o naslon stolice, lice je držao u dlanovima. Oči su mu, pak, svjetlucale među razdvojenim prstima te su se prikovala za samo lice neprijateljice.

U potpunoj tišini, Godefroy d'Étignes objavi tri točke optužnice, ili točnije, tri točke zaprepašujuće optužnice. Rekao je to hladno, kao i sve što je dotad govorio, bez nepotrebnih pojedinosti, bez vike, više kao da čita neki zapisnik.

« Prije osamnaest mjeseci, Denis Saint-Hébert, najmlađi među nama, lovio je na svojoj zemlji u okolici grada Havrea. Krajem poslijepodneva, ostavio je zakupnika i čuvara, prebacio pušku preko ramena i otišao, reče, s vrha litice gledati zalazak sunca iznad mora. Preko noći se nije pojavio. Sutradan je pronađeno njegovo truplo na stijenama koje je otkrivalo more.

Samoubojstvo? Denis Saint-Hébert bijaše bogat, dobrog zdravlja i sretan. Zašto bi se ubio? Ubojstvo? Na to nitko nije ni pomislio. Morala je to, dakle, biti nesreća.

U mjesecu lipnju koji je uslijedio, još smo jednom oplakivali, u sličnim okolnostima Georges d'Isneauvala, koji je od ranog jutra lovio golubove u podnožju grada Dieppea. Poskliznuo se na alge tako nespretno da je glavom udario u stijenu te beživotan pao. Nekoliko sati kasnije, primijetila su ga dva ribara. Bio je mrtav. Iza sebe je ostavio udovicu i dvije kćerkice.

I to je bila nesreća, zar ne? Da, nesreća za udovicu, za dvije sirotice, za obitelj... Ali za nas? Je li moguće da se slučaj namjerio na našu malu grupu? Dvanaest prijatelja se udružuje kako bi otkrili veliku tajnu i postigli cilj značajnih razmjera. Dvojica od njih umru. Ne trebamo li pretpostaviti da postoji zločinačka spletko koja, naškodivši njima, u isto vrijeme škodi i njihovim pothvatima?

Prince d'Arcole je bio taj koji nam je otvorio oči i usmjerio nas na dobar put. Prince d'Arcole, on je znao da mi nismo jedini koji znamo za postojanje te tajne. Znao je da je, tijekom jedne seanse kod carice Eugénie, bio spomenut popis četiri zagonetke koji je Cagliostro prenio svojim potomcima, te da se jedna od njih zvala upravo kao ona koja nas zanima, zagonetka sedmerokrakog svijećnjaka. Prema tome, nije li trebalo tražiti među onima kojima je legenda mogla biti prenesena?

Zahvaljujući moćnim obavještajnim sredstvima kojima smo raspolagali, naša se istraga

završila u petnaest dana. U jednom hotelu u osamljenoj pariškoj ulici stanovala je gospođa Pellegrini, koja je živjela dosta povučeno te je često nestajala tijekom cijelih mjeseci. Velike ljepote, ali jako diskretnog izgleda, kao da je željela proći nezapaženo, posjećivala je, pod imenom grofice Cagliostro, neke sredine u kojima se bavilo magijom, okultizmom i crnom misom.

Uspjeli smo se domoći njezine fotografije, ove ovdje, i poslati je princu d'Arcolu koji je tada putovao u Španjolsku. Sa zaprepaštenjem je prepoznao istu ženu koju je nekoć vidio.

Raspitali smo se o njezinim kretanjima. Na dan Saint-Hébertove smrti u okolici Havrea, prolazila je kroz Havre. Također je prolazila kroz Dieppe, dok je Georges d'Isneauval umirao u podnožju litica kod Dieppea!

Ispitao sam obitelji. Udovica Georgesa d'Isneauvala mi je povjerila da je njezin muž, pred smrt, bio u vezi s nekom ženom zbog koje je, prema njoj, neizmjereno patio. S druge strane, rukom pisana Saint-Hébertova ispovijed, koju su pronašli među njegovim papirima, a koju je dosad čuvala njegova majka, otkrila nam je da je našem prijatelju, koji je bio toliko neoprezan da zabilježi naših dvanaest imena i nekoliko indicija koje su se ticale sedmerokrakog svijećnjaka, notes ukrala jedna žena.

Od tog trenutka sve je bilo jasno. Gospodarica jednog dijela naših tajni, željna da sazna još i više, ista je žena, koju je volio Saint-Hébert, zavela Georgesa d'Isneauvala. Zatim, nakon što su joj se povjerili, a u strahu da će je odati prijateljima, ubila ih je. Ta je žena ovdje, pred nama. »

Godefroy d'Étignes napravi novu stanku. Tišina je postala nenasnosna, tako teška da su suci izgledali nepomični u toj teškoj atmosferi opterećenoj tjeskobom. Jedino je grofica Cagliostro zadržala rastresen izgled, kao da je nijedna riječ nije dotaknula.

Još uvijek ispružen na svom mjestu, Raoul d'Andrézy divio se šarmantnoj i putenoj ljepoti mlade žene, i, u isto vrijeme, osjećao neugodu gledajući kako se toliko dokaza nakuplja protiv nje. Optužba ju je stezala sve više i više. Sa svih strana, činjenice su dolazile u napad, i Raoul nije uopće sumnjao da joj prijeti još izravniji napad.

– Trebam li Vam govoriti o trećem zločinu? – upitao je barun.

Odgovorila je umornim tonom:

– Ako tako želite. Sve što mi govorite je nerazumljivo. Govorite mi o osobama kojima ne znam čak ni ime. Prema tome, nije li tako, jedan zločin više ili manje...

– Niste poznavali Saint-Héberta i d'Isneauvala?

Slegnula je ramenima ne odgovorivši.

Godefroy d'Étignes se nagnuo, a zatim nešto tišim glasom:

– A Beaumagnana?

Podigne naivan pogled prema barunu Godefroyju:

– Beaumagnana?

– Da, trećeg od naših prijatelja koje ste ubili? Nema tome puno, on... nekoliko tjedana...

Umro je od trovanja... Niste ga poznavali?

14

« *Pakleno stvorenje* »

– Neka bace sidro – prošapće Joséphine Balsamo – i neka čamac dovedu ovdje.

Na moru se vukla teška magla koja je, uz noćnu tamu, sprječavala da se primijete svjetla Étretata. Antiferski svjetionik nije nimalo rasvjetljavao neprobojan oblak u kojemu je naslijepo napredovala jahta princa Lavorneffa.

– Što ti govori da smo nadomak obale? – prigovori Léonard.

– Moja želja da budemo tamo – reče Cagliostrova.

On se rasrdi.

– Ta je ekspedicija ludost, prava ludost! Kako?! Evo petnaest dana otkako smo uspjeli i otkako smo, zahvaljujući tebi, priznajem to, odnijeli najnevjerojatniju pobjedu. Cijela je hrpa dragog kamenja zaključana u sefu u Londonu. Svake je opasnosti nestalo. Cagliostro, Pellegrini, Balsamo, markiza de Belmonte, sve je to na dnu mora zbog potonuća *Krijesnice* koje si tako divno osmislila i organizirala te nadgledala s toliko energije. Dvadeset je svjedoka vidjelo eksploziju s obale. Za sve ostale ti si mrtva, sto puta mrtva, ja također, i svi tvoji pomagači. Kada bi i uspjeli razjasniti priču o redovničkom blagu, na kraju bi zaključili da je potonulo na dno mora s *Krijesnicom*, na mjesto koje je nemoguće definirati, točno odrediti, te da se kamenje rasulo u moru. Vjeruj mi da je, i tim potonućem i tvojom smrću, pravda oduševljena, te da neće previše u to zagledati, toliko ju pritišću s visokih položaja da zataška aferu Beaumagnan-Cagliostro.

« Dakle, sve ide dobro. Gospodariš događajima i pobijedila si sve svoje neprijatelje. I sad je trenutak kada nam najelementarniji oprez nalaže da napustimo Francusku i pobjegnemo što je dalje moguće iz Europe, i baš sad ti izabireš vratiti se upravo na to mjesto koje ti je donijelo nesreću te da se suočiš s jedinim preostalim protivnikom. I to kakvim protivnikom, Josine! S takvim izuzetnim genijem da bez njega nikad ne bi otkrila to blago. Priznaj da je to ludost. »

Ona promrmlja :

– Ljubav je ludost.

– Onda odustani.

– Ne mogu, ne mogu. Volim ga.

Naslonila je laktove na ogradu broda i, s glavom među rukama, očajno je šaptala :

– Volim... To je prvi put... Drugi muškarci se ne broje... Dok Raoul... Ah! Ne želim govoriti o njemu... Zahvaljujući njemu, osjetila sam jedinu radost u svom životu... ali i najveću bol... Prije njega, nisam znala za sreću... ali ni za bol... a zatim... a zatim, sreća je završila... i preostaje mi samo patnja... Užasna je, Léonarde... Pomisao da će se oženiti... da će druga živjeti uz njega... i da će se iz njihove ljubavi roditi dijete... ne, to je iznad mojih snaga. Sve samo ne to!... Radije ću sve riskirati, Léonarde. Radije ću umrijeti.

On tiho reče:

– Jadna moja Josine...

Šutjeli su dosta dugo, a ona je još uvijek bila pogrbljena i klonula.

Tada, kako se čamac približavao, uspravila se pa će odjednom drsko i okrutno:

– Ali ja ne riskiram ništa, Léonarde... ne više od smrti ili od neuspjeha.

– Što!? Što želiš učiniti?

– Oteti ga.

– Oh! Oh! Nadaš se...

– Sve je spremno. Uređeno do najsitnijeg detalja.

– Kako?

– Preko Dominiquea.

– Dominiquea?

– Da, od prvog dana, čak i prije nego što je Raoul stigao u Haie d'Étignes, Dominique se zaposlio kao konjušar.

– Ali Raoul ga poznaje...

– Raoul ga je možda primijetio jednom ili dvaput, ali znaš koliko je Dominique vješt u šminkanju. Sasvim ga je nemoguće uočiti među svim osobljem dvorca i konjušnica. Dakle,

Dominique me obavještavao svaki dan i pridržavao se mojih uputa. Znam kada se Raoul ustaje i kada liježe, kako živi i sve što radi. Znam da još uvijek nije vidio Clarisse, ali i da upravo skupljaju papire potrebne za vjenčanje.

– Sumnja li?

– Na mene, ne. Dominique je čuo djeliće razgovora između Raoula i Godefroyja d'Étigua onog dana kada je došao u dvorac. Uopće ne sumnjaju da nisam mrtva. Ali Raoul nije zato ništa manje htio da protiv mene, mrtve, poduzmu sve moguće mjere opreza. Dakle, on promatra, vreba, povećava stražu oko dvorca i ispituje seljake.

– A Dominique ti svejedno dopušta da dođeš?

– Da, ali samo na sat vremena. Smion i brz udarac noću te odmah bijeg.

– A to je večeras?

– Večeras od deset do jedanaest. Raoul je zauzeo izolirani stražarski paviljon nedaleko od stare kule u koju me Beaumagnan dao odvesti. Taj paviljon, sagrađen na istoj zidini, na strani prema selu, ima samo jedan prozor u prizemlju i nema vrata. Da bi se ušlo ako su kapci zatvoreni, treba proći glavni ulaz voćnjaka i stići do unutrašnjeg pročelja. Oba će ključa večeras biti pod velikim kamenom blizu glavnog ulaza. Kad Raoul zaspi, zamotat ćemo ga u njegov madrac i velike pokrivače pa ćemo ga donijeti ovdje. Istog trenu odlazimo.

– To je sve?

Joséphine Balsamo je oklijevala, a potom je jednostavno odgovorila:

– To je sve.

– A Dominique?

– Ide s nama.

– Nisi mu dala nikakvu posebnu zapovijed?

– U vezi s čim?

– U vezi s Clarisseom? Ti je mrziš, tu malu. Dakle, bojim se da nisi zadužila Dominiquea za neki zadatak...

Josine je ponovno oklijevala prije nego što je odgovorila:

– To te se ne tiče.

– Ipak...

Čamac je uklizivao uz bok broda. Josine će šaljivim tonom:

– Slušaj, Léonarde, otkako sam od tebe stvorila princa Lavorneffa i opskrbila te sjajno uređenom jahtom, postao si sasvim indiskretan. Nemojmo izlaziti iz naših dogovora, može? Ja naređujem, a ti se pokoravaš. U najboljem slučaju, imaš pravo na nekoliko objašnjenja. Ja sam ti ih pružila. Postupi kao da su ti dovoljna.

– Dovoljna su mi – reče Léonard – i priznajem da je tvoja stvar jako dobro smišljena.

– Tim bolje. Sidimo.

Ona prva siđe u čamac te se smjesti.

Léonard i četvorica njihovih pomagača su je pratila. Dvojica među njima uhvatiše vesla, dok se ona smjestila straga i davala naredbe što je tiše mogla.

– Obilazimo Amontski tjesnac – reče ona nakon četvrt sata, iako su njezini pomagači imali dojam da napreduju poput slijepaca.

Na vrijeme je upozoravala na stijene uz površinu vode i ispravljala smjer po oznakama koje su bile nevidljive za druge. Samo ih je škripanje šljunka pod kobilicom broda upozoravalo da pristaju.

Uzeli su je na ruke i odnijeli do obale gdje su zatim odvukli i robu.

– Posve si sigurna – prošapće Léonard – da nećemo susresti carinike?

– Naravno. Zadnji Dominiqueov telegram je bio kategoričan.

– Neće nam doći u susret?

– Ne. Napisala sam mu da ostane u dvorcu, među barunovim ljudima. Pridružiti će nam se u jedanaest sati.

– Gdje?

– Blizu Raoulovog paviljona. Dosta priče.

Svi su se požurili na stubište Curéa i tiho su se popeli.

Iako ih je bilo šestero, nikakav zvuk, od prve do posljednje minute, ne bi odao njihov uspon ni najpažljivijem uhu.

Visoko je lebdjela laka magla koja se pomicala u razmacima i tako ostavljala praznine zahvaljujući kojima se moglo vidjeti blistanje nekoliko zvijezda. Tako je Cagliostrova mogla pokazati dvorac d'Étigues odakle su se sjajili prozori na fasadi. Bénouvillska je crkva

odzvoniła deset sati.

Josine zadržti.

– Oh! Zvonjava tog zvona!... Prepoznajem je... Deset udaraca kao nekada... Deset udaraca! Jednog po jednog brojala sam ih dok sam išla u smrt.

– Osvetila si se – odvratil Léonard.

– Beaumagnanu jesam, a ostalima?...

– Ostalima također. Dva rođaka su napola luda.

– To je istina – reče. Ali tek ću se za sat vremena osjećati do kraja osvećenom.

Tada će biti mira.

Čekali su da se magla vrati kako se nijedna silueta ne bi istaknula na goloj ravnici preko koje su trebali prijeći. Zatim se Joséphine Balsamo zaputila pravcem kojim su je vodili Godefroy i njegovi prijatelji, a ostali su je slijedili redom, jedan po jedan, ne progovorivši ni jednu jedinu riječ. Plodovi su pobrani. Veliki plastovi sijena okruživali su stražnji dio s jedne i s druge strane.

U blizini tog područja, produbljivala se staza omeđena kupinama među kojima su hodali uz povećan oprez.

Visoka se silueta zidova uspravila. Još nekoliko koraka i stražarski se paviljon, koji je tamo bio utvrđen, pojavio na desnoj strani.

Jednim pokretom, Cagliostrova je zapriječila put.

– Čekajte me.

– Da te slijedim? – upita Léonard.

– Ne. Vratit ću se po vas i zajedno ćemo ući kroz ulaz u voćnjak koji je sa suprotne strane nalijevo.

Krenula je, dakle, sama, spuštajući svako stopalo tako sporo da se nijedan kamen nije mogao zakotrljati pod njezinim čizmicama, da se nijedna biljka nije mogla zgnječiti u dodiru s njezinom suknjom. Paviljon je bio sve veći. Stigla je do njega.

Rukom je dotaknula zatvorene kapke. Zasun nije izdržao zahvaljujući Dominiqueu. Joséphine Balsamo odmakne krila tako da nastane pukotina. Malo svjetlosti se probije.

Primakne čelo i ugleda unutrašnjost sobe s ložnicom koju je ispunjavao krevet.

Raoul je spavao. Kristalna lampa, iznad koje je bilo kartonsko sjenilo, obasjavala je sjajem njegovo lice, ramena, knjigu koju je čitao i odjeću presavijenu na najbližoj stolici. Izgledao je izuzetno mlado, poput djeteta koje pažljivo uči zadaću, ali se bori protiv sna. Više puta mu je klonula glava. Budio bi se, silio bi se čitati te bi ponovno zaspao.

Na kraju je, zatvorivši knjigu, ugasio lampu.

Nakon što je vidjela ono što je htjela vidjeti, Joséphine Balsamo napustila je svoje mjesto i vratila se pomagačima. Već im je dala upute, ali iz opreza ih je počela ponavljati, te je, tijekom deset minuta, inzistirala:

– Naročito bez nepotrebne brutalnosti. Čuješ, Léonarde?... Budući da nema ništa nadohvat ruke da se obrani, nema potrebe da se služite oružjem. Petorica ste, to je dovoljno.

– Ako se bude odupirao? – reče Léonard.

– Na vama je da djelujete tako da se ne može oduprijeti.

Tako je dobro poznavala mjesto iz skica koje joj je poslao Dominique da je bez oklijevanja hodala do glavnog ulaza u voćnjak. Ključevi su se nalazili na dogovorenom mjestu. Otključala je i uputila se prema unutrašnjoj strani paviljona.

Vrata su bila lagano otvorena. Ušla je, a pomagači su je slijedili. Popločano ih je predvorje odvelo do praga spavaće sobe, čija je vrata beskonačno sporo gurnula.

Bio je to odlučujući trenutak. Ako nisu pobudili Raoulovu pažnju, ako je još uvijek spavao, plan Joséphine Balsamo je bio gotova stvar. Osluškiivala je. Ništa se nije micalo.

Tada se pomaknula kako bi oslobodila put petorici muškaraca te je, iznenada, pustila svoj čopor, bacivši na krevet mlaz svjetlosti džepne svjetiljke.

Napad je bio tako brz da se spavač trebao probuditi tek kad bi svaki otpor bio uzaludan.

Muškarci su ga umotali u pokrivače i oborili na njega obje strane madraca, oblikujući nešto poput velikog paketa rublja koji su svezali za tren oka. Prizor zacijelo nije trajao ni minutu. Nije bilo nijednog krika. Nijedan dio namještaja nije pomaknut.

Još jednom, Cagliostrova je likovala.

– Dobro – reče s oduševljenjem koje je odavalo važnost koju je pridavala toj pobjedi... Dobro... Imamo ga... i ovaj će put biti poduzete sve mjere opreza.

– Što trebamo napraviti? – upita Léonard.

– Neka ga odnesu na brod.

– Ako bude zvao upomoć?

– Začepite mu usta. Ali šutjet će... Idite.

Léonard joj se približio dok su njegovi pomagači odnosili zarobljenika.

– Onda, ne ideš s nama?

– Ne.

– Zašto?

– Rekla sam ti, čekam Dominiquea.

Ona ponovno upali svjetiljku i podigne sjenilo.

– Što si blijeda! – reče joj tiho Léonard.

– Možda – odvрати.

– To je zbog male, zar ne?

– Da.

– Dominique je sada ondje? Tko zna! Još ga imaš vremena spriječiti...

– Čak i da imam vremena – reče – moja se volja ne bi promijenila. Što bude, bit će.

Uostalom, to je gotova stvar. Odlazi.

– Zašto da odemo prije tebe?

– Jedina opasnost dolazi od Raoula. Čim Raoul bude na sigurnom, na brodu, više se nećemo imati čega bojati. Gubi se i ostavi me.

Otvorila im je prozor koji su opkoračili i kroz koji su prenijeli zatvorenika.

Povukla je kapke, a zatim zatvorila prozor.

Minutu kasnije, crkveno zvono je zazvonilo. Izbrojala je jedanaest udaraca. Na jedanaesti je došla do drugog pročelja koje je gledalo na voćnjak te naćulila uši. Čula je lagani zvižduk na koji je odgovorila lupkajući nogom po pločici u predvorju.

Dominique je dotrčao. Vratili su se u sobu i, odjednom, čak i prije nego što je postavila strašno pitanje, on je promrmljao:

– Gotovo je.

– Ah! – reče ona slabo, toliko uznemireno da je zateturala i sjela.

Dugo su šutjeli. Dominique je nastavio:

– Nije patila.

– Nije patila? – ponovila je.

– Ne, spavala je.

– Siguran si?...

– Da je mrtva? Dabome! Zadao sam joj udarac u srce, tri puta. Zatim sam imao hrabrosti ostati... da vidim... Ali nije bilo potrebno... više nije disala... ruke su joj postale sasvim hladne.

– A ako netko primijeti?

– Nemoguće. U njezinu se sobu ulazi samo ujutro. Onda, samo... vidjet ćemo.

Nisu se usudili pogledati se. Dominique joj pruži ruku. Iz svoje je bluze izvukla deset novčanica koje mu je uručila.

– Hvala – reče. Ali da moram opet ovo učiniti, odbio bih. Što da radim?

– Idi. Trčeći ćeš uhvatiti ostale prije nego što uđu u čamac.

– Oni su s Raoulom d'André-syjem ?

– Da.

– Tim bolje, taj me namučio tijekom ovih petnaest dana! Bio je sumnjičav. Ah!... još samo jedna riječ... drago kamenje?

– Imamo ga.

– Više nema opasnosti?

– U sefu je u jednoj londonskoj banci.

– Ima ga puno?

– Pun kovčeg.

– Dovraga! Više od sto tisuća franaka za mene, ha?

– I više. Ali požuri se... Osim ako ti nije draže da me pričekaš...

– Ne, ne – živo će on. Žuri mi se da odem daleko... što je dalje moguće... Ali Vi?...

– Gledam nema li ovdje papira koji bi bili opasni po nas pa ću vam se pridružiti.

On ode. Ona je odmah prekopala ladice u stolu i u malom pisaćem stolu te je, ne pronašavši ništa, pretražila džepove odjeće koja je bila presavijena na uzglavlju kreveta.

Novčanik joj je osobito privukao pažnju. Sadržavao je novac, posjetnice i jednu fotografiju.

Bila je to fotografija Clarisse d'Étignes.

Joséphine Balsamo ju je dugo promatrala, s izrazom u kojem nije bilo mržnje, ali koji je bio tvrd i nije opraštao.

Tada je ostala nepomična, u jednom od onih zamišljenih raspoloženja, kada bi se njezine oči usredotočile na tko zna koji bolni prizor, dok su joj usne zadržavale slatki smiješak.

Nasuprot njoj je bilo zrcalo u kojem se odražavala njezina slika. Pogledala se u njemu stavljajući oba lakta na kaminski mramor. Smiješak joj se pojačao, kao da je bila svjesna svoje ljepote, te se tomu razveselila. Nosila je kapuljaču od smeđe čohe koju je spustila na ramena, a na čelo je primaknula neopipljivi veo koji joj nikad nije silazio s kose, a koji je namjestila poput Djevice Bernardina Luinija.

Tako se gledala nekoliko minuta. Zatim je ponovno zapala u sanjarenje. I zazvonilo je za jedanaest i petnaest. Više se nije micala. Reklo bi se da spava, da spava širom otvorenih i nepomičnih očiju.

S vremenom su, međutim, te oči poprimile manje neodređen izraz koji se malo-pomalo usredotočivao. Isto se događa u snovima u kojima se sve ideje, burne i nepovezane, pretvaraju u sve precizniju ideju, u sve točniju sliku. Koja je to bila uznemirujuća slika koju joj se činilo da vidi, a na koju se uzalud pokušavala naviknuti? Dolazila je iz ložnice gdje se nalazio krevet koji su uokolo ukrašavale suknene zavjese. Iza tih je zavjesa, međutim, trebao biti prazan prostor, tajni prolaz, jer bi se stvarno moglo reći da ih je neka ruka pomicala.

A ta je ruka poprimala sve stvarnije i stvarnije obrise. Slijedila ju je nadlaktica, a iznad te nadlaktice, uskoro se pojavila i glava.

Joséphine Balsamo, naviknuta na spiritističke seanse tijekom kojih su sjene dočaravale fantome, dala je ime onome kojega je njezina prestrašena mašta izvodila iz tame. Potonji je bio odjeven u bijelo, a ona nije znala je li skupljanje njegovih usana značilo nježan smiješak ili bijesno kešenje.

Promucala je:

– Raoule... Raoule... Što hoćeš od mene?

Fantom odmakne zavjesu i krene uzduž kreveta.

Josine spusti vjeđe jadikujući, a potom ih odmah otvori. Halucinacija se nastavila i biće se približavalo pokretima koji su remetili stvari i narušavali tišinu. Htjela je pobjeći. Ali odmah je na ramenu osjetila stisak ruke koji zacijelo nije bio stisak ruke fantoma. I razigrani glas uzvikne:

– Čuj, dobra moja Joséphine, dao bih ti jedan savjet, a taj bi bio da zamoliš princa Lavorneffa neka te odvede na kratko krstarenje da se odmoriš. Trebaš ga, dobra moja Joséphine. Kako!? Misliš da sam fantom, ja, Raoul d'Andrésy! Iako sam u noćnoj košulji i gaćama, ipak ti nisam stranac.

Dok je odijevao odijelo i ponovno vezivao kravatu, ona je ponavljala:

– Ti! Ti!...

– Bože moj, da, ja!

I, dok je sjedao na svoju stranu, živo joj reče:

– Prije svega, draga prijateljice, nemoj grditi princa Lavorneffa i nemoj vjerovati da me je još jednom pustio da pobjegnem. Ne, ne, ono što su odnijeli njegovi prijatelji i on, to su bili samo madrac i lutka od dronjaka zamotani u prekrivače. Što se mene tiče, ja nisam napuštao onu uličicu u kojoj sam se sakrio, čim si ti napustila svoje mjesto iza kapaka.

Joséphine Balsamo je ostala nepomična i nesposobna napraviti bilo kakav pokret, kao da su je isprebijali na mrtvo ime.

– Dovraga! – reče on – nisi dobro raspoložena. Želiš li čašicu likera da se oraspoložiš? Uostalom, priznajem ti, Joséphine, da razumijem tvoj očaj i ne bih htio biti na tvom mjestu. Svi su tvoji drugari otišli... pomoć možeš dobiti tek za sat vremena... a pred tobom, u zaključanoj sobi, Raoul glavom i bradom. Imaš zašto gledati stvari crno! Nesretna Joséphine... Kakav strmoglav pad!

Sagne se i podigne fotografiju Clarisse.

– Što je lijepa moja zaručnica, zar ne? Sa zadovoljstvom sam primijetio da si joj se divila čas prije. Znaš da ćemo se vjenčati za nekoliko dana?

Cagliostrova promrmlja:

– Ona je mrtva.

– Doista – reče – čuo sam da se govori o tome. Čovječuljak od maloprije ju je ubio u njezinom krevetu, zar ne?

– Da.

– Bodežom u srce?

– Tri udarca bodežom, ravno u srce – ona će.

– Oh! Jedan bi bio dovoljan – primijeti Raoul.

Ponovila je sporo, kao u sebi.

– Ona je mrtva, ona je mrtva.

Podrugljivo se nasmijao.

– Što hoćeš? To se događa svakoga dana. A ja neću zbog takve sitnice mijenjati svoje planove. Bila ona mrtva ili živa, oženit ću se njome. Snaći ćemo se kako budemo mogli. Ti si se bome snašla.

– Što hoćeš reći? – upita Joséphine Balsamo, koja se počinjala brinuti zbog tog izrugivanja.

– Da, zar ne? Prvi put te barun utopio. Drugi si put odletjela u zrak skupa sa svojim brodom, *Krijesnicom*. Pa dobro! To te ne sprječava da budeš ovdje. Isto tako, to što je Clarisse dobila tri udarca bodežom u srce nije razlog da je ne oženim. Za početak, jesi li sigurna u to što tvrdiš?

– Jedan od mojih ljudi ju je ubio.

– Ili ti je barem rekao da ju je ubio.

Promotrla ga je.

– Zašto bi lagao?

– Zar zbilja!? Da bi dotaknuo deset tisućica koje si mu uručila.

– Dominique me ne bi mogao izdati. Ne bi me izdao za deset tisuća franaka. Osim toga, dobro zna da ću ga pronaći. Čeka me s ostalima.

– Jesi li posve sigurna da te čeka, Josine?

Zadrhtala je. Imala je dojam da se koprca u sve užem i užem krugu.

Raoul klimne glavom.

– Zanimljivo je koliko puta smo ti i ja prevarili jedno drugo. Kako si ti, dobra moja Joséphine, mogla biti tako naivna pa da povjeruješ da sam mogao i na minutu progutati eksploziju *Krijesnice*, brodolom Pellegrini-Cagliostrove i izmišljotine koje je izgovorio princ Lavorneff! Kako nisi pogodila da će momak koji nije idiot, kojega si podučila u svojoj školi – i to kakvoj školi, Djevice Marijo! – pročitati tvoju igru kao otvorenu knjigu.

« Taj je brodolom zapravo bio previše zgodan! Optužili su te za više zločina, ruke su ti crvene od krvi i policija juri za tobom. Tada potopiš stari brod i cijela zločinačka prošlost, ukradeno blago, dragocjenosti, sve to doživljava brodolom. Smatraju te mrtvom. Mijenjaš dlaku. I ponovno započinješ, malo dalje, pod drugim imenom, ubijati, mučiti i prljati ruke krvlju. Reci ti to drugima, a ne meni, draga moja! Kada sam pročitao o tvom brodolomu, rekao sam si:

« Otvorimo oči, i to širom! » i došao sam ovdje.

Nakon kratke tišine, Raoul nastavi:

– Daj, Joséphine! Tvoj je posjet bio neminovan! I neizbježno si ga morala pripremiti uz pomoć pomagača. Neizbježno je jahta princa Lavorneffa morala jedne večeri ploviti ovdje! Neizbježno si se morala popeti ljestvama za papagaje s kojih su te spustili na nosila! Dakle, što sad? Poduzeo sam mjere opreza i moja je prva briga bila da pogledam oko sebe, nema li nekog poznatog lica. Naći tvog ortaka bila je dječja igra.

« I iz prvog pokušaja, prepoznao sam gospodina Dominiquea jer sam ga vidio, što ti nisi znala, na sjedištu tvoje kočije, na vratima Brigitte Rousselin. Dominique je odani sluga, ali strah od žandara i pljusak batina štapom koji sam mu ja namijenio smekšali su ga do te mjere da je sva njegova odanost odsad u mojoj službi, a dokazao ju je šaljući ti lažna izvješća i lažne ključeve te otvarajući pod tvojim nogama, zajedno sa mnom, stupicu u koju si se spotaknula. Pogodnost za njega: deset tisuća iz tvog džepa koje više nikad nećeš vidjeti jer se tvoj odani sluga vratio u dvorac, pod moju zaštitu.

« Eto na čemu smo, dobra moja Joséphine. Mogao sam te, naravno, poštediti ove male komedije i primiti te ovdje, direktno, iz jednostavnog zadovoljstva da ti stisnem ruku. No htio sam vidjeti kako upravljaš operacijom i, dok sam još iza kulisa, htio sam vidjeti i kako ćeš primiti takozvano ubojstvo Clarisse d'Étignes. »

Josine uzmakne. Raoul se više nije šalio. Nagnut nad njom, govorio joj je suzdržanim glasom:

– Malo osjećaja... jedva... to je sve što si osjetila. Vjerovala si da je to djevojčice mrtvo, mrtvo na tvoju zapovijed, i to ti nije ništa značilo! Smrt drugih za tebe se ne računa. Ima dvadeset godina, cijeli život pred sobom... svježinu, ljepotu... Ti sve to uništavaš, kao da razbijaš lješnjak! Bez imalo grižnje savjesti. Zasigurno se tomu ne smiješ... ali niti ne plačeš. Zapravo ni ne razmišljaš o tome. Sjećam se da te Beaumagnan zvao paklenim stvorenjem, nadimkom koji me je raspaljivao. Međutim, to je prava riječ. U tebi ima pakla. Ti si neka vrsta čudovišta na koje ja ne mogu više ni pomisliti bez strave. Ali i ti sama, Joséphine Balsamo, nisi li ponekad prestravljena?

Držala je glavu pognutom, a šake je pritisnula na sljepoočnice, kao što je to često radila. Nemilosrdne Raoulove riječi nisu izazvale napadaj bijesa i srdžbe koji je očekivao. Raoul je osjetio da je ona u jednom od onih trenutaka u životu kada čovjek vidi u dubinu svoje duše, kada se ne može odvratiti od te strašne vizije, a kada mu riječi priznanja bježe bez njegovog znanja.

Nije bio pretjerano iznenađen. Iako takvi trenuci nisu bili česti, vjerojatno nisu bili ni jako rijetki kod tog neuravnoteženog bića, čija se priroda, na površini ravnodušna, strovaljivala u takvim živčanim krizama. Događaji su se pred njom odvijali na posve suprotan način od njezinih predviđanja, Raoulovo je pojavljivanje bilo toliko zaprepašćujuće da nije mogla doći k sebi suočena s neprijateljem koji ju je tako okrutno vrijeđao.

On to iskoristi, stisnut uz nju, te će insinuirajući :

– Zar ne, Josine, i ti si na trenutke uplašena? Događa se, zar ne, da užasavaš samu sebe?

Josinin je užas bio toliko snažan da je promrmljala:

– Da... da... ponekad... ali ne treba mi o tome govoriti... ne želim znati... Umukni... umukni...

– Baš naprotiv – reče Raoul – trebaš znati... Ako se užasavaš takvih djela, zašto ih činiš?

– Ne mogu učiniti drugačije – reče uz ogroman umor.

– Znači pokušavaš?

– Da, pokušavam, borim se, ali uvijek doživim poraz. Naučili su me zlu... činim zlo kao što drugi čine dobro... Činim zlo jednako lako kako dišem... Tako su htjeli...

– Tko?

Nejasno je čuo ove dvije riječi:

« Moja majka » te odmah nastavi:

– Tvoja majka? Špijunka? Ona koja je osmislila cijelu tu priču o Cagliostro ?...

– Da... Ali nemoj ju optuživati... Jako me je voljela... Samo nije uspjela... postala je siromašna, jadna, i htjela je da ja uspijem... i da budem bogata...

– Ali ti si ipak bila lijepa. Za jednu ženu, ljepota je najveće bogatstvo. Ljepota je dovoljna.

– Moja je majka također bila lijepa, Raoule, pa ipak, njezina joj ljepota nije ničemu poslužila.

– Sličila si joj?

– Za ne povjerovati. I upravo je to bila moja propast. Htjela je da nastavim s onim što je bio njezin veliki plan... Cagliostrovo nasljedstvo...

– Imala je dokumente?

– Komad papira... papir s četiri zagonetke koji je njezina prijateljica pronašla u nekoj staroj knjizi... a za koji se činilo da je stvarno ispisan Cagliostrovim rukopisom... To ju je zanimalo... kao i njezin uspjeh kod carice Eugénie. Tada sam ja morala nastaviti. Još dok sam bila dijete, utvila mi je to u glavu. Napunili su mi mozak isključivo tom idejom. To mi je trebalo donijeti kruh na stol... moja sudbina... Bila sam Cagliostrova kći... Nastavljala sam njezin i njegov život... sjajan život kao onaj koji je vodio u romanima... život pustolovke koju svi obožavaju, a koja vlada svijetom. Bez skrupula... Bez savjesti... Trebala sam je osvetiti, za sve ono što je sama propatila. Kada je umrla, upravo to mi je rekla: « Osveti me. »

Raoul je razmišljao. Reče:

– Neka bude. A zločini?... ta potreba za ubijanjem?...

Nije mogao dokučiti njezin odgovor, a ni ostalo što mu je odgovorila kada joj je rekao:

– Tvoja te majka nije sama podizala, Josine, nije te sama uputila u zlo. Tko ti je bio otac?

Vjerovao je da je čuo Léonardovo ime. No je li ona htjela reći da joj je Léonard bio otac, da je Léonard bio taj čovjek koji je bio protjeran iz Francuske u isto vrijeme kad i špijunka (a to se činilo sasvim vjerojatno)? Ili ju je, pak, Léonard uputio u zločin?

Raoul nije saznao ništa više te se nije mogao probiti u ta opskurna područja gdje nastaju loši nagoni, a gdje vrije sve ono što je neuravnoteženo, sve što se kvari i rastvara, svi poroci, sve taštine, svi krvoločni apetiti, sve neumoljive i okrutne strasti koji bježe našoj kontroli.

Više ju nije ispitivao.

Tiho je plakala dok je on osjećao suze i poljupce na rukama koje je ona očajnički držala, a koje joj je iz slabosti prepustio. Podmukla se milost uvukla u njega. Zlo je stvorenje postajalo ljudsko stvorenje, žena prepuštena bolesnom nagonu, koja je bila podvrgnuta zakonu neodoljivih sila i kojoj je možda trebalo suditi s nešto blagosti.

– Nemoj me tjerati – govorila je. Ti si jedino biće na svijetu koje me je moglo spasiti od zla. Odmah sam to osjetila. Ima u tebi nešto zdravo, nešto okrepljujuće... Ah ! Ljubav... ljubav... samo me je ona uspjela umiriti... a nikad nisam voljela nikog drugog osim tebe... A ako me odbaciš...

Slatke su usne prodirale u Raoula s beskonačnom čežnjom. Sva su požuda i želja uljepšavale tu opasnu samlost koja slabi volju muškaraca.

I možda bi, da se Cagliostrova zadovoljila tim skromnim milovanjem, sam od sebe potpao u iskušenje da se nagne i još jednom kuša okus tih usta koja su mu se nudila. Ali ona je podignula glavu, rukama kliznula duž njegovih ramena, zagrlila ga oko vrata te ga pogledala, i taj je pogled bio dovoljan da Raoul u njoj više ne vidi ženu koja preklinje, nego onu koja želi zavesti i koja se služi nježnim očima i ljupkim usnama.

Pogled veže ljubavnike. Ali Raoul je tako dobro znao što je bilo iza tog šarmantnog, naivnog i bolnog izraza lica! Čistoća zrcala nije popravljala sve ružnoće i sve gadosti koje je toliko jasno vidio.

Malo-pomalo se oporavio. Oslobodio se iskušenja i, odbijajući sirenu koja ga je grlila, rekao joj je :

– Sjećaš se... onog dana... na barci... bojali smo se jedno drugog kao da smo se htjeli međusobno zadaviti. Isto je i danas. Ako ti opet padnem u naručje, izgubljen sam. Sutra, prekosutra i mrtav...

Ispravila se, odjednom neprijateljski raspoložena i zločesta. Ponos je ponovno ovladao njome i iznenada se između njih podigla oluja, koja ih je bez prijelaza vodila iz neke vrste mrtvila, u kojem ih je zadržavala uspomena na ljubav, u surovu potrebu za mržnjom i provokacijom.

– No da, nastavi Raoul, u biti, od prvog dana mi smo bili zakleti neprijatelji. Mislili smo, i jedno i drugo, samo na poraz onog drugog. Ti pogotovo! Ja sam bio suparnik, uljez... U tvom se mozgu moja slika miješala s idejom smrti... Bilo to namjerno ili ne, osudila si me.

Odmahnula je glavom i dodala agresivnim tonom:

– Dosad nisam.

– Ali sada jesi, zar ne? Samo što se, poviče on, pojavljuje nova činjenica. Sada se ja rugam tebi, Joséphine. Učenik je postao učitelj i upravo to sam ti htio dokazati puštajući te da dođeš ovdje i prihvaćajući bitku. Izložio sam se, sam, tvojim udarcima i udarcima tvoje bande. I eto nas sad jedno nasuprot drugom, a ti mi ne možeš ništa. Poraz na svim frontama, ha? Clarisse je živa. Ja sam slobodan. Hajde, ljepotice moja, gubi se iz mog života, potučena si do nogu i ja te prezirem.

Ravno u lice bacao joj je uvredljive riječi koje su je šibale kao udarci bičem. Bila je blijeda. Lice joj se izobličilo i, po prvi put, njezina je postojana ljepota odavala znakove propadanja i uvelosti.

Zaškrgutala je.

– Osvetit ću se.

– Nemoguće – podrugljivo će Raoul – skratio sam ti kandže. Bojiš me se. Upravo to je ono što je prekrasno, to je moj današnji pothvat – bojiš me se.

– Cijeli će mi život biti posvećen tome – promrmljala je.

– Ništa ne možeš. Svi su tvoji trikovi otkriveni. Nisi uspjela. Gotovo je.

Klimnula je glavom.

– Imam druge načine.

– Koje?

– To neprocjenjivo bogatstvo... dragocjenosti koje sam stekla.

– Zahvaljujući kome? – upita Raoul veselo. Ako postoji zamah krilima u toj čudnoj pustolovini, nisam li ja taj koji ga je napravio?

– Možda. No ja sam bila ta koja je znala reagirati i uzeti. I sve je ovdje. Na riječima si uvijek bio spreman. Ali nedostajao je jedan čin u toj prilici, a taj sam čin izvršila ja. Budući da je Clarisse živa, a ti slobodan, objavljuješ pobjedu. Međutim, Clarissein život i tvoja sloboda, Raoule, to su male stvari naspram velike stvari koja je bila ulog u našem dvoboju, odnosno na tisuće dragog kamenja. Prava je bitka bila ovdje, Raoule, a dobila sam je ja, budući da to blago pripada meni.

– Nikad se ne zna! – reče on podrugljivim tonom.

– O da, pripada mi. Osobno sam sakrila bezbrojno kamenje u kovčeg koji je svezan i zapečaćen preda mnom, koji sam odnijela do Le Havrea, stavila sam ga na dno komore za prtljagu u *Krijesnici* i izvukla sam ga prije nego što smo raznijeli taj brod. Sad je u Londonu, u bankarskom sefu, svezan i zapečaćen kao i prvi put...

– Da, da – potvrdi Raoul kao da je sve dobro razumio – uže je posve novo, još uvijek napeto i čisto... pečata ima pet, od ljubičastog su voska, s inicijalima J. B... Joséphine Balsamo. Što se tiče kovčega, on je od pletene vrbe, opremljen je kožnim remenjem i ručkama... nešto jednostavno, što ne privlači pažnju...

Cagliostrova podigne preplašene oči prema njemu.

– Dakle znaš?... Kako znaš?...

– Ostali smo nasamo, on i ja, na nekoliko sati – reče smijući se.

Ona progovori:

– Laži! Nagadaš... Kovčeg nisam napustila ni na sekundu, od livade Mesnil-sous-Jumièges sve do sefa.

– Ali jesi, budući da si ga spustila u komoru za prtljagu u *Krijesnici*.

– Sjela sam na željezno krilo koje prekriva tu komoru, a jedan je moj čovjek stražario nad oknom na brodu gdje si mogao ući, i to cijelo vrijeme dok smo bili na pristaništu u Havreu.

– Znam to.

– Kako bi ti to znao?

– Bio sam u toj komori.

Strašne li izjave! Ponovio ju je, a zatim na zaprepaštenje Joséphine Balsamo, zabavljajući se svojim izvješćem, ispriča:

– Moje je zaključivanje, u Mesnil-sous-Jumiègesu, pred uništenom granicom, bilo sljedeće: « Ako budem tražio tu dobru Joséphine, neću je pronaći. Ono što treba jest pogoditi mjesto gdje će biti na kraju toga dana, zaputiti se ondje prije nje, biti ondje kada ona dođe i iskoristiti prvu priliku da se zgrabi drago kamenje. » Jer, budući da te nadzire policija, a ja te progonim, ti si, ako si željela sakriti to blago, neizbježno trebala pobjeći, odnosno prebjeći u inozemstvo. Kako? Zahvaljujući tvome brodu, *Krijesnici*.

« U podne sam bio u Havreu. U jedan sat, tri su čovjeka iz tvoje posade otišla popiti kavu u bar, a ja sam preskočio most i ušao do dna komore, iza gomile škrinja, bačvi i putnih torbi. U šest sati si stigla i spustila kovčeg uz pomoć užeta stavljajući ga tako pod moju zaštitu... »

– Lažeš... lažeš... – promuca Cagliostrova bijesnim glasom.

On nastavi:

– U deset sati, Léonard ti se pridružio. Pročitao je večernje novine tog dana i znao za Beaumagnanovo samoubojstvo. U jedanaest sati, digli ste sidro. U ponoć, na pučini, prišao vam je neki drugi brod. Léonard, koji je postao princ Laverneff, zapovijeda premještajem. Svi mornari, svi vrijedni paketi, sve je to prešlo s jednog mosta na drugi, a naročito, naravno, kovčeg koji si podigla s dna komore. A zatim, kvragu s *Krijesnicom*!

« Priznajem ti da sam proživio nekoliko gadnih trenutaka. Bio sam sâm. Više nije bilo posade. Više nije bilo pravca. Činilo se kao da *Krijesnicom* upravlja pijanac koji se grčevito drži za kormilo. Reklo bi se da je to dječja igračka, koju je netko navio, i koja se okreće i okreće... A onda sam pogodio tvoj plan, bombu postavljenu negdje, mehanizam koji otkucava, eksploziju...

« Bio sam prekriven znojem. Da se bacim u vodu? Skoro sam se odlučio na to, kada sam, u trenutku dok sam skidao cipele, shvatio, s radošću zbog koje sam izgubio snagu, da je iza *Krijesnice* konopcem bio pričvršćen čamac koji je poskakivao na pjenu. Bio sam spašen. Deset minuta kasnije, dok sam mirno sjedio, vidio sam plamen kako kulja u sjeni, na nekoliko stotina metara, i čuo sam detonaciju kako tutnji na površini vode poput jeke groma. *Krijesnica* je odletjela u zrak...

« Iduće noći, nakon što sam se malo ljuljao, bio sam na pomolu obale, nedaleko od Antiferskog rta. Spustio sam se u vodu, došao do obale... i istog sam se dana pojavio ovdje... kako bih se pripremio za tvoj ljubazni posjet, draga moja Joséphine. »

Cagliostrova je poslušala, ne prekidajući, dosta smirenog izgleda. Toliko nepotrebnih riječi, izgledalo je kao da govori. Najbitniji je bio kovčeg. To što se Raoul sakrio na brodu i što je zatim izbjegao brodolom, to uopće nije bilo važno.

Oklijevala je, međutim, postaviti presudno pitanje, jer je ipak dobro znala da Raoul nije bio čovjek koji bi toliko riskirao, a da mu jedini rezultat bude vlastiti spas. Bila je posve blijeda.

– Pa dobro! – odvrati Raoul. Nećeš me ništa pitati?

– Što da te pitam? Sam si sve rekao. Uzela sam kovčeg. Zatim sam ga stavila na sigurno.

– I nisi ga provjerila?

– Vjere mi, ne. Da ga otvaram, čemu? Užad i pečati bili su nedirnuti.

– Nisi primijetila tragove izbušene rupe sa strane, pukotinu među petljama od vrbe?

– Pukotinu?

– Zar zbilja!? Misliš li da sam ostao dva sata pred tim predmetom, a da ga nisam dirao?

Daj, Joséphine, ipak nisam toliko glup.

– Onda? – reče ona slabim glasom.

– Onda sam, jedna moja prijateljice, malo pomalo, strpljivo, izvadio sav sadržaj iz kovčega, tako da...

– Tako da?...

– Tako da, kada ga otvoriš, u njemu nećeš pronaći ništa više od težine ne osobito vrijednih namirnica... ono što mi je bilo pod rukom... ono što sam mogao uzeti iz putnih torbi... nekoliko libri graha i leće... napokon, robe koja možda ne vrijedi truda da plaćaš lokaciju sefa u londonskoj banci.

Pokušala je prosvjedovati pa je promrmljala:

– To nije istina... Nije moguće da si uspio...

Sa zidnog ormara uzeo je malu drvenu zdjelicu iz koje je u šupljinu svoga dlana istresao dva ili tri tuceta dijamanta, rubina i safira, te ih je nemarno natjerao da zaplešu, zasvjetlucaju i da se sudaraju.

– Ima i drugih – reče. Naravno, neizbježna me je eksplozija spriječila da uzmem sve pa su se redovničke dragocjenosti raspršile nasred vode. Ali svejedno, nije li tako, za jednog mladića, dovoljno da se zabavi i strpljivo pričekava... Što kažeš na to, Josine? Ne odgovaraš?... Ali tristo mu jada! Što je? Ha! Nadam se da se nećeš onesvijestiti. Ah! Te proklete žene, ne mogu izgubiti ni milijardu, a da se ne onesvijeste. Kakve mimoze!

Joséphine Balsamo se nije onesvijestila, kako je rekao Raoul. Uspravila se, blijeda i ispruženih ruku. Htjela je vrijeđati neprijatelja. Htjela ga je udariti. Međutim, gušila se. Njezine su ruke mlatarale po zraku, kao ruke utopljenika koje se komešaju na površini, te se srušila na krevet s promuklim cviljenjem.

Raoul je, ne uzbuđujući se, sačekao kraj krize. No imao je još nekoliko riječi za dodati pa je podrugljivo rekao:

– Pa dobro! Potukao sam te do nogu? Je li gospođa oborena na zemlju? Jesi li nokautirana? Poraz na svim frontama, ha? Htio sam da osjetiš upravo to, Joséphine. Otići ćeš oдавde uvjerena da mi ne možeš ništa i da je najbolje da odustaneš od svih svojih malih spletki. Usprkos tebi bit ću sretan, i Clarisse također, i imat ćemo puno djece. Toliko je istina s kojima se moraš pomiriti.

Počeo je hodati i nastavljao je sve veselije i veselije:

– Što da ti još kažem, nije bilo sreće u tvom slučaju. Namjerila si se na ljudinu koji je tisuću puta jači i lukaviji od tebe, jedna moja djevojko. I sâm sam zadržan svojom snagom i pakošću. Bogami! Kakvog li čuda vještine, prepredenosti, intuicije, energije i oštroumnosti! Pravi genij! Ništa mi ne promiče. Kao otvorenu knjigu čitam mozak neprijatelja. I najmanje njihove misli su mi poznate. Tako, u ovom trenutku, ti mi okrećeš leđa, zar ne? Ležiš potbuške na krevetu pa ne vidim tvoje šarmantno lice? Pa dobro! Savršeno mi je jasno da upravo zavlaciš ruku u bluzu, da iz nje izvlačiš revolver i da ćeš...

Rečenica nije dovršena. Cagliostrova se naglo okrenula s revolverom u ruci.

Odjeknuo je pucanj. Ali je Raoul, koji je na to bio spreman, imao vremena zgrabiti joj ruku, izvrnuti je i saviti je u pravcu same Joséphine Balsamo. Pala je pogodena u prsa.

Prizor je bio toliko brutalan, a rasplet toliko nepredviđen da je ostao zaprepašten pred tim odjednom nepomičnim tijelom, koje je počivalo posve blijedog lica.

Pa ipak ga ništa ga nije mučilo. Nije uopće mislio da je mrtva i zapravo je, nagnuvši se, utvrdio da srce normalno kuca. Škarama je prerezao bluzu. Metak je, izbivši ukoso, kliznuo okrznuvši kožu malo iznad crnog znaka koji je obilježavao lijevu dojku.

– Bezopasna rana – reče – cijelo vrijeme misleći da bi smrt takvog stvorenja bila pravedna i poželjna stvar.

Držao je škare u ruci, oštricom prema naprijed, te se pitao nije li njegova dužnost narušiti tu presavršenu ljepotu, zarezati duboko u meso i tako onemogućiti sirenu da naudi još nekome. Jedan ružni i duboki ožiljak u obliku križa, preko cijelog lica, a čija bi neizbrisiva brazgotina podigla nadutu kožu, pravedne li kazne i korisnog li opreza! Koliko li izbjegnutih nesreća i predviđenih zločina!

Nije za to imao hrabrosti i nije si htio prisvojiti to pravo. A osim toga, previše ju je

volio...

Dugo ju je ostao promatrati, uopće se ne mičući, s beskrajnom tugom. Borba ga je iscrpila. Osjećao se punim prijezira i gađenja. Bila mu je prva velika ljubav, a taj će mu osjećaj, kad naivno srce donosi toliko svježine i na koji čuva toliko slatke uspomene, ostaviti samo gorčinu i mržnju. Cijelog će svog života na usnama imati boru razočaranja, a u duši osjećaj poraza.

Disala je jače i podigla je vjeđe.

Tada je osjetio neodoljivu potrebu da je više ne vidi i da ni ne pomisli na nju.

Otvarajući prozor, osluškivao je. Koraci su, činilo mu se, stizali s grebena. Léonard je morao utvrditi, dosegnuvši morsku obalu, da se pothvat sveo na zarobljavanje lutka te je nesumnjivo, zabrinut za Joséphine Balsamo, dolazio spasiti je.

– Neka je pronađe ovdje, neka je odnese! – reče si. Neka umre ili neka živi! Neka bude sretna ili nesretna! Nije me briga!.. Ne želim više ništa znati o njoj. Dosta! Dosta tog pakla!

I, bez ijedne riječi, ni ne pogledavši ženu koja je za njim pružala ruke i preklinjala ga, on ode...

Sutradan ujutro, Raoul se najavio kod Clarisse d'Étignes.

Kako ne bi prerano dirao u rane za koje je pogađao da su prilično osjetljive, još uvijek nije vidio djevojku. Međutim, ona je znala da je on tamo i odjednom je shvatio da je vrijeme već dovršavalo svoje djelo. Obrazi su joj bili crveniji. Oči su joj blistale nadom.

– Clarisse – reče joj – od prvog ste mi dana obećali da ćete mi sve oprostiti...

– Nemam Vam što oprostiti, Raoule – izjavi djevojka, koja je mislila na oca.

– Ali, Clarisse, ja sam Vam učinio mnogo zla. Mnogo sam zla učinio i sâm sebi te nije samo Vaša ljubav ono što tražim, nego i Vaša briga i zaštita. Trebam Vas, Clarisse, kako bih zaboravio strašne uspomene, kako bih povratio povjerenje u život i kako bih se borio protiv dosta ružnih stvari koje su u meni, a koje me vuku... tamo gdje ne bih htio ići. Ako mi pomognete, siguran sam da ću biti častan čovjek, iskreno se na to obvezujem i obećavam Vam da ćete biti sretni. Hoćete li mi biti ženom, Clarisse?

Pružila mu je ruku.

VI. CONCLUSION

Notre tâche sous-entendait l'explication du concept de la femme fatale dans le genre policier à travers l'exemple concret du personnage de Joséphine Balsamo, la comtesse de Cagliostro, ainsi que la traduction de deux chapitres du roman écrit par Maurice Leblanc où elle apparaît en tant que l'antagoniste principal. Afin de mieux comprendre ce rôle spécifique, nous avons dû traiter l'histoire de la figure de la femme fatale en général. En le faisant, nous nous sommes rendu compte que ce personnage a existé depuis toujours dans l'imaginaire, tout d'abord masculin, car il représente leur peur la plus extrême – celui de la vraie nature de la femme qui leur est inconnue. En effet, toutes les fois que les circonstances historiques, telles que les révolutions industrielles et les deux guerres mondiales, produisent un bouleversement en ce qui concerne, parmi beaucoup d'autres choses, les rôles de genres, surgit de nouveau la figure de la femme fatale pour représenter tout ce qui ne va pas avec le monde, d'après les hommes. L'image très fréquente de la belle femme ambitieuse et compétente qui ne veut pas se soumettre au système patriarcal va servir parfaitement, avec quelques modifications nécessaires bien sûr, aux auteurs du XIXe et XXe siècles pour remettre, symboliquement, la gent féminine à sa place, en d'autres mots – au foyer.

Il en est de même avec les romans policiers qui sont écrits aux États-Unis dans les années quarante et qui appartiennent au sous-genre appelé « noir ». En fait, le développement du genre policier a, lui aussi, reflété l'attitude masculine envers les femmes selon les événements qui se présentaient. Au début, par exemple chez Poe et Conan Doyle, elles n'avaient que les rôles des personnages secondaires ou des victimes, et c'est seulement avec le temps, ainsi qu'avec les changements profonds pendant la première moitié du XXième siècle, qu'elles obtiennent un rôle plus actif et plus intéressant de la femme fatale. Dans ce contexte désespéré où le héros est cynique et pauvre, cette figure a une significative marge de manoeuvre.

Bien que *La Comtesse de Cagliostro* ne soit pas un représentant très caractéristique du genre policier, et certainement pas celui du roman noir, après avoir étudié la figure antagoniste de Joséphine Balsamo (le mystère, la beauté et la sensualité qui émanent d'elle et qui présentent son attrait principal), sa liaison avec Arsène Lupin (le fait que son indépendance et la richesse lui sont plus importantes que leur relation ainsi que le fait qu'elle est défaite et humiliée par lui) et la comparaison entre elle et la *femme fragile* de l'histoire, Clarisse d'Étignes, nous en sommes arrivés à la conclusion que le personnage de la comtesse de Cagliostro possède tous les signes distinctifs de la *femme fatale* des romans noirs.

Finalement, nous avons traduit deux chapitres qui démontrent le mieux notre conclusion.

VII. BIBLIOGRAPHIE

Texte source

Leblanc, Maurice: *La Comtesse de Cagliostro*. Paris : Le Livre de Poche. 2014

Ouvrages théoriques

Anderson, Lesley Cecile Marie : *The Femme Fatale : A Recurrent Manifestation of Patriarchal Fears*. The University of British Columbia : mémoire de maîtrise [en ligne], 1995. disponible sur : https://circle.ubc.ca/bitstream/handle/2429/3758/ubc_1995-0318.pdf?sequence=1

Assunção, Luisa. Réflexions sur le mythe de la femme fatale: Pierre Louys et la femme et le pantin. *Cadernos do IL* [en ligne], 2012, n.º 45, disponible sur : seer.ufrgs.br/cadernosdoil/article/download/.../pdf

Blaser, John : *No Place for a Woman: The Family in Film Noir*. [en ligne]. 1999. disponible sur : <http://www.lib.berkeley.edu/MRC/noir/np05ff.html>

Boileau-Narcejac: *Le roman policier*. Paris : Payot. 1964

Bornay, Erika. ¿Quién tema a la femme fatale?: Génesis y desarrollo del mito en el siglo XIX [en ligne]. 2009. disponible sur : <http://www.mav.org.es/documentos/ensayos%20noviembre2011/Teatro%20Real%20mujer%20fatal.pdf>

Carlander, Cecilia: *Les Figures féminines de la Décadence et leurs implications esthétiques dans quelques romans français et suédois*. Göteborgs universitet: thèse de doctorat [en ligne], 2013. disponible sur : http://gupea.ub.gu.se/bitstream/2077/32836/1/gupea_2077_32836_1.pdf

Cossart, Paula, « Les travaux de Georges Duby sur l'amour et le mariage » [en ligne]. 2001. disponible sur : http://gracc.recherche.univ-lille3.fr/attachments/communications_perso_12/Communication%20-%20Cossart%20-%20Fev2001%20-%20Duby.pdf

Dupuy, Josée : *Le roman policier*. Paris : Larousse. 1974

Farrimond, Catherine : *Beyond Backlash : The Femme Fatale in Contemporary American Cinema*. Newcastle University : thèse de doctorat [en ligne], 2011. disponible sur : <https://theses.ncl.ac.uk/dspace/bitstream/10443/1381/1/Farrimond12.pdf>

Foussard, Guillaume : The Emergence of French Crime Fiction during the Nineteenth Century. *The Journal of Publishing Culture* [en ligne], 2015, n.º 4, disponible sur : http://journalpublishingculture.weebly.com/uploads/1/6/8/4/16842954/guillaume_foussard_the_emergence_of_french_crime_fiction.pdf

- Gamblin, Jacques : *Arsène Lupin – La Demeure mystérieuse* [en ligne]. 2001.
http://www.fremaux.com/index.php?option=com_virtuemart&page=shop.livrets&content_id=4714&product_id=579&category_id=10
- Igloi, Kinga et Favier, Irène. *Femmes : Combats et débats. Quel avenir pour le féminisme aujourd'hui ?* [en ligne]. 2005. disponible sur :
<http://www.eleves.ens.fr/pollens/seminaire/seances/feminismes/feminisme.pdf>
- Kaplan, E. Ann (éditrice) : *Women in film noir*. London: BFI Publishing. 1998
- Lacassin, Francis : *Mythologie du roman policier, tome 1*. Paris: Union Générale d'Éditions, 1987
- Lavergne, Elsa de : *La Naissance du roman policier français (1865-1915)*, Université Paris IV- Sorbonne : thèse de doctorat [en ligne], 2007. p. 6. disponible sur : http://www.paris-sorbonne.fr/IMG/pdf/DE_LAVERGNE_Position.pdf
- Leblanc, Maurice : *L'Aiguille creuse* (Présentation et dossier par Fabien Clavel). Étretat : Flammarion. 2012.
- Les Éditions de Londres. *La Comtesse de Cagliostro* [en ligne]. 2013. disponible sur :
<http://www.editionsdelondres.com/La-Comtesse-de-Cagliostro>
- Markus, Ruth. *Femme fatale at the Turn of 20th Century* [en ligne]. 2006. disponible sur :
<http://en.ruthmarkus.com/wp-content/uploads/2013/01/femme-fatale.pdf>
- Markus, Ruth : *Surrealism's Praying Mantis and Castrating Woman* [en ligne]. 2000.
disponible sur:
<http://en.ruthmarkus.com/wp-content/uploads/2013/01/surrealisms-praying-mantis.pdf>
- Massignon, Valérie, « Femmes ou démons » [en ligne]. 1997. disponible sur :
http://www.hommes-et-faits.com/mythes/Vm_Sorciere.html
- Nedeljković, Miša : *Američki noir film*. Beograd : Hinaki. 2006
- Poučová, Marcela : *Le roman noir – une réflexion sur la société française après 1968*, Université de Masaryk : mémoire de maîtrise [en ligne], 2006. p. 31. disponible sur :
https://is.muni.cz/th/5583/ff_d/Text_prace.pdf
- Praz, Mario : *The Romantic Agony*. London: Oxford University Press. 1954
- Spicer, Andrew : *Film noir*. London : Longman. 2002
- Sroka, Ginnelle: *The Evolution of the Femme Fatale: Female Archetypes from Poe to Chandler* [en ligne]. 2012. disponible sur:
http://ginnellesroka.weebly.com/uploads/1/1/2/0/11202401/detective_fiction-femme_fatale.pdf
- Zelenović, Ksenija: *Neonoir u savremenoj holivudskoj produkciji : načela obnove klasičnog noira*. Beograd: Filmski centar Srbije. 2012

Grammaires, dictionnaires et bases de données

Centre national de ressources textuelles et lexicales. disponible sur: <http://www.cnrtl.fr>

Encyclopædia Britannica. disponible sur : <http://www.britannica.com/>

Encyclopædia Universalis. disponible sur : <http://www.universalis.fr/>

Grevisse, M. 2007. *Le petit Grevisse. Grammaire française*. De Boeck. Bruxelles

Hrvatska enciklopedija. disponible sur : <http://www.enciklopedija.hr/>

Hrvatska jezična riznica. disponible sur : <http://riznica.ihjj.hr/>

Hrvatski jezični portal. disponible sur: <http://hjp.novi-liber.hr/index.php?show=search>

Maixner, Rudolf: *Francusko-hrvatski, hrvatsko-francuski rječnik*. Zagreb: Dominović. 2007

Proleksis enciklopedija. disponible sur : <http://proleksis.lzmk.hr/>

Putanec, Valentin: *Francusko-hrvatski rječnik*. Zagreb : Školska knjiga. 2003

Robert, Paul: *Le Nouveau Petit Robert*. Paris: Le Robert. 2009

Težak, Stjepko et Babić, Stjepan : *Gramatika hrvatskoga jezika*. Zagreb: Školska knjiga. 2007

Wikipédia. disponible sur: <http://www.wikipedia.fr/index.php>

WordReference. disponible sur: <http://www.wordreference.com/>

Zbirka jezičnih savjeta Instituta za hrvatski jezik i jezikoslovlje. disponible sur:
<http://savjetnik.ihjj.hr/>

ANNEXE : TEXTE SOURCE

2

Joséphine Balsamo, née en 1788...

Cagliostro ! l'extraordinaire personnage qui intrigua si vivement l'Europe et agita si profondément la cour de France sous le règne de Louis XVI ! Le collier de la reine... le cardinal de Rohan... Marie-Antoinette... quels épisodes troublants de l'existence la plus mystérieuse.

Un homme bizarre, énigmatique, ayant le génie de l'intrigue, qui disposait d'une réelle puissance de domination, et sur lequel toute la lumière n'a pas été faite.

Imposteur ? Qui sait ! A-t-on le droit de nier que certains êtres de sens plus affinés puissent jeter sur le monde des vivants et des morts des regards qui nous sont défendus ? Doit-on traiter de charlatan ou de fou celui chez qui renaissent des souvenirs de ses existences passées, et qui, se rappelant ce qu'il a vu, bénéficiant d'acquisitions antérieures, de secrets perdus et de certitudes oubliées, exploite un pouvoir que nous appelons surnaturel, alors qu'il n'est que la mise en valeur, hésitante et balbutiante, des forces que nous sommes peut-être sur le point de réduire en esclavage ?

Si Raoul d'Andrézy, au fond de son observatoire, demeurait sceptique, et s'il riait en lui-même – peut-être pas sans quelque réticence – de la tournure que prenaient les événements, il sembla que les assistants acceptaient d'avance comme réalités indiscutables les allégations les plus extravagantes. Possédaient-ils donc sur cette affaire des preuves et des notions particulières ? Avaient-ils retrouvé chez celle qui, suivant eux, se prétendait la fille de Cagliostro, les dons de clairvoyance et de divination que l'on attribuait jadis au célèbre thaumaturge, et pour lesquels on le traitait de magicien et de sorcier ?

Godefroy d'Étignes, qui, seul parmi tous, restait debout, se pencha vers la jeune femme et lui dit :

– Ce nom de Cagliostro est bien le vôtre, n'est-ce pas ?

Elle réfléchit. On eût dit que, pour le soin de sa défense, elle cherchait la meilleure riposte, et qu'elle voulait, avant de s'engager à fond, connaître les armes dont l'ennemi disposait. Elle répliqua donc, paisiblement :

– Rien ne m'oblige à vous répondre, pas plus que vous n'avez le droit de m'interroger. Cependant, pourquoi nierais-je que, mon acte de naissance portant le nom de Joséphine Pellegrini, par fantaisie je me fais appeler Joséphine Balsamo, comtesse de Cagliostro, les deux noms de Cagliostro et de Pellegrini complétant la personnalité qui m'a toujours intéressée de Joseph Balsamo.

– De qui, selon vous, par conséquent, et contrairement à certaines de vos déclarations, précisa le baron, vous ne seriez pas la descendante directe ?

Elle haussa les épaules et se tut. Était-ce prudence ? dédain ? protestation contre une telle absurdité ?

– Je ne veux considérer ce silence ni comme un aveu ni comme une dénégation, reprit Godefroy d'Étignes, en se tournant vers ses amis. Les paroles de cette femme n'ont aucune importance et ce serait du temps perdu que de les réfuter. Nous sommes ici pour prendre des décisions redoutables sur une affaire que nous connaissons tous dans son ensemble, mais dont la plupart d'entre nous ignorent certains détails. Il est donc indispensable de rappeler les faits. Ils sont résumés aussi brièvement que possible dans le mémoire que je vais vous lire et que je vous prie d'écouter avec attention.

Et posément, il lut ces quelques pages, qui, Raoul n'en douta pas, avaient dû être rédigées par Beaumagnan.

« Au début de mars 1870, c'est-à-dire quatre mois avant la guerre entre la France et la Prusse, parmi la foule des étrangers qui s'abattirent sur Paris, aucun n'attira plus soudainement l'attention que la comtesse de Cagliostro. Belle, élégante, jetant l'argent à pleines mains, presque toujours seule, ou accompagnée d'un jeune homme qu'elle présentait comme son frère, partout où elle passa, dans tous les salons qui l'accueillirent, elle fut l'objet de la plus vive curiosité. Son nom d'abord intriguait, et puis la façon vraiment impressionnante qu'elle avait de s'apparenter au fameux Cagliostro par ses allures mystérieuses, certaines guérisons miraculeuses qu'elle opéra, les réponses qu'elle donnait aux gens qui la consultaient sur leur passé ou sur leur avenir. Le roman d'Alexandre Dumas avait mis à la mode Joseph Balsamo, soi-disant comte de Cagliostro. Usant des mêmes procédés, et plus audacieuse encore, elle se targuait d'être la fille de Cagliostro, affirmait connaître le secret de l'éternelle jeunesse et, en souriant, parlait de telles rencontres qu'elle avait faites ou de tels événements qui lui étaient advenus sous le règne de Napoléon I^{er}.

« Son prestige fut tel qu'elle força les portes des Tuileries et parut à la cour de Napoléon III. On parlait même de séances privées où l'impératrice Eugénie réunissait autour de la belle comtesse les plus intimes de ses fidèles. Un numéro clandestin du journal satirique, *le Charivari*, qui fut d'ailleurs saisi sur-le-champ, nous raconte une séance à laquelle assistait un de ses collaborateurs occasionnels. J'en détache ce passage :

« Quelques chose de la Joconde. Une expression qui ne change pas beaucoup, mais qu'on ne peut guère définir, qui est aussi bien câline et ingénue que cruelle et perverse. Tant d'expérience dans le regard et d'amertume dans son invariable sourire, qu'on lui accorderait alors les quatre-vingts ans qu'elle s'octroie. À ces moments-là, elle sort de sa poche un petit miroir en or, y verse deux gouttes d'un flacon imperceptible, l'essuie et se contemple. Et, de nouveau, c'est la jeunesse adorable.

« Comme nous l'interrogeons, elle nous répondit :

« – Ce miroir appartient à Cagliostro. Pour ceux qui s'y regardent avec confiance, le temps s'arrête. Tenez, la date est inscrite sur la monture, 1783, et elle est suivie de quatre lignes qui sont l'énumération de quatre grandes énigmes. Ces énigmes qu'il se proposait de déchiffrer, il les tenait de la bouche même de la reine Marie-Antoinette, et il disait, m'a-t-on rapporté, que celui qui en trouverait la clef serait roi des rois.

« – Peut-on les connaître ? demanda quelqu'un.

« – Pourquoi pas ? Les connaître, ce n'est pas les déchiffrer et Cagliostro lui-même n'en eut pas le temps. Je ne puis donc vous transmettre que des appellations, des titres. En voici la

liste⁷⁶ :

In robore fortuna.

La dalle des rois de Bohême.

La fortune des rois de France.

Le chandelier à sept branches.

« Elle parla ensuite à chacun de nous et nous fit des révélations qui nous frappèrent d'étonnement.

« Mais ce n'était là qu'un prélude, et l'impératrice, bien que se refusant à poser la moindre question qui la concernât personnellement, voulut bien demander quelques éclaircissements touchant l'avenir.

« – Que Sa Majesté ait la bonne grâce de souffler légèrement, dit la comtesse en tendant le miroir.

« Et, tout de suite, ayant examiné la buée que le souffle étalait à la surface, elle murmura :

« – Je vois de bien belles choses... une grande guerre pour cet été... la victoire... le retour des troupes sous l'Arc de Triomphe... On acclame l'Empereur... le Prince impérial. »

– Tel est, reprit Godefroy d'Étignes, le document qui nous a été communiqué. Document déconcertant puisqu'il fut publié plusieurs semaines avant la guerre annoncée. Quelle était cette femme ? Qui était cette aventurière dont les prédictions dangereuses, agissant sur l'esprit assez faible de la malheureuse souveraine, n'ont pas été sans provoquer la catastrophe de 1870 ? Quelqu'un (lire le même numéro du *Charivari*) lui ayant dit un jour :

« – Fille de Cagliostro, soit, mais votre mère ?

« – Ma mère, répondit-elle, cherchez très haut parmi les contemporains de Cagliostro... Plus haut encore... Oui, c'est cela... Joséphine de Beauharnais, future femme de Bonaparte, future impératrice... »

– La police de Napoléon III ne pouvait rester inactive. À la fin de juin, elle remettait un rapport succinct, établi par un de ses meilleurs agents, à la suite d'une enquête difficile. J'en donne lecture :

« Les passeports italiens de la signorina, tout en faisant des réserves sur la date de la naissance, écrivait l'agent, sont établis au nom de Joséphine Pellegrini-Balsamo, comtesse de Cagliostro, née à Palerme, le 29 juillet 1788. M'étant rendu à Palerme, j'ai réussi à découvrir les anciens registres de la paroisse Mortarana et, sur l'un d'eux, en date du 29 juillet 1788, j'ai relevé la déclaration de naissance de Joséphine Balsamo, fille de Joseph Balsamo et de Joséphine de la P., sujette du roi de France.

« Était-ce là Joséphine Tascher de la Pagerie, nom de jeune fille de l'épouse séparée du vicomte de Beauharnais, et la future épouse du général Bonaparte ? J'ai cherché dans ce sens

⁷⁶ La première énigme a été expliquée par une jeune fille. (Voir *Dorothée, danseuse de corde*.) Les deux suivantes, par Arsène Lupin (voir *l'Île aux trente Cercueils* et *l'Aiguille creuse*). La quatrième fait l'objet de ce livre.

et, à la suite d'investigations patientes, j'ai appris, par des lettres manuscrites d'un lieutenant de la Prévôté de Paris, que l'on avait été près d'arrêter, en 1788, le sieur Cagliostro qui, bien qu'expulsé de France, après l'affaire du Collier, habitait sous le nom de Pellegrini un petit hôtel de Fontainebleau où il recevait chaque jour une dame grande et mince. Or Joséphine de Beauharnais, à cette époque, habite également Fontainebleau. Elle est grande et mince. La veille du jour fixé pour l'arrestation, Cagliostro disparaît. Le lendemain, brusque départ de Joséphine de Beauharnais⁷⁷. Un mois plus tard, à Palerme, naissance de l'enfant.

« Ces coïncidences ne laissent pas d'être impressionnantes. Mais comme elles prennent de la valeur lorsqu'on les rapproche de ces deux faits ! Dix-huit ans après, l'impératrice Joséphine introduit à la Malmaison une jeune fille qu'elle fait passer pour sa filleule, et qui gagne l'affection de l'empereur au point que Napoléon joue avec elle comme avec un enfant. Quel est son nom ? Joséphine ou plutôt Josine.

« Chute de l'Empire. Le tsar Alexandre I^{er} recueille Josine et l'envoie en Russie. Quel titre prend-elle ? Comtesse de Cagliostro. »

Le baron d'Étignes laissa se prolonger ses dernières paroles dans le silence. On l'avait écouté avec une attention profonde. Raoul, dérouté par cette histoire incroyable, essayait de saisir sur le visage de la comtesse le reflet de l'émotion ou d'un sentiment quelconque. Mais elle demeurait impassible, ses beaux yeux toujours un peu souriants.

Et le baron poursuivit :

– Ce rapport, et probablement aussi l'influence dangereuse que prenait la comtesse aux Tuileries, devait couper court à sa fortune. Un arrêté d'expulsion fut signé contre elle et contre son frère. Le frère s'en alla par l'Allemagne, elle par l'Italie. Un matin elle descendit à Modane, où l'avait conduit un jeune officier. Il s'inclina devant elle et la salua. Cet officier s'appelait le prince d'Arcole. C'est lui qui a pu se procurer les deux documents, le numéro du *Charivari* et le rapport secret dont l'original est entre ses mains avec ses timbres et signatures. C'est enfin lui qui, tout à l'heure, certifiait devant vous l'identité indubitable de celle qu'il a vue ce matin-là et de celle qu'il voit aujourd'hui.

Le prince d'Arcole se leva et gravement articula :

– Je ne crois pas au miracle, et ce que je dis est cependant l'affirmation d'un miracle. Mais la vérité m'oblige à déclarer sur mon honneur de soldat que cette femme est la femme que j'ai saluée en gare de Modane il y a vingt-quatre ans.

– Que vous avez saluée tout court, sans un mot de politesse ? insinua Joséphine Balsamo.

Elle s'était tournée vers le prince et l'interrogeait d'une voix enjouée où il y avait quelque ironie.

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire qu'un officier français a trop de courtoisie pour prendre congé d'une jolie femme par un simple salut protocolaire.

– Ce qui signifie ?

– Ce qui signifie que vous avez bien dû prononcer quelques paroles.

– Peut-être. Je ne m'en souviens plus..., dit le prince d'Arcole avec un peu d'embarras.

⁷⁷ Jusqu'ici aucun des biographes de Joséphine n'avait pu expliquer pourquoi elle s'était évadée en quelque sorte de Fontainebleau. Seul M. Frédéric Masson, présentant la vérité, écrit : « Peut-être trouvera-t-on un jour quelque lettre précisant et affirmant la nécessité *physique* d'un départ. »

– Vous vous êtes penché vers l’exilée, monsieur. Vous lui avez baisé la main un peu plus longtemps qu’il n’eût fallu, et vous lui avez dit : « J’espère, madame, que les instants que j’ai eu le plaisir de passer près de vous ne seront pas sans lendemain. Pour moi, je ne les oublierai jamais. » Et vous avez répété, soulignant d’un accent particulier votre intention de galanterie : « Jamais, vous entendez, madame ? jamais... »

Le prince d’Arcole semblait un homme fort bien élevé. Pourtant, à l’évocation exacte de la minute écoulée un quart de siècle plus tôt, il fut si troublé qu’il marmotta :

– Nom de Dieu !

Mais, se redressant aussitôt, il prit l’offensive, d’un ton saccadé :

– J’ai oublié, madame. Si le souvenir de cette rencontre fut agréable, le souvenir de la seconde fois où je vous vis, l’a effacé.

– Et cette seconde fois, monsieur ?

– C’est au début de l’année suivante, à Versailles où j’accompagnais les plénipotentiaires français chargés de négocier la paix de la défaite. Je vous ai aperçue dans un café, assise devant une table, buvant et riant avec des officiers allemands dont l’un était officier d’ordonnance de Bismarck. Ce jour-là, j’ai compris votre rôle aux Tuileries et de qui vous étiez l’émissaire.

Toutes ces divulgations, toutes ces péripéties d’une vie aux apparences fabuleuses, se développèrent en moins de dix minutes. Aucune argumentation. Aucune tentative de logique et d’éloquence pour imposer une thèse inconcevable. Rien que des faits. Rien que des preuves en raccourci, violentes, assénées comme des coups de poing, et d’autant plus effarantes qu’elles évoquaient, contre une toute jeune femme, des souvenirs dont quelques-uns remontaient à plus d’un siècle !

Raoul d’Andrésy n’en revenait pas. La scène lui semblait tenir du roman, ou plutôt de quelque mélodrame fantastique et ténébreux, et les conjurés lui semblaient également en dehors de toute réalité, eux qui écoutaient toutes ces histoires comme si elles avaient eu la valeur de faits indiscutables. Certes Raoul n’ignorait pas la médiocrité intellectuelle de ces hobereaux, derniers vestiges d’une autre époque. Mais, tout de même, comment pouvaient-ils faire abstraction des données mêmes du problème qui leur était posé par l’âge que l’on attribuait à cette femme ? Si crédules qu’ils fussent, n’avaient-ils pas des yeux pour voir ?

En face d’eux, d’ailleurs, l’attitude de la Cagliostro paraissait encore plus étrange. Pourquoi ce silence, qui somme toute était une acceptation, et parfois un aveu ? Se refusait-elle à démolir une légende d’éternelle jeunesse qui lui agréait et favorisait l’exécution de ses desseins ? Ou bien, inconsciente de l’effroyable danger suspendu sur sa tête, ne considèrait-elle toute cette mise en scène que comme une simple plaisanterie ?

– Tel est le passé, conclut le baron d’Étignes. Je n’insisterai pas sur les épisodes intermédiaires qui le relie au présent d’aujourd’hui. Tout en demeurant dans la coulisse, Joséphine Balsamo, comtesse de Cagliostro, a été mêlée à la tragi-comédie du Boulangisme, au drame du Panama (car on la retrouve dans tous événements funestes à notre pays). Mais nous n’avons là-dessus que des indications touchant le rôle secret qu’elle y joua. Aucune preuve. Passons, et arrivons à l’époque actuelle. Un mot encore cependant. Sur tous ces points, madame, vous n’avez pas d’observations à présenter ?

– Si, dit-elle.

– Parlez donc.

La jeune femme prononça, avec sa même intonation un peu moqueuse :

– Je voudrais savoir, puisque vous semblez faire mon procès, et le faire à la façon d'un tribunal du Moyen Âge, si vous comptez pour quelque chose les charges accumulées jusqu'ici contre moi ? En ce cas, autant me condamner sur-le-champ à être brûlée vive, comme sorcière, espionne, relapse, tous crimes que la Sainte Inquisition ne pardonnait pas.

– Non, répondit Godefroy d'Étignes. Ces diverses aventures n'ont été rapportées que pour donner de vous, en quelques traits, une image aussi claire que possible.

– Vous croyez avoir donné de moi une image aussi claire que possible ?

– Au point de vue qui nous occupe, oui.

– Vous vous contentez de peu. Et quels liens voyez-vous entre ces différentes aventures ?

– J'en vois de trois sortes. D'abord le témoignage de toutes les personnes qui vous ont reconnue, et grâce auxquelles on remonte, de proche en proche, aux jours les plus reculés. Ensuite l'aveu de vos prétentions.

– Quel aveu ?

– Vous avez redit au prince d'Arcole les termes mêmes de la conversation qui eut lieu entre vous et lui dans la gare de Modane.

– En effet, dit-elle. Et puis ?...

– Et puis voici trois portraits qui vous présentent bien tous les trois, n'est-ce pas ?

Elle les regarda et déclara :

– Ces trois portraits me représentent.

– Eh bien ! fit Godefroy d'Étignes, le premier est une miniature peinte en 1816 à Moscou, d'après Josine, comtesse de Cagliostro. Le second, qui est cette photographie, date de 1870. Celle-ci est la dernière, prise récemment à Paris. Les trois portraits sont signés par vous. Même signature. Même écriture. Même paraphe.

– Qu'est-ce que cela prouve ?

– Cela prouve que la même femme...

– Que la même femme, interrompit-elle, a conservé en 1894 son visage de 1816 et de 1870. Donc au bûcher !

– Ne riez pas, madame. Vous savez qu'entre nous le rire est un blasphème abominable.

Elle eut un geste d'impatience, et frappa l'accoudoir du banc.

– Mais enfin, monsieur, finissons-en avec cette parodie ? Qu'y a-t-il ? Que me reprochez-vous ? Pourquoi suis-je ici ?

– Vous êtes ici, madame, pour nous rendre compte des crimes que vous avez commis.

– Quels crimes ?

– Mes amis et moi nous étions douze, douze qui poursuivions le même but. Nous ne sommes plus que neuf. Les trois autres sont morts, assassinés par vous.

Une ombre peut-être, du moins Raoul d'Andrésy crut l'y discerner, voilà comme un nuage le sourire de la Joconde. Tout de suite, d'ailleurs, le beau visage reprit son expression coutumière, comme si rien ne pouvait altérer la paix de cette femme, pas même l'effroyable accusation lancée contre elle avec tant de virulence. On eût dit vraiment que les sentiments habituels lui étaient inconnus, ou bien alors qu'ils ne se trahissaient point par ces signes d'indignation, de révolte et d'horreur qui bouleversent tous les êtres. Quelle anomalie !

Coupable ou non, une autre se fût insurgée, elle se taisait, elle, et nul indice ne permettait de savoir si c'était par cynisme ou par innocence.

Les amis du baron demeuraient immobiles, la figure âpre et contractée. Derrière ceux qui le cachaient presque entièrement aux regards de Joséphine Balsamo, Raoul apercevait Beaumagnan. Ses bras accoudés au dossier de la chaise, il tenait son visage dans ses mains. Mais les yeux étincelaient entre les doigts disjointes, et s'attachaient à la face même de l'ennemie.

Dans le grand silence, Godefroy d'Étignes énonça l'acte d'accusation, ou plutôt les trois actes de la formidable accusation. Il le fit sèchement, comme il l'avait fait jusque-là, sans détails inutiles, sans éclats de voix, plutôt comme on lit un procès-verbal.

« Il y a dix-huit mois, Denis Saint-Hébert, le plus jeune d'entre nous, chassait sur ses terres aux environs du Havre. En fin d'après-midi, il quitta son fermier et son garde, jeta son fusil sur l'épaule et s'en alla, dit-il, voir du haut de la falaise le soleil se coucher dans la mer. Il ne reparut pas de la nuit. Le lendemain, on trouva son cadavre sur les rochers que la mer découvrait.

« Suicide ? Denis Saint-Hébert était riche, bien portant, d'humeur heureuse. Pourquoi se serait-il tué ? Crime ? On n'y songea même pas. Donc, accident.

« Au mois de juin qui suivit, autre deuil pour nous, dans des conditions analogues. Georges d'Isneauval qui chassait les mouettes de très grand matin, au pied des falaises de Dieppe, glissa sur les algues d'une façon si malencontreuse que sa tête frappa contre un rocher et qu'il tomba inanimé. Quelques heures plus tard, deux pêcheurs l'aperçurent. Il était mort. Il laissait une veuve et deux petites filles.

« Là encore accident, n'est-ce pas ? Oui, accident pour la veuve, pour les deux orphelines, pour la famille... Mais pour nous ? Était-il possible qu'une deuxième fois le hasard se fût attaqué au petit groupe que nous formions. Douze amis s'associent pour découvrir un grand secret et atteindre un but d'une portée considérable. Deux d'entre eux sont frappés. Ne doit-on pas supposer une machination criminelle qui, en s'attaquant à eux, s'attaque en même temps à leurs entreprises ?

« C'est le prince d'Arcole qui nous ouvrit les yeux et nous engagea dans la bonne voie. Le prince d'Arcole savait, lui, que nous n'étions pas seuls à connaître l'existence de ce grand secret. Il savait que, au cours d'une séance chez l'impératrice Eugénie, on avait évoqué une liste de quatre énigmes transmise par Cagliostro à ses descendants, et que l'une d'elles s'appelait précisément, comme celle qui nous intéresse, l'énigme du chandelier à sept branches. En conséquence, ne fallait-il pas chercher parmi ceux à qui la légende avait pu être transmise ?

« Grâce aux puissants moyens d'investigation dont nous disposons, en quinze jours, notre enquête aboutissait. Dans un hôtel particulier d'une rue solitaire de Paris, habitait une dame Pellegrini, qui vivait assez retirée, et disparaissait souvent des mois entiers. D'une grande beauté, mais fort discrète d'allures, et comme désireuse de passer inaperçue, elle fréquentait, sous le nom de comtesse de Cagliostro, certains milieux où l'on s'occupait de magie, d'occultisme et de messe noire.

« On put se procurer sa photographie, celle-ci, et l'envoyer au prince d'Arcole qui voyageait alors en Espagne ; il reconnut avec stupeur la femme même qu'il avait vue jadis.

« On s'enquit de ses déplacements. Le jour de la mort de Saint-Hébert, aux environs du Havre, elle était de passage au Havre. De passage à Dieppe, lorsque Georges d'Isneauval agonisait au pied des falaises de Dieppe !

« J'interrogeai les familles. La veuve de Georges d'Isneauval me confia que son mari, en ces derniers temps, avait eu une liaison avec une femme qui, suivant elle, l'avait fait infiniment souffrir. D'autre part, une confession manuscrite de Saint-Hébert, trouvée dans ses papiers, et gardée jusqu'ici par sa mère, nous révéla que notre ami, ayant eu l'imprudence de noter nos douze noms et quelques indications concernant le chandelier à sept branches, le carnet lui avait été dérobé par une femme.

« Dès lors, tout s'expliquait. Maîtresse d'une partie de nos secrets, et désireuse d'en connaître davantage, la même femme, qu'avait aimée Saint-Hébert, s'était fait aimer de Georges d'Isneauval. Puis, ayant reçu leurs confidences, et dans la crainte d'être dénoncée par eux à leurs amis, elle les avait tués. Cette femme est ici, devant nous. »

Godefroy d'Étignes fit une nouvelle pause. Le silence redevint accablant, si lourd que les juges semblaient immobilisés dans cette atmosphère pesante et chargée d'angoisse. Seule, la comtesse de Cagliostro gardait un air distrait, comme si aucune parole ne l'eût atteinte.

Toujours étendu dans son poste, Raoul d'Andrésy admirait la beauté charmante et voluptueuse de la jeune femme, et, en même temps, il éprouvait un malaise à voir tant de preuves s'amasser contre elle. L'acte d'accusation la serrait de plus en plus près. De toutes parts, les faits venaient à l'assaut, et Raoul ne doutait point qu'une attaque plus directe encore ne la menaçât.

– Dois-je vous parler du troisième crime ? demanda le baron.

Elle répliqua d'un ton de lassitude :

– Si cela vous plaît. Tout ce que vous me dites est inintelligible. Vous me parlez de personnes dont j'ignorais même le nom. Alors, n'est-ce pas, un crime de plus ou de moins...

– Vous ne connaissiez pas Saint-Hébert et d'Isneauval ?

Elle haussa les épaules sans répondre.

Godefroy d'Étignes se pencha, puis d'une voix plus basse :

– Et Beaumagnan ?

Elle leva sur le baron Godefroy des yeux ingénus :

– Beaumagnan ?

– Oui, le troisième de nos amis que vous avez tué ? Il n'y a pas bien longtemps, lui... quelques semaines... Il est mort empoisonné... Vous ne l'avez pas connu ?

« *L'infernale créature* »

– Qu'on jette l'ancre, chuchota Joséphine Balsamo, et qu'on amène la barque par ici.

Il traînait sur la mer une brume lourde qui, s'ajoutant à l'obscurité de la nuit, empêchait qu'on discernât même les lumières d'Étretat. Le phare d'Antifer ne trouait d'aucune lueur le nuage impénétrable où le yacht du prince Lavorneff naviguait à tâtons.

– Qu'est-ce qui te prouve qu'on est en vue des côtes ? objecta Léonard.

– Mon désir qu'on y soit, prononça la Cagliostro.

Il s'irrita.

– C'est de la folie, cette expédition, de la pure folie ! Comment ! Voilà quinze jours que nous avons réussi et que, grâce à toi, je le reconnais, nous avons remporté la victoire la plus extraordinaire. Toute la masse des pierres précieuses est enfermée dans un coffre, à Londres. Tout danger a disparu. Cagliostro, Pellegrini, Balsamo, marquise de Belmonte, tout cela est au fond de l'eau par suite de ce naufrage du *Ver-Luisant* que tu as eu l'idée admirable d'organiser, et auquel tu as présidé avec tant d'énergie. Vingt témoins ont vu de la côte l'explosion. Pour tout le monde, tu es morte, cent fois morte, et moi aussi, et tous tes complices. Si l'on arrivait à mettre debout l'histoire du trésor des moines on arriverait par là même à constater qu'il a coulé au fond de l'eau avec *le Ver-Luisant*, à un endroit impossible à définir, à déterminer exactement, et que les pierres se sont répandues dans la mer. Et de ce naufrage et de cette mort, crois bien que la justice est enchantée, et qu'elle n'y regardera pas de trop près, tellement on la presse, en haut lieu, d'étouffer l'affaire Beaumagnan-Cagliostro.

« Donc, tout va bien. Tu es maîtresse des événements et victorieuse de tous tes ennemis. Et c'est le moment où la prudence la plus élémentaire nous ordonne de quitter la France et de filer aussi loin que possible de l'Europe, c'est ce moment-là que tu choisis pour revenir au lieu même qui t'a porté malheur, et pour affronter le seul adversaire qui te reste. Et quel adversaire, Josine ! Une sorte de génie si exceptionnel que, sans lui, tu n'aurais jamais découvert le trésor. Avoue que c'est de la folie. »

Elle murmura :

– L'amour est une folie.

– Alors, renonce.

– Je ne peux pas, je ne peux pas. Je l'aime.

Elle avait appuyé ses coudes sur le bastingage et, la tête entre ses mains, elle chuchotait avec désespoir :

– J'aime... c'est la première fois... Les autres hommes, ça ne compte pas... Tandis que Raoul... Ah ! je ne veux pas parler de lui... C'est par lui que j'ai connu la seule joie de ma vie... mais aussi ma plus grande peine... Avant lui, j'ignorais le bonheur... mais aussi la douleur... et puis... et puis le bonheur est fini... et il n'y a plus que ma souffrance... Elle est horrible, Léonard... L'idée qu'il va se marier... qu'une autre vivra de sa vie... et qu'un enfant va naître de leur amour... non, c'est au-dessus de mes forces. Tout plutôt que cela !... J'aime mieux tout risquer, Léonard. J'aime mieux mourir.

Il dit à voix basse :

– Ma pauvre Josine...

Ils se turent assez longtemps, elle, toujours courbée et défaillante.

Puis, comme la barque approchait, elle se redressa et, tout à coup impérieuse et dure :

– Mais je ne risque rien, Léonard... pas plus de mourir que d'échouer.

– Enfin quoi ! Que veux-tu faire ?

– L'enlever.

– Oh ! oh ! tu espères...

– Tout est prêt. Les moindres détails sont réglés.

– Comment ?

– Par l'intermédiaire de Dominique.

– Dominique ?

– Oui, dès le premier jour, avant même que Raoul arrivât à la Haie d'Étignes, Dominique s'y faisait engager comme palefrenier.

– Mais Raoul le connaît...

– Raoul l'a peut-être aperçu une fois ou deux, mais tu sais à quel point Dominique est habile pour se grimer. Il est absolument impossible qu'on le distingue parmi tout le personnel du château et des écuries. Donc, Dominique m'a tenue au courant jour par jour et s'est conformé à mes instructions. Je sais les heures où Raoul se lève et se couche, comment il vit, et tout ce qu'il fait. Je sais qu'il n'a pas encore revu Clarisse, mais qu'on est en train de réunir les papiers nécessaires au mariage.

– Se méfie-t-il ?

– De moi, non. Dominique a entendu les bribes d'une conversation que Raoul a eue avec Godefroy d'Étignes le jour où il s'est présenté au château. Ma mort ne faisait pas de doute pour eux. Mais Raoul n'en voulait pas moins que l'on prît contre moi, morte, toutes les précautions possibles. Donc, il observe, il guette, il monte la garde autour du château, il interroge les paysans.

– Et Dominique te laisse quand même venir ?

– Oui, mais durant une heure seulement. Un coup de main hardi, rapide, la nuit, et aussitôt la fuite.

– Et c'est ce soir ?

– Ce soir de dix à onze. Raoul occupe un pavillon de garde, isolé, non loin de la vieille tour où Beaumagnan m'avait fait conduire. Ce pavillon, à cheval sur le mur d'enceinte, n'a du côté de la campagne qu'une fenêtre au rez-de-chaussée, et pas de porte. Pour y pénétrer, si les volets sont clos, il faut franchir le grand portail du verger et rejoindre la façade intérieure. Les deux clefs seront, ce soir, sous une grosse pierre, près du portail. Raoul étant couché, on le roulera dans son matelas et dans ses couvertures qui sont larges, et on l'emportera jusqu'ici. À l'instant même, départ.

– C'est tout ?

Joséphine Balsamo hésita, puis répondit nettement :

– C’est tout.

– Mais Dominique ?

– Il partira avec nous.

– Tu ne lui as pas donné d’ordre spécial ?

– À quel propos ?

– À propos de Clarisse ? Tu la hais, cette petite. Alors, je crains bien que tu n’aies chargé Dominique de quelque besogne...

Josine hésita de nouveau avant de répondre :

– Cela ne te regarde pas.

– Cependant...

La barque glissait au flanc du bateau. Josine déclara, d’un ton de plaisanterie :

– Écoute, Léonard, depuis que je t’ai créé prince Lavorneff et doté d’un yacht splendidement aménagé, tu deviens tout à fait indiscret. Ne sortons pas de nos conventions, veux-tu ? Moi, je commande, et toi, tu obéis. Tout au plus as-tu droit à quelques explications. Je te les ai données. Fais comme si elles te suffisaient.

– Elles me suffisent, dit Léonard, et je reconnais que ton affaire est fort bien combinée.

– Tant mieux. Descendons.

Elle descendit la première dans la barque et s’installa.

Léonard et quatre de leurs complices l’accompagnèrent. D’eux d’entre eux saisirent les rames, tandis qu’elle se mettait à l’arrière et donnait ses ordres, aussi bas que possible.

– Nous doublons la porte d’Amont, dit-elle au bout d’un quart d’heure, bien que ses acolytes eussent l’impression d’avancer comme des aveugles.

Elle signalait à temps les roches à fleur d’eau et redressait la direction d’après des points de repère invisibles pour les autres. Seul le grincement des galets sous la quille les avertit qu’on abordait.

Ils la prirent dans leurs bras et la portèrent jusqu’au rivage où ils tirèrent ensuite l’embarcation.

– Tu es bien certaine, souffla Léonard, que nous ne rencontrerons pas de douaniers ?

– Certes. Le dernier télégramme de Dominique est catégorique.

– Il ne vient pas au-devant de nous ?

– Non, Je lui ai écrit de rester au château, parmi les gens du baron. À onze heures, il nous rejoindra.

– Où ?

– Près du pavillon de Raoul. Assez parlé.

Tous ils s’engouffrèrent dans l’escalier du Curé et montèrent silencieusement.

Bien qu’ils fussent au nombre de six, nul bruit, depuis la première minute jusqu’à la dernière, n’eût signalé leur ascension à l’oreille la plus attentive.

En haut la brume flottait plus légère, et se déplaçait avec des intervalles et des déchirures qui permettaient de voir le scintillement de quelques étoiles. Ainsi la Cagliostro put-elle

désigner le château d'Étignes dont brillaient les fenêtres de la façade. L'église de Bénouville sonna dix heures.

Josine frissonna.

– Oh ! le tintement de cette cloche !... Je le reconnais... Dix coups comme l'autre fois... Dix coups ! Un par un, je les comptais en allant vers la mort.

– Tu t'es bien vengée, fit Léonard.

– De Beaumagnan, oui, mais des autres ?...

– Des autres aussi. Les deux cousins sont à moitié fous.

– C'est vrai, dit-elle. Mais je ne me sentirai tout à fait vengée que dans une heure.

Alors, ce sera le repos.

Ils attendirent un retour du brouillard afin qu'aucune de leurs silhouettes ne se détachât sur la plaine nue qu'il leur fallait traverser. Puis Joséphine Balsamo s'engagea dans le sentier par où l'avaient menée Godefroy et ses amis, et les autres la suivirent en file indienne, sans prononcer une seule parole. Les moissons avaient été coupées. De grosses meules arrondissaient le dos çà et là.

Au voisinage du domaine, le sentier se creusait, bordé de ronces entre lesquelles ils marchèrent avec des précautions croissantes.

La haute silhouette des murs se dressa. Quelques pas encore et le pavillon de garde, qui s'y trouvait encastré, apparut sur la droite.

D'un geste, la Cagliostro barra le chemin.

– Attendez-moi.

– Je te suis ? demanda Léonard.

– Non. Je reviens vous chercher et nous entrerons ensemble par le portail du verger qui est à l'opposé sur la gauche.

Elle s'avança donc seule, en posant chacun de ses pieds si lentement que nulle pierre ne pouvait rouler sous ses bottines, nulle plante se froisser au contact de sa jupe. Le pavillon grandissait. Elle y parvint.

Elle toucha de la main les volets clos. La fermeture ne tenait pas, truquée par Dominique. Joséphine Balsamo écarta les battants de façon qu'une fissure se produisit. Un peu de clarté filtra.

Elle colla son front et vit l'intérieur d'une chambre avec une alcôve qu'un lit remplissait.

Raoul y était couché. Une lampe à toupie de cristal, surmontée d'un abat-jour de carton, couvrait d'un disque éclatant son visage, ses épaules, le livre qu'il lisait, et ses vêtements pliés sur une chaise voisine. Il avait un air extrêmement jeune, un air d'enfant qui apprend un devoir avec attention, mais qui lutte contre le sommeil. Plusieurs fois, sa tête pencha. Il se réveillait, se forçait à lire et, de nouveau, s'endormait.

À la fin, fermant son livre, il éteignit la lampe.

Ayant vu ce qu'elle voulait voir, Joséphine Balsamo quitta son poste et retourna près de ses complices. Elle leur avait déjà donné ses instructions, mais, par prudence, elle recommença et, durant dix minutes, insista :

– Surtout, pas de brutalité inutile. Tu entends, Léonard ?... Comme il n'a rien à sa portée

pour se défendre, vous n'aurez pas besoin de vous servir de vos armes. Vous êtes cinq, cela suffit.

– S'il résiste ? fit Léonard.

– C'est à vous d'agir de telle manière qu'il ne puisse pas résister.

Elle connaissait si bien les lieux par les croquis que lui avait envoyés Dominique qu'elle marcha sans hésitation jusqu'à l'entrée principale du verger. Les clefs se trouvèrent à l'endroit convenu. Elle ouvrit et se dirigea vers la façade intérieure du pavillon.

La porte fut ouverte aisément. Elle entra, suivie de ses complices. Un vestibule dallé les conduisit au seuil de la chambre à coucher, dont elle poussa la porte avec une lenteur infinie.

C'était le moment décisif. Si l'attention de Raoul n'avait pas été mise en éveil, s'il dormait encore, le plan de Joséphine Balsamo se trouvait réalisé. Elle écouta. Rien ne bougeait.

Alors elle s'effaça pour livrer passage aux cinq hommes, et, d'un coup, lâcha sa meute, en lançant sur le lit, le jet d'une lampe de poche.

L'assaut fut si rapide que le dormeur ne dut se réveiller que lorsque toute résistance était vaine.

Les hommes l'avaient roulé dans ses couvertures et rabattaient sur lui les deux côtés du matelas, formant comme un long paquet de linge qu'ils ficelèrent en un tournemain. La scène ne dura certes pas une minute. Il n'y eut pas un cri. Aucun meuble n'avait été dérangé.

Une fois de plus la Cagliostro triomphait.

– Bien, dit-elle, avec un émoi qui décelait l'importance qu'elle attachait à ce triomphe... Bien... Nous le tenons... et cette fois toutes les précautions seront prises.

– Que devons-nous faire ? demanda Léonard.

– Qu'on le porte sur le bateau.

– S'il appelle au secours ?

– Un bâillon. Mais il se taira... Allez.

Léonard s'approcha d'elle, tandis que ses acolytes chargeaient le captif.

– Tu ne viens donc pas avec nous ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Je te l'ai dit, j'attends Dominique.

Elle ralluma la lampe et enleva l'abat-jour.

– Comme tu es pâle ! lui dit Léonard à voix basse.

– Peut-être, fit-elle.

– C'est à cause de la petite, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Dominique agit en ce moment ? Qui sait ! il serait encore temps d'empêcher...

– Même s'il en était encore temps, dit-elle, ma volonté ne changerait pas. Ce qui doit être sera. D'ailleurs, c'est chose faite. Va-t'en.

– Pourquoi nous en aller avant toi ?

– Le seul péril vient de Raoul. Une fois Raoul en sûreté, dans le bateau, plus rien à craindre. File, et laisse-moi.

Elle leur ouvrit la fenêtre, qu'ils enjambèrent et par laquelle ils passèrent le prisonnier.

Elle attira les volets, puis ferma la fenêtre.

Après un instant, l'église sonna. Elle compta les onze coups. Au onzième, elle gagna l'autre façade sur le verger, et prêta l'oreille. Il y eut un léger sifflement, à quoi elle répondit en tapant du pied sur la dalle du vestibule.

Dominique accourut. Ils rentrèrent dans la chambre, et, tout de suite, avant même qu'elle eût posé la question redoutable, il murmura :

– C'est fait.

– Ah ! dit-elle faiblement, si troublée qu'elle chancela et s'assit.

Ils se turent longtemps. Dominique reprit :

– Elle n'a pas souffert.

– Elle n'a pas souffert ? répéta-t-elle.

– Non, elle dormait.

– Et tu es bien sûr ?...

– Qu'elle est morte ? Parbleu ! J'ai frappé au cœur, à trois reprises. Ensuite j'ai eu le courage de rester... pour voir... Mais ce n'était pas la peine... elle ne respirait plus... les mains devenaient toutes froides.

– Et si on s'en aperçoit ?

– Pas possible. On n'entre dans sa chambre qu'au matin. Alors, seulement... on verra.

Ils n'osaient pas se regarder. Dominique tendit la main. De son corsage, elle sortit dix billets de banque qu'elle lui remit.

– Merci, dit-il. Mais ce serait à recommencer que je refuserais. Que dois-je faire ?

– T'en aller. En courant, tu rattraperas les autres avant qu'ils aient rejoint la barque.

– Ils sont avec Raoul d'Andrésy ?

– Oui.

– Tant mieux, il m'en a donné du mal, celui-là, depuis quinze jours ! Il se méfiait. Ah !... un mot encore... les pierres précieuses ?

– On les a.

– Plus de danger ?

– Elles sont dans le coffre d'une banque, à Londres.

– Il y en a beaucoup ?

– Une valise pleine.

– Bigre ! Plus de cent mille francs pour moi, hein ?

– Davantage. Mais dépêche-toi... À moins que tu n'aimes mieux m'attendre...

– Non, non, dit-il vivement. J'ai hâte d'être loin... le plus loin possible... Mais vous ?...

– Je cherche s’il n’y a pas ici des papiers dangereux pour nous et je vous rejoins.

Il s’en alla. Aussitôt elle fouilla dans les tiroirs de la table et d’un petit secrétaire et, ne trouvant rien, explora les poches des vêtements pliés au chevet du lit.

Le portefeuille surtout attira son attention. Il contenait de l’argent, des cartes de visite, et une photographie.

C’était celle de Clarisse d’Étignes.

Joséphine Balsamo la contempla longuement, avec une expression où il n’y avait pas de haine, mais qui était dure et qui ne pardonnait pas.

Ensuite, elle demeura immobile, en une de ces attitudes absorbées, où ses yeux se fixaient sur on ne sait quel spectacle douloureux, tandis que les lèvres conservaient leur doux sourire.

Il y avait une glace en face d’elle où son image se reflétait. Elle s’y regarda en posant ses deux coudes sur le marbre de la cheminée. Son sourire s’accentua, comme si elle eût eu conscience de sa beauté et s’en fût réjouie. Elle portait un capuchon de bure marron qu’elle rabattit sur ses épaules et elle avança sur son front le voile impalpable qui ne quittait jamais ses cheveux, et qu’elle arrangeait comme la Vierge de Bernardino Luini.

Elle se regarda ainsi, durant quelques minutes. Puis elle retomba dans sa rêverie. Et le quart après onze heures sonna. Elle ne remuait plus. On eût dit qu’elle dormait, qu’elle dormait avec des yeux grands ouverts et immobiles.

À la longue, cependant, ils prirent, ces yeux, une expression moins vague, qui se fixait peu à peu. Il en est de même dans certains songes où toutes les idées, tumultueuses et incohérentes, se transforment en une idée de plus en plus précise, en une image de plus en plus exacte. Quelle était cette image déconcertante qu’il lui semblait apercevoir, et à laquelle vainement elle essayait de s’habituer ? Cela provenait de l’alcôve où s’enfermait le lit, et que les rideaux d’étoffe garnissaient tout autour. Or, derrière ces rideaux, il devait y avoir un espace libre, un couloir de dégagement, car on eût vraiment dit qu’une main les agitant.

Et cette main prenait des contours de plus en plus réels. Un bras la suivit, et, au-dessus de ce bras, bientôt surgit une tête.

Joséphine Balsamo, accoutumée aux séances spirites où l’ombre dessine des fantômes, donna un nom à celui que son imagination terrifiée faisait sortir des ténèbres. Celui-là était vêtu de blanc, et elle ne savait si la contraction de sa bouche était un sourire affectueux ou un rictus de colère.

Elle balbutia :

– Raoul... Raoul... Que me veux-tu ?

Le fantôme écarta l’un des rideaux et longea le lit.

Josine baissa les paupières en gémissant, puis les releva aussitôt. L’hallucination continuait, et l’être s’approchait avec des mouvements qui dérangent les choses et qui troublaient le silence. Elle voulut fuir. Mais tout de suite elle sentit sur son épaule l’étreinte d’une main qui n’était certes pas celle d’un fantôme. Et une voix joyeuse s’exclama :

– Dis donc, ma bonne Joséphine, si j’ai un conseil à te donner, c’est de demander au prince Laverneff de t’offrir une petite croisière de repos. Tu en as besoin, ma bonne Joséphine. Comment ! Tu me prends pour un fantôme, moi, Raoul d’Andrésy ! J’ai beau être en chemise de nuit et en caleçon, je ne suis cependant pas un inconnu pour toi.

Tandis qu’il enfilait son costume et qu’il renouait sa cravate, elle répétait :

– Toi ! Toi !...

– Mon Dieu, oui, moi !

Et, s'asseyant à ses côtés, vivement il lui dit :

– Surtout, chère amie, ne gronde pas le prince Laverneff, et ne crois pas qu'il m'ait laissé échapper une fois encore. Mais non, mais non, ce qu'ils ont emporté, ses amis et lui, c'est tout simplement un matelas et un mannequin de son, le tout roulé dans des couvertures. Quant à moi, je n'ai pas quitté cette ruelle où je m'étais réfugié, dès que tu avais abandonné ton poste derrière les volets.

Joséphine Balsamo demeurait inerte et aussi incapable de faire un geste que si on l'avait rouée de coups.

– Fichtre ! dit-il, tu n'es pas dans ton assiette. Veux-tu un petit verre de liqueur pour te remonter ? Je t'avoue d'ailleurs, Joséphine, que je comprends ton effondrement et je ne voudrais pas être à ta place. Tous les petits camarades partis... pas de secours possible avant une heure... et en face de toi, dans une chambre close, le dénommé Raoul. Il y a de quoi voir les choses en noir ! Infortunée Joséphine... Quelle culbute !

Il se baissa et ramassa la photographie de Clarisse.

– Comme elle est jolie, ma fiancée, n'est-ce pas ? J'ai remarqué avec plaisir que tu l'admirais tout à l'heure. Tu sais qu'on se marie dans quelques jours ?

La Cagliostro murmura :

– Elle est morte.

– En effet, dit-il, j'ai entendu parler de cela. Le petit jeune homme de tout à l'heure l'a frappée dans son lit, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Un coup de poignard ?

– Trois coups de poignard, en plein cœur, dit-elle.

– Oh ! un seul suffisait, observa Raoul.

Elle répéta lentement, comme en elle-même.

– Elle est morte, elle est morte.

Il ricana.

– Que veux-tu ? Cela arrive tous les jours. Et ce n'est pas pour si peu que je vais changer mes projets. Morte ou vivante, je l'épouse. On s'arrangera comme on pourra... Tu t'es bien arrangée, toi.

– Que veux-tu dire ? demanda Joséphine Balsamo, qui commençait à s'inquiéter de ce persiflage.

– Oui, n'est-ce pas ? le baron t'a noyée une première fois. Une seconde fois tu as sauté avec ton bateau, *le Ver-Luisant*. Eh bien ! cela ne t'empêche pas d'être ici. De même ce n'est pas une raison parce que Clarisse a reçu trois coups de poignard dans le cœur pour que je ne l'épouse pas. D'abord es-tu bien sûre de ce que tu avances ?

– C'est un de mes hommes qui a frappé.

– Ou du moins qui t'a dit avoir frappé.

Elle l'observa.

– Pourquoi aurait-il menti ?

– Dame ! pour toucher les dix billets de mille que tu lui as remis.

– Dominique est incapable de me trahir. Pour cent mille francs, il ne me trahirait pas. En outre il sait bien que je vais le retrouver. Il m'attend avec les autres.

– Es-tu bien sûre qu'il t'attende, Josine ?

Elle tressaillit. Elle avait l'impression de se débattre dans un cercle de plus en plus étroit.

Raoul hocha la tête.

– C'est curieux comme nous avons fait, toi et moi, des boulettes vis-à-vis l'un de l'autre. Ainsi toi, ma bonne Joséphine, faut-il que tu sois naïve pour croire que j'aie pu couper une minute dans l'explosion du *Ver-Luisant*, dans le naufrage Pellegrini-Cagliostro, et dans les bourdes racontées par le prince Lavarneff ! Comment n'as-tu pas deviné qu'un garçon qui n'est pas un imbécile, que tu as formé à ton école – et quelle école, Vierge Marie ! – lirait dans ton jeu comme dans une Bible ouverte.

« Trop commode, en vérité, le naufrage ! On est chargé de crimes, on a les mains rouges de sang, la police court après vous. Alors on fait couler un vieux bateau, et tout le passé de crimes, le trésor volé, les richesses, tout cela fait naufrage. On passe pour mort. On fait peau neuve. Et on recommence un peu plus loin sous un autre nom, à tuer, à torturer et à se tremper les mains dans le sang. À d'autres, ma vieille ! Pour moi, quand j'ai lu ton naufrage, je me suis dit :

« Ouvrons l'œil, et le bon ! Et je suis venu ici ! »

Après un silence, Raoul reprit :

– Voyons, Joséphine, mais ta visite était inévitable ! Et fatalement tu devais la préparer à l'aide de quelque complice. Fatalement le yacht du prince Lavarneff devait voguer un soir par ici ! Fatalement tu devais escalader l'échelle de perroquet par où l'on t'avait descendue sur un brancard ! Alors, quoi ! j'ai pris mes précautions, et mon premier soin fut de regarder, autour de moi, s'il n'y avait pas quelque figure de connaissance. Un compère, c'est l'enfance de l'art.

« Et, du premier coup, j'ai reconnu le sieur Dominique pour l'avoir vu, ce que tu ignorais, sur le siège de ta berline, à la porte de Brigitte Rousselin. Dominique est un loyal serviteur, mais que la peur des gendarmes et une volée de coups de bâton administrée par moi, ont assoupli au point que toute sa loyauté est désormais à mon service, et qu'il l'a prouvé en t'envoyant de faux rapports et des fausses clefs et en ouvrant sous tes pas, de concert avec moi, le traquenard où tu as trébuché. Bénéfice pour lui : les dix billets sortis de ta poche et que tu ne reverras jamais, car ton loyal serviteur est retourné au château, sous ma protection.

« Voilà où nous en sommes, ma bonne Joséphine. J'aurais, certes, pu t'épargner cette petite comédie et t'accueillir ici, directement, pour le simple plaisir de te serrer la main. Mais j'ai voulu voir comment tu dirigeais l'opération et, tout en restant dans la coulisse, j'ai voulu voir aussi comment tu apprendrais le soi-disant assassinat de Clarisse d'Étignes. »

Josine recula. Raoul ne plaisantait plus. Penché sur elle, il lui disait d'une voix contenue :

– Un peu d'émotion... à peine... c'est tout ce que tu as éprouvé. Tu as cru que cette enfant était morte, morte par ton ordre, et cela ne t'a rien fait ! La mort des autres ne compte pas pour toi. On a vingt ans, toute la vie devant soi... de la fraîcheur, de la beauté... Tu supprimes tout cela, comme si tu écrasais une noisette ! Aucun débat de conscience. Tu n'en ris certes pas... mais tu ne pleures pas non plus. En réalité tu n'y penses pas. Je me souviens que

Beaumagnan t'appelait l'inférieure créature ; désignation qui me révoltait. Pourtant le mot est juste. Il y a de l'enfer en toi. Tu es une sorte de monstre auquel je ne puis plus penser sans épouvante. Mais toi-même, Joséphine Balsamo, n'es-tu pas épouvantée par moments ?

Elle gardait la tête baissée, ses deux poings collés aux tempes, ainsi qu'elle faisait souvent. Les paroles impitoyables de Raoul ne provoquaient pas ce sursaut de rage et d'indignation qu'il attendait. Raoul sentit qu'elle était à l'un de ces moments de l'existence où l'on aperçoit le fond de son âme, où l'on ne peut pas se détourner de sa vision redoutable, et où les mots d'aveu s'échappent à votre insu.

Il n'en fut pas surpris outre mesure. Sans être fréquentes ces minutes-là ne devaient pas être très rares chez cet être déséquilibré, dont la nature, impassible à la surface, s'abîmait dans de telles crises nerveuses. Les événements se présentaient à elle d'une façon si contraire à ses prévisions, à l'apparition de Raoul était si déconcertante, qu'elle ne pouvait pas se redresser en face de l'ennemi qui l'outrageait si cruellement.

Il en profita, serré contre elle, et la voix insinuante :

– N'est-ce pas, Josine, tu es effrayée toi aussi, par moments ? N'est-ce pas, il arrive que tu te fais horreur ?

La détresse de Josine était si profonde qu'elle murmura :

– Oui... oui... quelquefois... mais il ne faut pas m'en parler... je ne veux pas savoir... Tais-toi... tais-toi...

– Mais au contraire, dit Raoul, il faut que tu saches... Si tu as l'horreur de tels actes, pourquoi les commettre ?

– Je ne peux pas faire autrement, dit-elle avec une lassitude extrême.

– Tu essaies donc ?

– Oui, j'essaye, je lutte, mais c'est toujours la défaite. On m'a appris le mal... je fais le mal comme d'autres font le bien... Je fais le mal comme on respire... On a voulu cela...

– Qui ?

Il entendit confusément ces deux mots :

« Ma mère » et reprit aussitôt :

– Ta mère ? l'espionne ? celle qui a combiné toute cette histoire Cagliostro ?...

– Oui... Mais ne l'accuse pas... Elle m'aimait bien... Seulement elle n'avait pas réussi... elle était devenue pauvre, misérable, et elle voulait que je réussisse... et que je sois riche...

– Mais tu étais belle, cependant. La beauté, pour une femme, c'est la plus grande richesse. La beauté suffit.

– Ma mère était belle aussi, Raoul, et pourtant sa beauté ne lui avait servi à rien.

– Tu lui ressemblais ?

– À s'y méprendre. Et c'est cela qui fut ma perte. Elle a voulu que je continue ce qui avait été sa grande idée... l'héritage Cagliostro...

– Elle avait des documents ?

– Un bout de papier... le papier des quatre énigmes qu'une de ses amies avait trouvé dans un vieux livre... et qui semblait réellement de l'écriture de Cagliostro... Ça l'avait grisée... ainsi que son succès auprès de l'impératrice Eugénie. Alors j'ai dû continuer. Tout enfant, elle

m'a entré ça dans la tête. On m'a formé un cerveau avec cette idée-là seulement. Ça devait être mon gagne-pain... ma destinée... J'étais la fille de Cagliostro... Je reprenais sa vie à elle, et sa vie à lui... une vie brillante comme celle qu'il avait eue dans les romans... la vie d'une aventurière adorée de tous, et dominant le monde. Pas de scrupules... Pas de conscience... Je devais la venger de tout ce qu'elle avait souffert elle-même. Quand elle est morte, c'est le mot qu'elle m'a dit : « Venge-moi. »

Raoul réfléchissait. Il prononça :

– Soit. Mais les crimes ?... ce besoin de tuer ?...

Il ne put saisir sa réponse, et pas davantage ce qu'elle répliqua lorsqu'il lui dit :

– Ta mère n'était pas seule à t'élever, Josine, à te dresser au mal. Qui était ton père ?

Il crut entendre le nom de Léonard. Mais voulait-elle dire que Léonard était son père, que Léonard était l'homme qui avait été expulsé de France en même temps que l'espionne ? (et cela semblait assez plausible) ou bien que Léonard l'avait dressée au crime ?

Raoul n'en sut pas davantage, et ne put pénétrer dans ces régions obscures où s'élaborent les mauvais instincts et où fermentent tout ce qui est déséquilibre, tout ce qui détraque et désagrège, tous les vices, toutes les vanités, tous les appétits sanguinaires, toutes les passions inexorables et cruelles qui échappent à notre contrôle.

Il ne l'interrogea plus.

Elle pleurait silencieusement, et il sentait des larmes et des baisers sur ses mains qu'elle tenait éperdument et qu'il avait la faiblesse de lui abandonner. Une pitié sournoise s'infiltrait en lui. La mauvaise créature devenait une créature humaine, une femme livrée à l'instinct malade, qui subissait la loi des forces irrésistibles, et qu'il fallait peut-être juger avec un peu d'indulgence.

– Ne me repousse pas, disait-elle. Tu es le seul être au monde qui aurait pu me sauver du mal. Je l'ai senti tout de suite. Il y a en toi quelque chose de sain, de bien portant... Ah ! l'amour... l'amour... il n'y a que lui qui m'ait apaisée... et je n'ai jamais aimé que toi... Alors, si tu me rejettes...

Les lèvres douces pénétraient Raoul d'une langueur infinie. Toute la volupté et tout le désir embellissaient cette compassion dangereuse qui amollit la volonté des hommes.

Et peut-être, si la Cagliostro se fût contentée de cette humble caresse, eût-il succombé de lui-même à la tentation de se pencher et de goûter une fois encore la saveur de cette bouche qui s'offrait à lui. Mais elle releva la tête, elle glissa ses bras le long des épaules, elle lui entoura le cou, elle le regarda, et ce regard suffit pour que Raoul ne vît plus en elle la femme qui implore, mais celle qui veut séduire et qui se sert de la tendresse de ses yeux et de la grâce de ses lèvres.

Le regard lie les amants. Mais Raoul savait tellement ce qu'il y avait derrière cette expression charmante, ingénue et douloureuse ! La pureté du miroir ne rachetait pas toutes les laideurs et toutes les ignominies qu'il voyait avec tant de lucidité.

Il se reprit peu à peu. Il se dégagea de la tentation, et, repoussant la sirène qui l'enlaçait, il lui dit :

– Tu te rappelles... un jour... sur la péniche... nous avons eu peur l'un de l'autre comme si nous cherchions à nous étrangler. Il en est de même aujourd'hui. Si je retombe dans tes bras, je suis perdu. Demain, après-demain, c'est la mort...

Elle se redressa, tout de suite hostile et méchante. L'orgueil l'envahissait de nouveau, et

la tempête s'éleva brusquement entre eux, les faisant passer sans transition de l'espèce de torpeur où les attendait le souvenir de l'amour à un âpre besoin de haine et de provocation.

– Mais oui, reprit Raoul, au fond, dès le premier jour, nous avons été des ennemis féroces. L'un et l'autre, nous ne pensions qu'à la défaite de l'autre. Toi surtout ! J'étais le rival, l'intrus... Dans ton cerveau, mon image se mêlait à l'idée de la mort. Volontairement ou non, tu m'avais condamné.

Elle secoua la tête, et d'un ton agressif :

– Jusqu'ici, non.

– Mais maintenant, oui, n'est-ce pas ? Seulement, s'écria-t-il, un fait nouveau se présente. C'est que, maintenant, je me moque de toi, Joséphine. L'élève est devenu le maître, et c'est cela que j'ai voulu te prouver en te laissant venir ici et en acceptant la bataille. Je me suis offert, seul, à tes coups et aux coups de ta bande. Et voilà que nous sommes l'un en face de l'autre et que tu ne peux rien contre moi. Déroute sur toute la ligne, hein ? Clarisse vivante. Moi, libre. Allons, ma belle, décampe de ma vie, tu es battue à plate couture, et je te méprise.

Il lui jetait en pleine face les mots injurieux qui la cinglaient comme des coups de cravache. Elle était blême. Son visage se décomposait et, pour la première fois, son inaltérable beauté accusait certains signes de déchéance et de flétrissure.

Elle grinça.

– Je me vengerai.

– Impossible, ricana Raoul, je t'ai coupé les ongles. Tu as peur de moi. Voilà ce qui est merveilleux, et qui est mon œuvre d'aujourd'hui : tu as peur de moi.

– Toute ma vie sera consacrée à cela, murmura-t-elle.

– Rien à faire. Tous tes trucs sont connus. Tu as échoué. C'est fini.

Elle hocha la tête.

– J'ai d'autres moyens.

– Lesquels ?

– Cette fortune incalculable... ces richesses que j'ai conquises.

– Grâce à qui ? demanda Raoul allégrement. S'il y a un coup d'aile dans l'étrange aventure, n'est-ce pas moi qui l'ai donné ?

– Peut-être. Mais c'est moi qui ai su agir et prendre. Et tout est là. Comme paroles, tu n'es jamais en reste. Mais il fallait un acte, en cette occasion, et cet acte je l'ai accompli. Parce que Clarisse est vivante, que tu es libre, tu cries victoire. Mais la vie de Clarisse et ta liberté, Raoul, ce sont de petites choses auprès de la grande chose qui était l'enjeu de notre duel, c'est-à-dire les milliers et les milliers de pierres précieuses. La vraie bataille était là, Raoul, et je l'ai gagnée, puisque le trésor m'appartient.

– Sait-on jamais ! dit-il d'un ton gouailleur.

– Mais si, il m'appartient. Moi-même j'ai enfoui les pierres innombrables dans une valise qui a été ficelée et cachetée devant moi, que j'ai portée jusqu'au Havre, que j'ai mise à fond de cale dans *le Ver-Luisant*, et que j'ai retirée avant que l'on fasse sauter ce bateau. Elle est à Londres maintenant, dans le coffre d'une banque, ficelée et cachetée comme à la première heure...

– Oui, oui, approuva Raoul d'un petit air entendu, la corde est toute neuve, encore raide

et propre... les cachets sont au nombre de cinq, en cire violette, aux initiales J. B... Joséphine Balsamo. Quant à la valise, c'est de l'osier tressé, elle est munie de courroies et de poignées en cuir... quelque chose de simple, qui n'attire pas l'attention...

La Cagliostro leva sur lui des yeux effarés.

– Tu sais donc ?... Comment sais-tu ?...

– Nous sommes restés ensemble, elle et moi, durant quelques heures, dit-il en riant.

Elle articula :

– Mensonges ! Tu parles au hasard... La valise ne m'a quittée d'une seconde, depuis la prairie du Mesnil-sous-Jumièges jusqu'au coffre-fort.

– Si, puisque tu l'as descendue dans la cale du *Ver-Luisant*.

– Je me suis assise sur le battant de fer qui recouvre cette cale, et un homme à moi veillait au-dessus du hublot par où tu aurais pu entrer, et cela pendant tout le temps que nous étions en rade du Havre.

– Je le sais.

– Comment le saurais-tu ?

– J'étais dans la cale.

Phrase effrayante ! Il la répéta, puis à la stupeur de Joséphine Balsamo, s'amusant lui-même de son récit, il raconta :

– Mon raisonnement, au Mesnil-sous-Jumièges, devant la borne détruite, fut celui-ci : « Si je cherche cette bonne Joséphine, je ne la retrouverai pas. Ce qu'il faut, c'est deviner l'endroit où elle sera à la fin de cette journée, m'y rendre avant elle, être là quand elle y arrivera, et profiter de la première occasion pour barboter les pierres précieuses. » Or, traquée par la police, poursuivie par moi, avide de mettre le trésor à l'abri, inévitablement tu devais fuir, c'est-à-dire passer à l'étranger. Comment ? Grâce à ton bateau, *le Ver-Luisant*.

« À midi, j'étais au Havre. À une heure, les trois hommes de ton équipage s'en allaient prendre leur café au bar, je franchissais le pont et plongeais à fond de cale, derrière un amoncellement de caisses, de tonneaux et de sacs de provisions. À six heures, tu arrivais et tu descendais ta valise au moyen d'une corde, la mettant ainsi sous ma protection... »

– Tu mens... tu mens..., balbutia la Cagliostro, d'une voix rageuse.

Il continua :

– À dix heures, Léonard te rejoint. Il a lu les journaux du soir et connaît le suicide de Beaumagnan. À onze heures, on lève l'ancre. À minuit, en pleine mer, on est abordé par un autre bateau. Léonard, qui devient prince Laverneff, préside au déménagement. Tous les matelots, tous les colis ayant de la valeur, tout cela passe d'un pont à l'autre et, en particulier, bien entendu, la valise que tu remontes du fond de la cale. Et puis, au diable, *le Ver-Luisant* !

« Je t'avoue qu'il y a eu là, pour moi, quelques vilaines minutes. J'étais seul. Plus d'équipage. Pas de direction. *Le Ver-Luisant* semblait dirigé par un homme ivre, qui se cramponne à son gouvernail. On eût dit un jouet d'enfant, que l'on a remonté, et qui tourne, qui tourne... Et puis, je devinais ton plan, la bombe placée quelque part, le mécanisme se déclenchant, l'explosion...

« J'étais couvert de sueur. Me jeter à l'eau ? J'allais m'y décider, lorsque, au moment d'enlever mes chaussures, je me rendis compte, avec une joie qui me fit défaillir, qu'il y avait,

dans le sillage du *Ver-Luisant*, attaché par une amarre, un canot qui bondissait sur l'écume. C'était le salut. Dix minutes plus tard, assis tranquillement, je voyais une flamme jaillir dans l'ombre, à quelques centaines de mètres, et j'entendais une détonation rouler à la surface de l'eau comme les échos du tonnerre. *Le Ver-Luisant* sautait...

« La nuit suivante, après avoir été quelque peu ballotté, j'étais poussé en vue des côtes, non loin du cap d'Antifer. Je me mettais à l'eau, j'atterrissais... et le jour même je me présentais ici... pour me préparer à ta bonne visite, ma chère Joséphine. »

La Cagliostro avait écouté, sans interrompre, et l'air assez rassuré. Autant de paroles inutiles, avait-elle l'air de dire. L'essentiel, c'était la valise. Que Raoul se fût caché dans le bateau, et qu'ensuite il eût évité le naufrage, cela n'avait point d'importance.

Elle hésitait cependant à poser la question définitive, sachant bien, tout de même, que Raoul n'était pas homme à tant risquer pour ne point obtenir d'autre résultat que de se sauver lui-même. Elle était toute pâle.

– Eh bien ! fit Raoul, tu ne me demandes rien ?

– Qu'ai-je à te demander ? Tu l'as dit toi-même. J'ai repris la valise. Depuis, je l'ai mise en lieu sûr.

– Et tu n'as pas vérifié ?

– Ma foi, non. L'ouvrir, à quoi bon ? Les cordes et les cachets sont intacts.

– Tu n'as pas remarqué les traces d'un trou, sur le côté, une fissure pratiquée entre les mailles de l'osier ?

– Une fissure ?

– Dame ! crois-tu que je sois resté deux heures en face de l'objet sans agir ? Voyons, Joséphine, je ne suis pourtant pas si bête.

– Alors ? fit-elle, d'une voix faible.

– Alors, ma pauvre amie, peu à peu, patiemment, j'ai extrait tout le contenu de la valise, de sorte que...

– De sorte que ?...

– De sorte que, quand tu l'ouvriras, tu n'y trouveras guère qu'un poids équivalent de denrées pas très précieuses... ce que j'avais sous la main... ce que j'ai pu prendre dans les sacs de provisions... quelques livres de haricots et de lentilles... enfin des marchandises qui ne valent peut-être pas la peine que tu paies la location d'un coffre-fort dans une banque de Londres.

Elle essaya de protester et murmura :

– Ce n'est pas vrai... il est impossible que tu aies pu...

Du haut d'un placard, il descendit une petite sébile d'où il versa dans le creux de sa main deux ou trois douzaines de diamants, de rubis et de saphirs et, d'un air négligent, il les fit danser, miroiter et s'entrechoquer.

– Et il y en a d'autres, dit-il. Certes, l'explosion imminente m'a empêché de prendre tout, et les richesses des moines se sont éparpillées au sein des eaux. Mais, tout de même, n'est-ce pas, pour un jeune homme, il y a de quoi s'amuser et patienter... Qu'en dis-tu, Josine ? Tu ne réponds pas ?... Mais sapristi ! qu'y a-t-il donc ? Hein ! j'espère que tu ne vas pas t'évanouir. Ah ! ces sacrées femmes, ça ne peut pas perdre un milliard sans tourner de l'œil. Quelles

mazettes !

Joséphine Balsamo ne tournait pas de l'œil, selon l'expression de Raoul. Elle s'était dressée, livide et le bras tendu. Elle voulait insulter l'ennemi. Elle voulait le frapper. Mais elle suffoquait. Ses mains battirent l'air, comme des mains de naufragé qui s'agitent à la surface, et elle s'abattit contre le lit avec des gémissements rauques.

Raoul, sans s'émouvoir, attendit la fin de la crise. Mais il avait encore quelques paroles à placer et il ricana :

– Eh bien ! t'ai-je battue à plate couture ? Les épaules de madame ont-elles touché ? Es-tu knock-out ? Débâcle sur toute la ligne, hein ? C'est ce que j'ai voulu te faire sentir, Joséphine. Tu partiras d'ici convaincue que tu ne peux rien contre moi, et que le mieux est de renoncer à toutes tes petites machinations. Je serai heureux malgré toi, et Clarisse aussi, et nous aurons beaucoup d'enfants. Autant de vérités auxquelles il te faut consentir.

Il se mit à marcher et il continuait de plus en plus gaiement :

– Aussi, que veux-tu, il y a de la malchance dans ton cas. Tu t'es mise en guerre contre un gaillard qui est mille fois plus fort et plus malin que toi, ma pauvre fille. Je suis ahuri moi-même de ma force et de ma malice. Tudieu ! Quel phénomène d'habileté, de ruse, d'intuition, d'énergie, de clairvoyance ! Un vrai génie ! Rien ne m'échappe. Je lis à livre ouvert dans le cerveau de mes ennemis. Leurs moindres pensées me sont connues. Ainsi, en ce moment, tu me tournes le dos, n'est-ce pas ? tu es aplatie sur le lit, et je ne vois pas ton charmant visage ? Eh bien ! je me rends parfaitement compte que tu es en train de glisser ta main dans ton corsage, et d'en tirer un revolver, et que tu vas...

La phrase ne fut pas achevée. Brusquement la Cagliostro avait fait volte face, un revolver à la main.

Le coup partit. Mais Raoul, qui s'y préparait, avait eu le temps de saisir le bras, de le tordre, et de le replier dans la direction même de Joséphine Balsamo. Elle tomba, atteinte à la poitrine.

La scène avait été si brutale et le dénouement si imprévu qu'il demeura interdit devant ce corps inerte soudain, et qui gisait, la face toute blanche.

Pourtant aucune inquiétude ne le tourmentait. Il ne pensait point qu'elle fût morte et, de fait, s'étant penché, il constata que le cœur battait régulièrement. Avec des ciseaux, il échancra le corsage. La balle, jaillie de biais, avait glissé, labourant la chair un peu au-dessus du signe noir qui marquait le sein droit.

– Blessure sans gravité, dit-il, tout en pensant que la mort d'une pareille créature eût été chose juste et souhaitable.

Il gardait ses ciseaux à la main, la pointe en avant, et il se demandait si son devoir n'était pas d'abîmer cette beauté trop parfaite, de taillader en pleine chair, et de mettre ainsi la sirène dans l'impossibilité de nuire. Une balafre en croix profonde, au travers du visage, et dont la cicatrice indélébile soulèverait la peau boursouflée, quel équitable châtiment et quelle utile précaution ! Que de malheurs évités et de crimes prévenus !

Il n'en eut pas le courage et ne voulut pas s'en arroger le droit. Et puis il l'avait trop aimée...

Il resta longtemps à la considérer, sans faire un mouvement, et avec une tristesse infinie. La lutte l'avait épuisé. Il se sentait plein d'amertume et de dégoût. Elle était son premier grand amour, et ce sentiment, où le cœur ingénu apporte tant de fraîcheur et dont il garde un souvenir si doux, ne lui laisserait, à lui, que rancune et que haine. Toute sa vie, il aurait aux

lèvres un pli de désenchantement et dans l'âme une impression de flétrissure.

Elle respira plus fort et souleva ses paupières.

Alors il éprouva le besoin irrésistible de ne plus la voir et de ne plus même penser à elle.

Ouvrant la fenêtre, il écouta. Des pas, lui sembla-t-il, arrivaient de la falaise. Léonard avait dû constater, en atteignant le rivage, que l'expédition se réduisait à la capture d'un mannequin, et, sans doute, inquiet de Joséphine Balsamo, venait-il à son secours.

– Qu'il la trouve ici, qu'il l'emporte ! se dit-il. Qu'elle meure ou qu'elle vive ! Qu'elle soit heureuse ou malheureuse ! Je m'en moque !... Je ne veux plus rien savoir d'elle. Assez ! Assez de cet enfer !

Et, sans une parole, sans un regard à la femme qui lui tendait les bras et le suppliait, il partit...

Le lendemain matin, Raoul se faisait annoncer chez Clarisse d'Étignes.

Pour ne pas toucher trop tôt à des blessures qu'il devinait si sensibles, il n'avait pas revu la jeune fille. Mais elle savait qu'il était là, et, tout de suite, il comprit que le temps accomplissait déjà son œuvre. Les joues étaient plus roses. Les yeux brillaient d'espoir.

– Clarisse, lui dit-il, dès le premier jour vous avez promis de tout me pardonner...

– Je n'ai rien à vous pardonner, Raoul, affirma la jeune fille, qui pensait à son père.

– Si, Clarisse, je vous ai fait beaucoup de mal. Je m'en suis fait beaucoup à moi aussi, et ce n'est pas seulement votre amour que je demande, ce sont vos soins et votre protection. J'ai besoin de vous, Clarisse, pour oublier d'affreux souvenirs, pour reprendre confiance dans la vie, et pour combattre d'assez vilaines choses qui sont en moi et qui m'entraînent... où je ne voudrais pas aller. Si vous m'aidez, je suis sûr d'être un honnête homme, je m'y engage sincèrement, et je vous promets que vous serez heureuse. Voulez-vous être ma femme, Clarisse ?

Elle lui tendit la main.